

# LA FONTAINE

*FABLES ILLUSTRÉES*



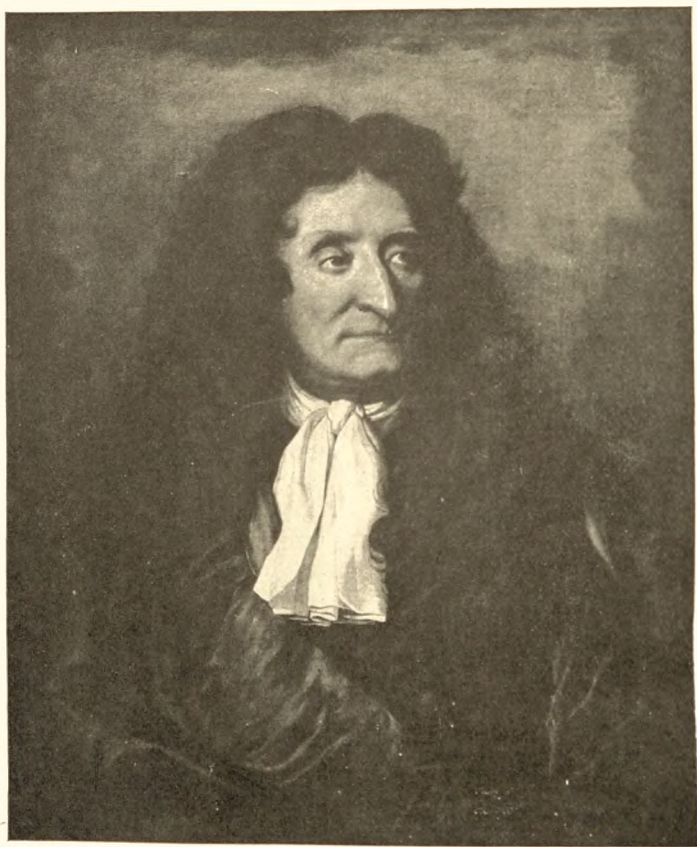
*Bibliothèque Larousse*



*J. DE LA FONTAINE*

**FABLES**

**TOME I**



Mugé d'Amiens

Phot. Braun, Clément et Cie.

RIGAUD. — PORTRAIT DE LA FONTAINE

*J. DE LA FONTAINE*  
**FABLES**

Notices et annotations  
par Maurice MOREL  
Agréé de l'Université

TOME I



DIX GRAVURES, UN HORS-TEXTE

*Violeta Boinon*  
Paris 1930.

*Bibliothèque Larousse*  
13-17, rue Montparnasse — PARIS

0-1  
14

040-197

II 10.575



\*615640M\*

615.640 - h1

BIBLIOTECA JUDEȚEANĂ  
— CLUJ —



BIBLIOTECA JUDEȚEANĂ  
—  
SALA DE LECTURĂ



## FABLES

---

### *J. DE LA FONTAINE (1621-1695)*

**I**SSU d'une famille de bourgeois champenois, il avait pour père un maître particulier des eaux et forêts ; sa mère, Françoise Pidoux, était la fille d'un bailli de Coulommiers. Il naquit à Château-Thierry en juillet 1621.

On ne sait où il fit ses premières études, au collège de Reims probablement. Il eut alors pour condisciples les deux frères Maucroix, dont le cadet allait devenir son meilleur ami. Il semble avoir été un assez bon petit écolier, s'il faut en croire ces mots écrits par un des Maucroix sur un certain exemplaire de Lucien, retrouvé dans la suite : « de La Fontaine, bon garçon, fort sage et fort modeste. »

Au sortir du collège, il songea à se faire prêtre et à l'âge de dix-neuf ans entra comme novice au séminaire de la congrégation de l'Oratoire, à Paris : étrange idée !... Mais il était aussi prompt à s'exalter sur ce qui lui plaisait qu'à changer soudain d'humeur ; il est toutefois difficile de croire qu'il y ait rien eu de sérieux dans cette vocation : ne nous raconte-t-on pas que, de la fenêtre de sa cellule, « il lançait sa barrette dans la basse-cour du couvent, après l'avoir attachée à une ficelle, et faisait ainsi la chasse aux volatiles<sup>1</sup>. » Au bout d'un an il renonçait à son noviciat.

---

<sup>1</sup>. *Annales de la Société historique et archéologique de Château-Thierry, 1874.*

Son père le destina alors à la maîtrise des eaux et forêts et l'envoya étudier le droit à Paris ; puis, lorsque Jean fut devenu avocat au parlement, il lui céda sa charge et le maria. C'était en 1647 et La Fontaine avait alors vingt-six ans. Mais cet avocat ne plaida jamais ; ce maître des eaux et forêts géra fort mal sa charge et finit par la résigner en 1652. Enfin sa femme, Marie Héricart, avait l'esprit frivole : la lecture des romans était, paraît-il, son occupation favorite et lui faisait négliger les soins du ménage. La Fontaine se lassa bientôt de cette compagne et d'un commun accord ils se séparèrent pour vivre chacun selon sa méthode.

Celle de La Fontaine consista à s'amuser, à cueillir le plaisir où il le trouvait et à déchirer son patrimoine à belles dents. Bientôt il se trouva pris dans des embarras d'argent, et le besoin se fit sentir pour lui de faire appel à des protecteurs charitables. En 1655 son oncle Jannart le présenta au surintendant des finances Fouquet. Le poète s'était déjà signalé à l'attention du public par une traduction en vers de l'*Eunuque* de Térence. En 1657, il dédia à Fouquet son poème d'*Adonis* et composa en son honneur, en 1658, le *Songe de Vaux*. Fouquet le récompensa par une pension en 1659 ; et dès lors, devenu le poète attitré du surintendant, il s'acquitta envers son protecteur par des poésies de circonstance qu'il fournit tous les trois mois, fort ponctuellement. Il continue à prendre du bon temps, il se laisse vivre au sein des molles délices de Vaux, il est heureux. Des amis viennent à lui : Molière, Boileau ; quant à Racine, il le connaissait depuis longtemps déjà.

En 1661 catastrophe : Fouquet est disgracié avec éclat. La Fontaine ressentit ce malheur comme s'il en eût été frappé lui-même. Ami courageux autant que fidèle, il osa implorer la grâce du roi dans son *Élégie aux Nymphes de Vaux*, et rarement le cœur a trouvé, pour parler au cœur, des accents aussi émus, aussi pathétiques :

Remplissez l'air de cris en vos grottes profondes :  
Pleurez, Nymphes de Vaux !...

Sa prière ne fut pas entendue, parce qu'on ne voulait pas l'écouter. Fouquet fut emprisonné pour le reste de ses jours



à Pignerol. Mais du moins ces vers ont contribué, non moins que les lettres si connues de M<sup>me</sup> de Sévigné, à faire du ministre déchu une victime touchante, dont on ne défend pas la mémoire, mais qu'on plaint dans son malheur.

Cet événement modifia la vie de La Fontaine, sans d'ailleurs rien changer à son caractère. Son oncle Jannart, ami du surintendant, ayant été exilé en Limousin, il l'accompagna dans ce voyage, dont il nous a laissé en prose une relation amusante et naïve. En 1664 on le retrouve à Paris, aux gages de la duchesse douairière d'Orléans, veuve du triste et fameux Gaston, et protégé en même temps par la duchesse de Bouillon, qui encouragea, en 1665, la publication de ses premiers *Contes* : Fouquet était remplacé.

Papillon du Parnasse et semblable aux abeilles  
 A qui le bon Platon compare nos merveilles,  
 Je vais de fleur en fleur et d'objet en objet ;  
 Je suis chose légère et vole à tout sujet<sup>1</sup>.

Ce que La Fontaine a dit là de son génie convient à sa vie aussi, surtout à dater de ce moment : de porte en porte, de société en société, il va, vient et butine sur toutes les fleurs de quoi composer son miel poétique. En 1666 il fait paraître la seconde partie des *Contes* ; en 1668 les six premiers livres des *Fables* ; *Psyché* en 1669 ; en 1671 des *Contes* encore, et un volume de nouvelles *Fables* et autres poésies. Rue du Vieux-Colombier, chez Boileau, il se retrouve, pour causer, avec Racine, Molière et Chapelle. En 1672, il prend pied chez M<sup>me</sup> de La Sablière, où il restera établi jusqu'à ses dernières années. De nouveaux *Contes* paraissent en 1674 et en 1675, et cinq nouveaux livres de *Fables* en 1678-1679. Élu à l'Académie française, avec la permission du grand roi, le 2 mai 1684, il y fait, non sans quelque malice, amende honorable de ses péchés d'antan, littéraires ou autres, et promet d'être désormais plus sage : promesse de poète ! En 1685 paraît un nouveau recueil qui, outre quelques *Fables* nouvelles, et à côté même du Remerciement à l'Académie, contenait, vous devinez quoi... des *Contes*, toujours !

1. *Discours à M<sup>me</sup> de La Sablière.*

Et toujours aussi de nouveaux protecteurs apparaissent dans sa vie, de nouveaux amis, qui lui offrent des plaisirs nouveaux : à la place de M<sup>me</sup> de La Sablière, qui s'était retirée du monde, le duc de Vendôme et son frère, le grand prieur, le reçoivent dans leur château d'Anet ; les Conti, neveux du grand Condé, l'introduisent à Chantilly, où il est aperçu et peint au passage par l'auteur des *Caractères* ; M. d'Hervart, maître des requêtes au conseil du roi, l'accueille, et lorsqu'en 1693 M<sup>me</sup> de La Sablière mourra, c'est chez lui qu'ira loger le poète errant. Quant à la bonne M<sup>me</sup> d'Hervart, elle va désormais veiller sur ce grand enfant avec une sollicitude de grand'mère, le faire changer d'habits quand il oublie, et au besoin renouveler sa garde-robe.

Cependant le grand enfant était devenu un vieillard. La colonie française de Londres, dont Saint-Evremond était un des plus illustres membres, tenta de l'attirer en Angleterre. Plus jeune, La Fontaine eût sans doute accepté l'invitation : son grand âge ne le lui permit pas. Mais ce n'est pas qu'il fût devenu ni plus rangé ni plus raisonnable : à cette date, on le retrouve chez la Champmeslé, la célèbre tragédienne, voire même chez une certaine M<sup>me</sup> Ulrich, qui, pour se l'attacher et pour tirer de sa muse badine de nouveaux écrits licencieux, usa des dernières séductions !

Il nous plaît davantage de trouver le nom de La Fontaine associé, sur ses derniers jours, à celui du duc de Bourgogne, à qui Fénelon le recommanda et auquel il offrit, en 1694, le douzième et dernier livre de ses *Fables*. Il n'était que temps de l'écrire : la mort approchait. Déjà, en 1692, une grave maladie avait réveillé en lui, sinon des idées, du moins des craintes religieuses : il s'était confessé et avait fort solennellement, devant une délégation de l'Académie française, fait le désaveu de ses *Contes*. Au début de 1695, ses forces déclinerent de nouveau rapidement ; et, le 13 avril de la même année, il expira doucement dans les bras de ses amis, les d'Hervart. Sa dernière angoisse ne fut pas de mourir, mais de comparaître devant Dieu et de rendre ses comptes : pauvre Bonhomme ! Si sa vie était loin d'être irréprochable, il avait pourtant fait de son mieux, vers la fin, pour désarmer les

## Le Lièvre et la Tortue.

Rien ne sert de courir, il faut partir à point  
Le Lièvre et la Tortue en font un témoignage.

— gageons, dit celle cy, que vous n'atteindrez point  
le but, que moy ce but. Pstest ? Et quel vous suive ?

Repartit l'Animal léger.

Ma Comere, il vous faut surger  
Avec quatre grains d'élébore :

Sage ou non, se jurie encore

Ainsi fut fait, et de tous deux

On mit près du but l'enjeu

Si vous voyez, ce n'est pas l'affaire

Ny de quel juge l'on se convient.

Notre Lièvre n'avoit que quatre pas à faire,

J'entends de ceux qu'il fait lorsque prest d'être atteint

Il s'ébigne et dit, les renvoie aux landes,

Et leur fait argenter les landes.

Ayant, dit je, du temps de reste pour brouter,

Pour dormir, et pour écouter,

Dou vient le vent, il laisse la Tortue

Aller son train de sénateur.

De la Fontaine

rigueurs du tribunal suprême : ne s'avisait-il point de porter un cilice qu'on trouva sur lui à sa mort !

Telle fut sa vie — et quand, à travers cette vie, on essaie d'atteindre et de juger l'homme, on se rend compte qu'avec la meilleure volonté du monde, il est fort difficile de le faire équitablement. Si c'est la raison qui prononce, La Fontaine mérite toutes les rigueurs ; si on laisse parler le cœur, on se sent, en vertu d'un certain *je ne sais quoi*, enclin à toutes les indulgences.

Armons-nous de la raison d'abord : que trouvons-nous ? — Un bourgeois sans grande éducation, à qui le contact du monde n'a appris ni la décence dans la tenue, ni le bon ton, ni l'art de parler ou de se taire à propos ; un lourdaud « au sourire niais, aux yeux presque toujours éteints<sup>1</sup> », dont les étourderies mêmes ont souvent quelque chose de grossier et de bas qui choque. Caractère médiocre, il n'a ni l'énergie de remplir aucun de ses devoirs, ni même la volonté ou le souci de les envisager : ce maître des eaux et forêts s'attire les reproches de Colbert, son ministre ; ce mari néglige sa femme au point de la laisser disparaître de sa vie presque sans s'en apercevoir ; ce chef de famille administre sa fortune et celle des siens en dépit du bon sens ; ce père oublie qu'il a un fils et laisse à je ne sais quels amis le soin de veiller à son éducation. La paternité ne lui a même pas appris à goûter et à chérir le charme de l'enfance : chose étrange ! c'est aux enfants que ses *Fables* sont destinées, et il ne semble pas avoir songé à eux en les écrivant ! Il confesse lui-même « que son humeur n'est nullement de s'arrêter à ce petit peuple<sup>2</sup> », qu'il a du reste fustigé dans ses vers toutes les fois qu'il est tombé sous sa férule. Égoïste, sensuel et paresseux, il court au plaisir immédiat, comme le poisson à l'amorce, et sacrifie sa dignité d'homme à ses goûts de libertinage ou à sa mollesse naturelle, sans qu'il lui en coûte ni remords ni vergogne. En quête de toutes les jouissances que la vie peut procurer sans qu'on les achète au prix d'un effort, il devient flatteur

---

1. D'Olivet, *Histoire de l'Académie française*, 1729. — 2. Lettre à sa femme, 1662.

par nécessité, parasite par habitude, et dépense dans ce métier une ingéniosité qu'on n'eût pas attendue de cet esprit si volontiers lourdaud en société. La générosité de ses protecteurs et de ses protectrices ne s'est pas plus lassée de l'entretenir qu'il ne s'est lassé, lui, d'y faire appel. Au total, on ne voit rien en lui qui commande l'estime, et moins encore le respect, et il a mérité tout ce que renferme, en somme, de méprisant ce mot attribué pourtant à sa meilleure amie, à M<sup>me</sup> de La Sablière : « Je n'ai gardé avec moi que mes trois animaux, mon chien, mon chat et La Fontaine<sup>1</sup>, » — mépris enveloppé de bienveillance et dont on sourit, il est vrai, mais que personne ne voudrait prendre à son compte.

Ainsi parle la raison : mais, quand elle a parlé et prononcé ce juste arrêt, il y a, disais-je, au fond du cœur, un *je ne sais quoi* qui s'étonne de ne pouvoir le ratifier. — Non, répond le cœur, ces défauts, ces faiblesses, condamnables chez tous ceux qui ont l'âge de raison, ne le sont plus chez La Fontaine, car, cet âge-là, il ne l'a jamais atteint. S'il faut accuser ici quelqu'un, c'est la nature, qui, en lui donnant sa part de défauts et de vices, oublia, par une inconcevable étourderie, de lui donner les moyens et le souci même de s'en corriger. Aussi resta-t-il un peu toute sa vie ce qu'il était en venant au monde. Il a promené, au milieu du siècle le plus civilisé qui fut jamais, une âme de grand enfant errant et étonné : il n'observait guère les convenances, mais se doutait-il qu'il y en eût ? — il fut mauvais mari, mauvais père, mais était-il bien sûr lui-même d'être devenu un mari, un père ? — il fut flatteur et parasite, mais pouvait-il penser qu'il est honteux de l'être?... Il est l'homme de la nature, et ne saurait être autre chose : où elle l'incline, il va ; où elle le pousse, il tombe, qu'elle le pousse vers ce que nous appelons le bien ou vers ce que nous appelons le mal. Car il y a du bien aussi dans cette vie, dans ce caractère : la nature lui a dit d'aimer ses amis, — et cet égoïste eut pour eux des trésors de tendresse, de fidélité et de courageux dévouement.

---

1. Mot attribué à M<sup>me</sup> de La Sablière par d'Olivet, *Histoire de l'Académie française*, 1729.

Elle lui a conseillé la modération dans les désirs, — et ce flatteur, ce parasite, resta jusqu'au dernier jour dépourvu de toute ambition, incapable de tout calcul. Ne lui faites pas un mérite de ces vertus, puisqu'elles ne sont pas acquises, mais vous voilà du même coup obligé de lui pardonner ses faiblesses. Jamais homme ne s'est moins douté qu'il existe une morale humaine, et par cela même jamais homme n'est resté plus incroyablement innocent de ses propres fautes : cette ingénuité nous étonne, nous déconcerte, nous irrite même ; en fin de compte, elle nous désarme ; et, ramenés malgré tout au sourire, nous nous rallions au mot de son ami Maucroix : « C'était l'âme la plus candide que j'aie jamais connue<sup>1</sup>. »

Au mot de Maucroix il faut encore ajouter quelque chose : cette âme candide était en même temps celle d'un artiste et d'un poète. Poète, artiste, on est d'ordinaire l'un ou l'autre, selon qu'on doit davantage à l'inspiration naturelle ou à un travail conscient de ses forces et de son objet. La Fontaine fut l'un et l'autre : artiste, par cette passion d'écrire qui lui mit la plume à la main jusqu'à ses derniers jours, par ces enthousiasmes soudains qui s'emparaient de lui quand le beau lui était révélé, fût-ce dans une œuvre médiocre, par ses réflexions si fines et poussées si loin sur l'art, ses procédés et ses ressources, par son souci de la forme enfin, souci admirable chez ce paresseux, et qui lui a fait refaire des fables du premier vers jusqu'au dernier ; — mais poète en même temps par la faculté singulière qu'il avait d'oublier le travail et l'art, dès qu'il était rendu à la nature et au monde extérieur. Rêveur, à proprement parler ? non pas. Ne croyons pas trop vite qu'il avait toujours les pieds sur la terre et l'esprit dans la lune. Il a observé les hommes, tout comme un autre, et devant leurs travers, leurs ridicules ou leurs vices, tout comme un autre il a pris sa part du spectacle. Mais ce spectateur est resté moins un philosophe ou un moraliste qu'un amateur curieux et désintéressé. Le monde lui est apparu comme une comédie à cent actes divers,

---

1. *Mémoires.*

comédie désordonnée et quelque peu fantasque, mais dont tous les actes étaient amusants. Entre l'enterrement d'un premier ministre et celui d'une fourmi, j'imagine qu'il n'eût pas fait la différence, pas plus qu'il n'en mettait entre le dévouement dont il faisait preuve envers ses amis et le sans-gêne avec lequel il allait leur demander à dîner. Mais surtout les fleurs, les doux sons, les beaux jours ; la rive d'un clair ruisseau où il observe un oiseau buvant à fines gorgées ; le bord d'un bois, où il peut à loisir égarer ses pas et sa pensée, voilà de quoi son âme restait enchantée à jamais.

J'aime le jeu, l'amour, les livres, la musique,  
 La ville et la campagne, enfin tout : il n'est rien  
 Qui ne me soit souverain bien,  
 Jusqu'au sombre plaisir d'un cœur mélancolique<sup>1</sup>.

Avant le héros de Musset, il a été le Fantasio d'un monde où il n'était pas fait pour vivre, mais un Fantasio qui ne s'est pas ennuyé, — à moins qu'à l'ennui même il n'ait parfois trouvé du charme. C'est là, pensons-nous, qu'il faut chercher, en même temps que le secret de sa vie intime, celui de sa poésie : c'est par là qu'après plus de deux cents ans, cette poésie est restée si jeune, si fraîche, si personnelle, et qu'elle nous donne parfois l'idée, non plus d'un grand fabuliste, mais d'un grand poète lyrique, dans un siècle qui n'en eut pas d'autre.

MAURICE MOREL.

1. *Psyché* (fin du second et dernier livre).



## NOTICE HISTORIQUE SUR LA FABLE DE LA FONTAINE ET SES SOURCES

LA Fontaine a eu plus d'un devancier dans la fable, car ce genre est aussi vieux que le monde. Signalons, en suivant au vol le cours des âges :

Les fables indiennes attribuées fictivement à un brahmane du nom de Bidpaï, et traduites successivement en persan ancien, en arabe, en persan moderne, et enfin au xvii<sup>e</sup> siècle en français dans un recueil abrégé : *le Livre des lumières* ; les paraboles des deux Testaments ; les fables grecques, à savoir celles qu'on attribue à Esope, personnage à la légende duquel La Fontaine a cru avec une bonne foi candide, mais dont on ne sait rien de certain, pas même s'il a existé ; celles de Babrius (ii<sup>e</sup> siècle après J.-C.), perdues au moyen âge, mais qui subsistèrent néanmoins sous la forme de quatrains, et retrouvées en 1839 dans les manuscrits du monastère du mont Athos ; les fables en prose grecque d'Aphthonius, rhéteur byzantin du v<sup>e</sup> siècle ; les fables latines, celles qu'Horace a semées en deux ou trois endroits dans ses œuvres (notamment la fable des Deux Rats) et les fables de Phèdre (i<sup>er</sup> siècle après J.-C.) déformées au moyen âge dans la prose latine du compilateur Romulus (x<sup>e</sup> siècle) ; les fables du moyen âge, compilations latines d'Avianus (iv<sup>e</sup> siècle) et de Romulus, la vaste compilation en vers connue sous le nom de *Roman de Renart* ; les bestiaires et les bibles, les fabliaux, ces contes en vers où, l'allégorie étant mise de côté, les hommes sont représentés sans déguisement ; et les ysojets ou recueils de fables ésopiques traduites en français, notamment celui de Marie de France (xii<sup>e</sup> siècle) ; les fables de la Renaissance qui se présentent sous deux formes : fables latines et savantes d'Abstemijs, de Gilbert Cousin, de Faerne, de Pantaleo Candidus, etc., et fables en langue vulgaire, par exemple quelques récits ou contes de Rabelais



et de Bonaventure des Périers, les fables en vers de Guillaume Guérout, de Guillaume Haudent, de Gilles Corrozet, de Philibert Hégémon. Enfin Clément Marot dans *le Lion et le Rat*, et Mathurin Régnier dans *le Mulet, le Loup et la Lionne*, amènent la fable à un point de perfection qui nous fait presque toucher à La Fontaine.

De ces fables, d'origine si diverse, quelles sont celles que La Fontaine a connues et dont il a pu s'inspirer? La réponse à cette question, malgré les travaux qui ont été faits, n'a pas encore été donnée d'une façon complète. Ce que nous pouvons seulement indiquer ici, ce sont les principaux auteurs qui ont, de toute évidence, été lus et mis à profit par le fabuliste.

D'abord il a connu les fables indiennes dans la traduction française mentionnée plus haut : *le Livre des lumières*. Il a, pour les fables grecques et latines, puisé dans les divers recueils du xvi<sup>e</sup> siècle, et aussi dans le recueil plus récent de Nivelet (1610 et 1660). Le moyen âge lui était sans doute peu connu ; mais du moins il a dû entendre parler du *Roman de Renart*, et la tradition orale lui aura fait connaître quelques-uns des épisodes que le *Roman* contenait. Il a utilisé le livre de Gilbert Cousin, le livre de Haudent, le livre de Guérout et d'une manière générale les fabulistes du seizième siècle. Quant à Rabelais, Marot et Régnier, il les savait par cœur.

Ce qui ressort de cette rapide revue, c'est que La Fontaine n'ignorait pas les essais que ses prédécesseurs avaient tentés dans la fable. Ajoutons qu'il s'en est inspiré librement et leur a beaucoup emprunté sans néanmoins leur devoir grand'chose. Pour ceux qui seraient tentés de l'oublier, n'a-t-il pas écrit dans son épître à Huet :

Mon imitation n'est point un esclavage.

Molière disait : « Je prends mon bien où je le trouve. » C'est un droit que confère le génie. La Fontaine avait ce droit-là : comme Molière, il en a usé.

---

## BIBLIOGRAPHIE

### PREMIÈRES ÉDITIONS

*L'Eunuque*, comédie, 1654, in-4° (Paris, A. Courbé). — *Nouvelles en vers tirées de Boccace et de l'Arioste*, 1665, in-12 (Paris, Claude Barbin). — *Contes et Nouvelles*, 1665, petit in-12 (Paris, Cl. Barbin). — *Deuxième partie des Contes et Nouvelles en vers*, 1666, petit in-12 (Paris, Cl. Barbin). — *Fables choisies, mises en vers*, 1668, in-4° (Paris, Cl. Barbin ou Denys Thierry). — *Contes et Nouvelles en vers*, in-12, 1669 (Paris, Louis Billaine). — *Les Amours de Psyché et de Cupidon*, 1669, in-8° (Paris, Cl. Barbin). — *Contes et Nouvelles en vers*, troisième partie, 1671, in-12 (Paris, Cl. Barbin). — *Poème de la captivité de saint Malc*, 1673, in-12 (Paris, Cl. Barbin). — *Nouveaux Contes de M. de La Fontaine*, 1674, pet. in-8° (Mons, Gaspard Migeon). — *Fables choisies*, mises en vers par M. de La Fontaine, et par lui revues, corrigées et augmentées, 1678, 1679, 1694, 5 vol. in-12 (Paris, Denys Thierry et Cl. Barbin). Seule édition complète des *Fables* qui ait été imprimée sous les yeux de l'auteur. Figures de Fr. Chauveau. — *Poème du Quinquina* et autres ouvrages en vers (*la Matrone d'Ephèse*, *Belphégor*, les deux opéras *Galathée* et *Daphné*), 1682, in-12 (Paris, D. Thierry et Cl. Barbin). — *Œuvres posthumes de M. de La Fontaine* (publiées par M<sup>me</sup> Ulrich), 1696, in-12 (Paris, Guill. de Luynes). — *Je vous prends sans vert*, comédie, 1699, in-12 (Paris, Ribou). — *La Coupe enchantée*, comédie, 1710, in-12 (Paris, Ribou).

### PRINCIPALES ÉDITIONS

*Contes et Nouvelles en vers*, Henry Desbordes, Amsterdam, 1685, 2 vol. in-8° (gravures de Romain de Hooghe). — Amsterdam (Paris), 1745, 2 vol. in-8° (figures de Cochin). — Barbou, Amsterdam (Paris), 1762, 2 vol. in-8° (2 portraits et 80 figures, compositions d'Eisen, eaux-fortes de Choppart. — Cazin, Londres (Paris), 1780, 2 vol. in-12 (figures de Desrais). — P. Didot, Paris, 1795, 2 vol. in-4° (figures d'après Fragonard, Mallet et Touzé). — Scheuring, Lyon, 1874, 2 vol. in-8° (nombreuses gravures). — Jouaust, Paris, 1885, 2 vol. in-16 (illustrations d'Elie de Beaumont).

*Fables*, H. van Bulderen, Anvers et la Haye, 1688-1694, 5 vol. in-8° (figures gravées par J. Cause). — Desaint et Saillant, Paris, 1755-1759, 4 vol. in-folio (compositions de J.-B. Oudry). — P. Didot l'aîné, Paris, 1787, 6 vol. in-12 (figures gravées par Simon et Coigny d'après Vivier). — P. Didot l'aîné, Paris, an X (1802), 2 vol. grand in-folio (vignettes dessinées par Percier). — Eymery, Paris, 2 vol. in-8° (commentaire de Ch. Nodier). — Demangeot, Goodman, Bruxelles, 1830, 2 vol. grand in-8° (100 gravures à l'eau-forte par Eugène Verboeckhoven). — Engelmann, Paris, 1818, 2 vol. in-4° (lithographies de Carle Vernet, Horace Vernet, Hippolyte Lecomte). — Fournier, Paris, 1838, 2 vol. grand in-8° (illustrations de J.-J. Granville). — Hachette, Paris, 1867, in-4° (compositions par Gustave Doré). — Librairie des bibliophiles, Paris, 1873, 2 vol. in-8° (12 dessins originaux). — Quantin, Paris,

1883, 2 vol. in-4° (eaux-fortes par A. Delierre). — Jouaust, Paris, 1885, 2 vol. in-16 (illustrations d'Emile Adan).

*Euvres de J. de La Fontaine* : Auger, Paris, Lefèvre, 1814, 6 vol. in-8° (fig. d'après Moreau). — Walckenaër, Paris, Lefèvre, 1822-23, 1826-27, 1832, 1835), 6 vol. in-8°. — Ch. Marty-Laveaux, Paris, Daffis, 1856-1877, 4 vol. in-16. — L. Moland, Paris, Garnier, 1872-1876, 7 vol. in-8°. — Alph. Pauly, Paris, Lemerre, 1875-1891, 7 vol. in-8°. — H. Regnier, dans la collection des Grands Ecrivains, Paris, Hachette, 1883-93, 11 vol. in-8°.

#### OUVRAGES RELATIFS A LA FONTAINE

Walckenaër, *Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*. — Marty-Laveaux, *Essai sur la langue de La Fontaine* (Paris, 1853). — Sainte-Beuve, *Portraits littéraires* (t. I) ; *Causeries du Lundi* (t. VII). — Taine, *La Fontaine et ses Fables* (Hachette, 1860). — Damas-Hinard, *La Fontaine et Buffon* (Perrotin, 1861). — Saint-Marc Girardin, *La Fontaine et les Fabulistes* (Michel Lévy, 1867). — Faguet, *XVII<sup>e</sup> siècle* (Lecène et Oudin, 1889) ; *La Fontaine*, dans la collection des Classiques populaires (Lecène et Oudin, 1889). — Souriau, *l'Evolution du vers français au XVII<sup>e</sup> siècle* (Hachette, 1893). — R. Doumic, dans *l'Histoire de la littérature française* publiée sous la direction de Petit de Julleville, t. V (Colin). — Bruñetière, *Etudes critiques* (7<sup>e</sup> série) (Hachette, 1903). — G. Lafenestre, *La Fontaine* (Hachette, 1906).

### ICONOGRAPHIE

Peinture par de Troy (bibliothèque de Genève). — Peinture par Hyacinthe Rigaud, gravée par Edelinck. — Toile, Ecole française, peinte en 1692 pour M<sup>me</sup> de La Sablière (musée de Château-Thierry, depuis 1877 ; prêtée à l'Exposition théâtrale, Paris, Arts décoratifs, 1908), gravée à l'eau-forte par René Legrand, en 1878. — Email ovale (musée du Louvre). — Portrait-frontispice, dessiné par J.-B. Oudry, gravé par Cochin et Dupuis. — Buste, terre cuite, par J.-J. Caffieri, 1773, Salon de 1779 (musée de la Comédie française). — Frontispice dessiné par Elsen, gravé par Le Bas, 1747. — Statue, marbre, par Julien (palais de l'Institut), gravure par Aug. de Saint-Aubin. — *Molière lisant son Tartuffe chez Ninon de Lenclos*, peinture par Monsiau, Salon de 1802, où figurent La Fontaine, Corneille, Racine, Boileau, Quinault, etc. (musée de la Comédie française). — Statue, marbre, par Laitié, 1824 (à Château-Thierry). — *La Fontaine au cours la Reine*, peinture par Bouchot. — Buste, terre cuite, par Deseine ; buste, marbre, par Ramus ; statue, plâtre, par Seurre aîné (marbre à l'Institut) [musée de Versailles]. — Dessin d'Ingres, gravé par Dien. — Eaux-fortes de Léopold Flameng, 1873 ; V. Foulquier, 1875 ; et Le Rat, 1875 et 1885. — Monument, bronze, buste avec animaux de la fable, par A.-J. Dumilâtre, inauguré en 1891 (Passy, au Ranelagh). — Buste, bronze, érigé en 1894 par les Rosati (Fontenay-aux-Roses).

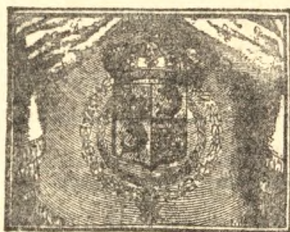
Collection de 38 estampes pour les *Contes de La Fontaine*, gravées par M. de Larmessin, d'après Lancret, Boucher, etc. Paris (s. d. vers 1730), in-folio oblong.



# FABLES CHOISIES,

MISES EN VERS

*Par M. de la Fontaine.*



A PARIS,

Chez CLAUDE BARBIN, au Palais sur le Perron  
de la sainte Chapelle.

---

M. DC. LXVIII.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

TITRE DE L'ÉDITION  
ORIGINALE DE 1668.

VERS DE LA FONTAINE DEVENUS PROVERBIAUX

---

- La raison du plus fort est toujours la meilleure (I, 10).  
Plutôt souffrir que mourir (I, 16).  
A l'œuvre on connaît l'artisan (I, 21).  
On a souvent besoin d'un plus petit que soi (II, 11).  
En toute chose il faut considérer la fin (III, 5).  
Ne forçons point notre talent (IV, 5).  
De loin c'est quelque chose, et de près ce n'est rien (IV, 10).  
Deux sûretés valent mieux qu'une (IV, 15).  
Il n'est pour voir que l'œil du maître (IV, 21).  
Ne t'attends qu'à toi seul, c'est un commun proverbe (IV, 22).  
Petit poisson deviendra grand (V, 3).  
Un Tiens vaut, ce dit-on, mieux que deux Tu l'auras (V, 3).  
Plus fait douceur que violence (VI, 3).  
Notre ennemi, c'est notre maître (VI, 8).  
Rien ne sert de courir : il faut partir à point (VI, 10).  
Aide-toi, le ciel t'aidera (VI, 18).  
On hasarde de perdre en voulant trop gagner (VII, 4).  
Tel est pris qui croyait prendre (VIII, 9).  
Il se faut entr'aider, c'est la loi de nature (VIII, 17).  
Ventre affamé n'a point d'oreilles (IX, 18).  
Il ne faut point juger des gens sur l'apparence (XI, 7).  
Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux.

(*Phlémon et Baucis.*)



---

---

# A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN<sup>1</sup>

MONSEIGNEUR,

S'il y a quelque chose d'ingénieux dans la république des lettres, on peut dire que c'est la manière dont Esope a débité<sup>2</sup> sa morale. Il serait véritablement à souhaiter que d'autres mains que les miennes y eussent ajouté les ornements de la poésie, puisque le plus sage des anciens<sup>3</sup> a jugé qu'ils n'y étaient pas inutiles. J'ose, MONSEIGNEUR, vous en présenter quelques essais. C'est un entretien convenable à vos premières années. Vous êtes en un âge<sup>4</sup> où l'amusement et les jeux sont permis aux princes ; mais en même temps vous devez donner quelques-unes de vos pensées à des réflexions sérieuses. Tout cela se rencontre aux<sup>5</sup> fables que nous devons à Esope. L'apparence en est puérile, je le confesse ; mais ces puérités servent d'enveloppe à des vérités importantes.

Je ne doute point, MONSEIGNEUR, que vous ne regardiez favorablement des inventions si utiles et tout ensemble si agréables : car que peut-on souhaiter davantage que ces deux points ? Ce sont eux qui ont introduit les sciences parmi les hommes. Esope a trouvé un art singulier de les joindre l'un avec l'autre. La lecture de son ouvrage répand insensiblement dans une âme les semences de la vertu, et lui apprend à se connaître sans qu'elle s'aperçoive de cette étude, et tandis qu'elle croit faire toute autre chose. C'est une adresse dont s'est servi très heureusement celui<sup>6</sup> sur lequel Sa Majesté a jeté les yeux pour vous donner des instructions. Il fait en sorte que vous appreniez sans peine, ou, pour mieux parler, avec plaisir, tout ce qu'il est nécessaire qu'un prince sache. Nous espérons beaucoup de cette conduite. Mais, à dire la vérité, il y a des choses dont nous espérons infiniment davantage : ce sont, MONSEIGNEUR, les qualités que notre invincible monarque vous a données avec la naissance ; c'est l'exemple que tous les jours il vous donne. Quand vous le voyez former de si grands desseins<sup>7</sup> ; quand vous le considérez qui regarde sans s'étonner l'agitation de l'Europe<sup>8</sup>, et les machines<sup>9</sup> qu'elle remue pour le détourner de son entreprise ; quand il pénètre dès sa première démarche jusque dans le cœur d'une province<sup>10</sup> où l'on trouve à chaque pas des barrières insurmontables, et qu'il en subjugué une autre<sup>11</sup> en huit jours, pendant la saison la plus ennemie de la guerre, lorsque le

---

1. Fils de Louis XIV et de Marie-Thérèse, né en 1661, mort en 1711. — 2. Débitier signifie exposer. — 3. Socrate. — 4. Il avait alors six ans et cinq mois. — 5. La préposition à a ici le sens de dans. — 6. M. de Périgny, auquel Bossuet succéda en 1670. — 7. Au sujet de la guerre de Dévolution contre l'Espagne (1667-1668). — 8. Il s'agit de la triple alliance (Hollande, Angleterre, Suède) dont l'intervention amena la paix. — 9. Intrigues, ressorts. — 10. Dans la campagne de 1667 en Flandre. — 11. C'est la Franche-Comté qu'il conquit dans l'hiver de 1668.

repos et les plaisirs règnent dans les cours des autres princes ; quand, non content de dompter les hommes, il veut triompher aussi des éléments ; et quand, au retour de cette expédition où il a vaincu comme un Alexandre, vous le voyez gouverner ses peuples comme un Auguste : avouez le vrai, MONSEIGNEUR, vous soupirez pour la gloire aussi bien que lui, malgré l'impuissance de vos années ; vous attendez avec impatience le temps où vous pourrez vous déclarer son rival dans l'amour de cette divine maîtresse. Vous ne l'attendez pas, MONSEIGNEUR, vous le prévenez. Je n'en veux pour témoignage que ces nobles inquiétudes, cette vivacité, cette ardeur, ces marques d'esprit, de courage et de grandeur d'âme, que vous faites paraître à tous les moments. Certainement c'est une joie bien sensible à notre monarque ; mais c'est un spectacle bien agréable pour l'univers que de voir ainsi croître une jeune plante qui couvrira un jour de son ombre tant de peuples et de nations.

Je devrais m'étendre sur ce sujet ; mais, comme le dessein que j'ai de vous divertir est plus proportionné à mes forces que celui de vous louer, je me hâte de venir aux fables et n'ajouterai aux vérités que je vous ai dites que celle-ci : c'est, MONSEIGNEUR, que je suis, avec un zèle respectueux,

Votre très humble, très obéissant  
et très fidèle serviteur,

DE LA FONTAINE.





## PRÉFACE

---

L'indulgence que l'on a eue pour quelques-unes de mes fables<sup>1</sup> me donne lieu d'espérer la même grâce pour ce recueil. Ce n'est pas qu'un des maîtres de notre éloquence<sup>2</sup> n'ait désapprouvé le dessein de les mettre en vers : il a cru que leur principal ornement est de n'en avoir aucun ; que d'ailleurs la contrainte de la poésie, jointe à la sévérité de notre langue, m'embarrasseraient en beaucoup d'endroits et banniraient de la plupart de ces récits la brèveté<sup>3</sup>, qu'on peut fort bien appeler l'âme du conte, puisque sans elle il faut nécessairement qu'il languisse. Cette opinion ne saurait partir que d'un homme d'excellent goût ; je demanderais seulement qu'il en relâchât quelque peu, et qu'il crût que les grâces lacédémoniennes<sup>4</sup> ne sont pas tellement ennemies des muses françaises que l'on ne puisse souvent les faire marcher de compagnie.

Après tout, je n'ai entrepris la chose que sur l'exemple, je ne veux pas dire des anciens, qui ne tire point à conséquence pour moi, mais sur celui des modernes. C'est de tout temps, et chez tous les peuples qui font profession de poésie, que le Parnasse a jugé ceci de son apanage. A peine les fables qu'on attribue à Esope virent le jour que Socrate trouva à propos de les habiller des livrées des muses. Ce que Platon en rapporte est si agréable que je ne puis m'empêcher d'en faire un des ornements de cette préface. Il dit que Socrate étant condamné au dernier supplice, l'on remit l'exécution de l'arrêt à cause de certaines fêtes. Cébès<sup>5</sup> l'alla voir le jour de sa mort. Socrate lui dit que les dieux l'avaient averti plusieurs fois, pendant son sommeil, qu'il devait s'appliquer à la musique avant qu'il mourût. Il n'avait pas entendu d'abord ce que ce songe signifiait ; car, comme la musique ne rend pas l'homme meilleur, à quoi bon s'y attacher ? Il fallait qu'il y eût du mystère là-dessous, d'autant plus que les dieux ne se lassaient point de lui envoyer la même inspiration. Elle lui était encore venue une de ces fêtes. Si bien qu'en songeant aux choses que le ciel pouvait exiger de lui, il s'était avisé que la musique et la poésie ont tant de rapport que possible était-ce de la dernière qu'il s'agissait. Il n'y a point de bonne poésie sans

---

1. Il s'agit des fables qui avaient déjà circulé en manuscrit, avant la publication de ce premier recueil. — 2. Le poète désigne par là Patru (1604-1681), célèbre avocat au parlement de Paris et membre de l'Académie française. — 3. Telle est l'orthographe partout adoptée par La Fontaine. — 4. Les Lacédémoniens avaient la réputation d'être concis en paroles. — 5. Un disciple de Socrate.

harmonie : mais il n'y en a point non plus sans fiction ; et Socrate ne savait que dire la vérité. Enfin il avait trouvé un tempérament : c'était de choisir des fables qui contiennent quelque chose de véritable, telles que sont celles d'Esopo. Il employa donc à les mettre en vers les derniers moments de sa vie.

Socrate n'est pas le seul qui ait considéré comme sœurs la poésie et nos fables. Phèdre a témoigné qu'il était de ce sentiment ; et, par l'excellence de son ouvrage, nous pouvons juger de celui du prince des philosophes. Après Phèdre, Aviénus<sup>1</sup> a traité le même sujet. Enfin les modernes les ont suivis : nous en avons des exemples non seulement chez les étrangers, mais chez nous. Il est vrai que, lorsque nos gens y ont travaillé, la langue était si différente de ce qu'elle est qu'on ne les doit considérer que comme étrangers. Cela ne m'a point détourné de mon entreprise ; au contraire, je me suis flatté de l'espérance que si je ne courais dans cette carrière avec succès, on me donnerait au moins la gloire de l'avoir ouverte.

Il arrivera possible<sup>2</sup> que mon travail fera naître à d'autres personnes l'envie de porter la chose plus loin. Tant s'en faut que cette matière soit épuisée qu'il reste encore plus de fables à mettre en vers que je n'en ai mis. J'ai choisi véritablement les meilleures, c'est-à-dire celles qui m'ont semblé telles : mais, outre que je puis m'être trompé dans mon choix, il ne sera pas bien difficile de donner un autre tour à celles-là mêmes que j'ai choisies ; et si ce tour est moins long, il sera sans doute plus approuvé. Quoi qu'il en arrive, on m'aura toujours obligation, soit que ma témérité ait été heureuse, et que je ne me sois point trop écarté du chemin qu'il fallait tenir, soit que j'aie seulement excité les autres à mieux faire.

Je pense avoit justifié suffisamment mon dessein : quant à l'exécution, le public en sera juge. On ne trouvera pas ici l'élégance ni l'extrême breveté qui rendent Phèdre recommandable : ce sont qualités au-dessus de ma portée. Comme il m'était impossible de l'imiter en cela, j'ai cru qu'il fallait en récompense<sup>3</sup> égayer l'ouvrage plus qu'il n'a fait. Non que je le blâme d'en être demeuré dans ces termes<sup>4</sup> : la langue latine n'en demandait pas davantage ; et, si l'on y veut prendre garde, on reconnaîtra dans cet auteur le vrai caractère et le vrai génie de Térence. La simplicité est magnifique chez ces grands hommes : moi, qui n'ai pas les perfections du langage comme ils les ont eues, je ne la puis élever à un si haut point. Il a donc fallu se récompenser<sup>5</sup> d'ailleurs : c'est ce que j'ai fait avec d'autant plus de hardiesse que Quintilien<sup>6</sup> dit qu'on ne saurait trop égayer les narrations. Il ne s'agit pas ici d'en apporter une raison : c'est assez que Quintilien l'ait dit. J'ai pourtant considéré que ces fables étant sues de tout le monde, je ne ferais rien si je ne les rendais nouvelles par quelques traits qui en relevassent le goût. C'est ce qu'on demande aujourd'hui : on veut de la nouveauté et de la gaieté. Je n'appelle pas gaieté ce qui excite le rire ; mais un certain charme, un air agréable qu'on peut donner à toutes sortes de sujets, même les plus sérieux.

1. Exactement : Avianus, auteur du II<sup>e</sup> ou du IV<sup>e</sup> siècle après Jésus-Christ. — 2. Employe adverbialement avec le sens de *peut-être*. — 3. En compensation. — 4. Dans ces limites. — 5. Se dédommager. — 6. *Institutions orat.*, IV, 2.

Mais ce n'est pas tant par la forme que j'ai donnée à cet ouvrage qu'on en doit mesurer le prix que par son utilité et par sa matière : car qu'y a-t-il de recommandable dans les productions de l'esprit qui ne se rencontre dans l'apologue? C'est quelque chose de si divin que plusieurs personnages de l'antiquité ont attribué la plus grande partie de ces fables à Socrate, choisissant, pour leur servir de père, celui des mortels qui avait le plus de communication avec les dieux. Je ne sais comme ils n'ont point fait descendre du ciel ces mêmes fables, et comme ils ne leur ont point assigné un dieu qui en eût la direction, ainsi qu'à la poésie et à l'éloquence. Ce que je dis n'est pas tout à fait sans fondement, puisque, s'il m'est permis de mêler ce que nous avons de plus sacré parmi les erreurs du paganisme, nous voyons que la Vérité a parlé aux hommes par parabole : et la parabole est-elle autre chose que l'apologue, c'est-à-dire un exemple fabuleux, et qui s'insinue avec d'autant plus de facilité et d'effet qu'il est plus commun et plus familier? Qui ne nous proposerait à imiter que les maîtres de la sagesse nous fournirait un sujet d'excuse : il n'y en a point quand des abeilles et des fourmis sont capables de cela même qu'on nous demande.

C'est pour ces raisons que Platon<sup>1</sup>, ayant banni Homère de sa république, y a donné à Esope une place très honorable. Il souhaite que les enfants sucent ces fables avec le lait ; il recommande aux nourrices de les leur apprendre : car on ne saurait s'accoutumer de trop bonne heure à la sagesse et à la vertu. Plutôt que d'être réduits à corriger nos habitudes, il faut travailler à les rendre bonnes pendant qu'elles sont encore indifférentes au bien ou au mal. Or quelle méthode y peut contribuer plus utilement que ces fables? Dites à un enfant que Crassus<sup>2</sup>, allant contre les Parthes, s'engagea dans leur pays sans considérer comment il en sortirait ; que cela le fit périr, lui et son armée, quelque effort qu'il fit pour se retirer. Dites au même enfant que le renard et le bouc descendirent au fond d'un puits pour y éteindre leur soif<sup>3</sup> ; que le renard en sortit s'étant servi des épaules et des cornes de son camarade comme d'une échelle ; au contraire, le bouc y demeura pour n'avoir pas eu tant de prévoyance ; et par conséquent il faut considérer en toute chose la fin. Je demande lequel de ces deux exemples fera le plus d'impression sur cet enfant. Ne s'arrêtera-t-il pas au dernier, comme plus conforme et moins disproportionné que l'autre à la petitesse de son esprit ? Il ne faut pas m'alléguer que les pensées de l'enfance sont d'elles-mêmes assez enfantines, sans y joindre encore de nouvelles badineries. Ces badineries ne sont telles qu'en apparence ; car, dans le fond, elles portent un sens très solide. Et comme, par la définition du point, de la ligne, de la surface, et par d'autres principes très familiers, nous parvenons à des connaissances qui mesurent enfin le ciel et la terre, de même aussi, par les raisonnements et les conséquences que l'on peut tirer de ces fables, on se forme le jugement et les mœurs, on se rend capable des grandes choses.

Elles ne sont pas seulement morales, elles donnent encore d'autres connaissances : les propriétés des animaux et leurs divers caractères y sont exprimées ; par conséquent les nôtres aussi, puisque nous sommes l'abrégé

1. Dans le troisième livre de la *République*. — 2. M. Licinius Crassus fut battu par les Parthes en l'an 55 avant Jésus-Christ. — 3. Voir la fable 5 du livre III.

de ce qu'il y a de bon et de mauvais dans les créatures irraisonnables. Quand Prométhée voulut former l'homme, il prit la qualité dominante de chaque bête : de ces pièces si différentes il composa notre espèce ; il fit cet ouvrage qu'on appelle le petit monde<sup>1</sup>. Ainsi ces fables sont un tableau où chacun de nous se trouve dépeint. Ce qu'elles nous représentent confirme les personnes d'âge avancé dans les connaissances que l'usage leur a données, et apprend aux enfants ce qu'il faut qu'ils sachent. Comme ces derniers sont nouveau venus<sup>2</sup> dans le monde, ils n'en connaissent pas encore les habitants ; ils ne se connaissent pas eux-mêmes ; on ne les doit laisser dans cette ignorance que le moins qu'on peut ; il leur faut apprendre ce que c'est qu'un lion, un renard, ainsi du reste, et pourquoi l'on compare quelquefois un homme à ce renard ou à ce lion. C'est à quoi les fables travaillent : les premières notions de ces choses proviennent d'elles.

J'ai déjà passé la longueur ordinaire des préfaces ; cependant je n'ai pas encore rendu raison de la conduite de mon ouvrage.

L'apologue est composé de deux parties, dont on peut appeler l'une le corps, l'autre l'âme. Le corps est la fable ; l'âme, la moralité. Aristote n'admet dans la fable que les animaux ; il en exclut les hommes et les plantes. Cette règle est moins de nécessité que de bienséance, puisque ni Esope, ni Phèdre, ni aucun des fabulistes, ne l'a gardée ; tout au contraire de la moralité, dont aucun ne se dispense. Que s'il m'est arrivé de le faire, ce n'a été que dans les endroits où elle n'a pu entrer avec grâce, et où il est aisé au lecteur de la suppléer. On ne considère en France que ce qui plaît : c'est la grande règle, et pour ainsi dire la seule. Je n'ai donc pas cru que ce fût un crime de passer par-dessus les anciennes coutumes, lorsque je ne pouvais les mettre en usage sans leur faire tort. Du temps d'Esope, la fable était contée simplement, la moralité séparée, et toujours ensuite. Phèdre est venu, qui ne s'est pas assujéti à cet ordre : il embellit la narration et transporte quelquefois la moralité de la fin au commencement. Quand il serait nécessaire de lui trouver place, je ne manque à ce précepte que pour en observer un qui n'est pas moins important : c'est Horace qui nous le donne. Cet auteur ne veut pas qu'un écrivain s'opiniâtre contre l'incapacité de son esprit, ni contre celle de sa matière. Jamais, à ce qu'il prétend, un homme qui veut réussir n'en vient jusque-là ; il abandonne les choses dont il voit bien qu'il ne saurait rien faire de bon,

*Et quæ*

*Desperat tractata nitescere posse relinquat.*

C'est ce que j'ai fait à l'égard de quelques moralités du succès desquelles je n'ai pas bien espéré.

Il ne reste plus qu'à parler de la vie d'Esope. Je ne vois presque personne qui ne tienne pour fabuleuse celle que Planude<sup>3</sup> nous a laissée. On s'imagine que cet auteur a voulu donner à son héros un caractère et des aventures

1. Expression par laquelle on désigne l'homme, « qu'on appelle ainsi, dit Furetière, comme étant un abrégé des merveilles du monde ». — 2. Telle est l'orthographe de la Fontaine : *nouveau* a, dans cette locution, le sens adverbial de *nouvellement*. — 3. « Et ce qu'il désespère de faire briller en y touchant, il le laisse (*Art poétique*). » — 4. Moine qui vécut à Constantinople au xiv<sup>e</sup> siècle.

qui répondissent à ses fables. Cela m'a paru d'abord spécieux ; mais j'ai trouvé à la fin peu de certitude en cette critique. Elle est en partie fondée sur ce qui se passe entre Xantus et Esope : on y trouve trop de niaiseries. Eh ! qui est le sage à qui de pareilles choses n'arrivent point ? Toute la vie de Socrate n'a pas été sérieuse. Ce qui me confirme en mon sentiment, c'est que le caractère que Planude donne à Esope est semblable à celui que Plutarque lui a donné dans son *Banquet des sept Sages*, c'est-à-dire d'un homme subtil, et qui ne laisse rien passer. On me dira que le *Banquet des sept Sages* est aussi une invention. Il est aisé de douter de tout : quant à moi, je ne vois pas bien pourquoi Plutarque aurait voulu imposer<sup>1</sup> à la postérité dans ce traité-là, lui qui fait profession d'être véritable partout ailleurs et de conserver à chacun son caractère. Quand cela serait, je ne saurais que mentir sur la foi d'autrui : me croira-t-on moins que si je m'arrête à la mienne ? Car ce que je puis est de composer un tissu de mes conjectures, lequel j'intitulerai : Vie d'Esope. Quelque vraisemblable que je le rende, on ne s'y assurera pas ; et, fable pour fable, le lecteur préférera toujours celle de Planude à la mienne.



#### LA VIE D'ÉSOPE LE PHRYGIEN

Nous n'avons rien d'assuré touchant la naissance d'Homère et d'Esope : à peine même sait-on ce qui leur est arrivé de plus remarquable. C'est de quoi il y a lieu de s'étonner, vu que l'histoire ne rejette pas des choses moins agréables et moins nécessaires que celles-là. Tant de destructeurs de nations, tant de princes sans mérite, ont trouvé des gens qui nous ont appris jusqu'aux moindres particularités de leur vie ; et nous ignorons les plus importantes de celles d'Esope et d'Homère, c'est-à-dire des deux personnages qui ont le mieux mérité des siècles suivants. Car Homère n'est pas seulement le père des dieux, c'est aussi celui des bons poètes. Quant à Esope, il me semble qu'on le devait mettre au nombre des sages dont la Grèce s'est tant vantée, lui qui enseignait la véritable sagesse, et qui l'enseignait avec bien plus d'art que ceux qui en donnent des définitions et des règles. On a véritablement recueilli les vies de ces deux grands hommes ; mais la plupart des savants les tiennent toutes deux fabuleuses, particulièrement celle que Planude a écrite. Pour moi, je n'ai pas voulu m'engager dans cette critique. Comme Planude vivait dans un siècle où la mémoire des choses arrivées à Esope ne devait pas être encore éteinte, j'ai cru qu'il savait par tradition ce qu'il a laissé<sup>2</sup>. Dans cette croyance, je l'ai suivi sans retrancher de

1. A le sens de *faire illusion, tromper*. — 2. Singulière méprise : La Fontaine faisant d'Esope un contemporain de Socrate (voir sa *Préface*) ne semble pas se douter que Planude a vécu dix-huit siècles après lui.

ce qu'il a dit d'Esopé que<sup>1</sup> ce qui m'a semblé trop puéril ou qui s'écartait en quelque façon de la bienséance.

Esopé était Phrygien, d'un bourg appelé *Amorium*<sup>2</sup>. Il naquit vers la cinquante-septième olympiade<sup>3</sup>, quelque deux cents ans après la fondation de Rome. On ne saurait dire s'il eut sujet de remercier la nature ou bien de se plaindre d'elle ; car, en le douant d'un très bel esprit, elle le fit naître difforme et laid de visage, ayant à peine figure d'homme, jusqu'à lui refuser presque entièrement l'usage de la parole. Avec ces défauts, quand il n'aurait pas été de condition à être esclave, il ne pouvait manquer de le devenir. Au reste son âme se maintint toujours libre et indépendante de la fortune.

Le premier maître qu'il eut l'envoya aux champs labourer la terre, soit qu'il le jugeât incapable de toute autre chose, soit pour s'ôter de devant les yeux un objet si désagréable. Or il arriva que ce maître étant allé voir sa maison des champs, un paysan lui donna des figues : il les trouva belles et les fit serrer fort soigneusement, donnant ordre à son sommelier, nommé Agathopus, de les lui apporter au sortir du bain. Le hasard voulut qu'Esopé eut affaire dans le logis. Aussitôt qu'il y fut entré, Agathopus se servit de l'occasion et mangea les figues avec quelques-uns de ses camarades : puis ils rejetèrent cette friponnerie sur Esopé, ne croyant pas qu'il se pût jamais justifier, tant il était bègue et paraissait idiot ! Les châtimens dont les anciens usaient envers leurs esclaves étaient fort cruels, et cette faute très punissable. Le pauvre Esopé se jeta aux pieds de son maître ; et, se faisant entendre du mieux qu'il put, il témoigna qu'il demandait pour toute grâce qu'on sursît de quelques moments sa punition. Cette grâce lui ayant été accordée, il alla querir de l'eau tiède, la but en présence de son seigneur, se mit les doigts dans la bouche, et ce qui s'ensuit, sans rendre autre chose que cette eau seule. Après s'être ainsi justifié, il fit signe qu'on obligeât les autres d'en faire autant. Chacun demeura surpris : on n'aurait pas cru qu'une telle invention pût partir d'Esopé. Agathopus et ses camarades ne parurent point étonnés. Ils burent de l'eau comme le Phrygien avait fait et se mirent les doigts dans la bouche ; mais ils se gardèrent bien de les enfoncer trop avant. L'eau ne laissa pas d'agir, et de mettre en évidence les figues toutes crues et encore toutes vermeilles. Par ce moyen Esopé se garantit<sup>4</sup> : ses accusateurs furent punis doublement, pour leur gourmandise et pour leur méchanceté. Le lendemain, après que leur maître fut parti, et le Phrygien à son travail ordinaire, quelques voyageurs égarés (aucuns<sup>5</sup> disent que c'étaient des prêtres de Diane) le prièrent, au nom de Jupiter Hospitalier, qu'il leur enseignât le chemin qui conduisait à la ville. Esopé les obligea premièrement de se reposer à l'ombre ; puis, leur ayant présenté une légère collation, il voulut être leur guide et ne les quitta qu'après qu'il les eut remis dans leur chemin. Les bonnes gens levèrent les mains au ciel et prièrent Jupiter de ne pas laisser cette action charitable sans récompense. A peine Esopé les

1. C'est-à-dire sans rien retrancher..., si ce n'est... — 2. Bourg de Galatie. Il est entendu d'ailleurs que cette biographie d'Esopé a le caractère d'une légende, et que la vie même d'Esopé est chose problématique. — 3. Vers 552 avant Jésus-Christ. — 4. Prouva son innocence. — 5. Quelques-uns.

eut quittés que le chaud et la lassitude le contraignirent de s'endormir. Pendant son sommeil, il s'imagina que la Fortune était debout devant lui, qui lui déliait la langue et par même moyen lui faisait présent de cet art dont on peut dire qu'il est l'auteur. Réjoui de cette aventure, il se réveilla en sursaut ; et en s'éveillant : Qu'est ceci ? dit-il, ma voix est devenue libre ; je prononce bien un râteau, une charrue, tout ce que je veux. Cette merveille fut cause qu'il changea de maître. Car, comme un certain Zénas, qui était là en qualité d'économe et qui avait l'œil sur les esclaves, en avait battu un outrageusement pour une faute qui ne le méritait pas, Esope ne put s'empêcher de le reprendre et le menaça que ses mauvais traitements seraient sus. Zénas, pour le prévenir et pour se venger de lui, alla dire au maître qu'il était arrivé un prodige dans sa maison ; que le Phrygien avait recouvré la parole ; mais qu'il ne s'en servait qu'à blasphémer et à médire de leur seigneur. Le maître le crut et passa bien plus avant ; car il lui donna Esope, avec liberté d'en faire ce qu'il voudrait. Zénas de retour aux champs, un marchand l'alla trouver et lui demanda si pour de l'argent il le voulait accommoder de quelque bête de somme. Non pas cela, dit Zénas, je n'en ai pas le pouvoir ; mais je te vendrai, si tu veux, un de nos esclaves. Là-dessus, ayant fait venir Esope, le marchand dit : Est-ce afin de te moquer que tu me proposes l'achat de ce personnage ? On le prendrait pour une outre. Dès que le marchand eut ainsi parlé, il prit congé d'eux, partie murmurant, partie riant de ce bel objet. Esope le rappela et lui dit : Achète-moi hardiment ; je ne te serai pas inutile. Si tu as des enfants qui crient et qui soient méchants, ma mine les fera taire : on les menacera de moi comme de la bête<sup>1</sup>. Cette raillerie plut au marchand. Il acheta notre Phrygien trois oboles<sup>2</sup> et dit en riant : Les dieux soient loués ! je n'ai pas fait grande acquisition, à la vérité ; aussi n'ai-je pas déboursé grand argent.

Entre autres denrées, ce marchand trafiquait d'esclaves : si bien qu'allant à Ephèse<sup>3</sup> pour se défaire de ceux qu'il avait, ce que chacun d'eux devait porter pour la commodité du voyage fut départi selon leur emploi et selon leurs forces. Esope pria que l'on eût égard à sa taille ; qu'il était nouveau venu et devait être traité doucement. Tu ne porteras rien, si tu veux, lui repartirent ses camarades. Esope se piqua d'honneur et voulut avoïr sa charge comme les autres. On le laissa donc choisir. Il prit le panier au pain : c'était le fardeau le plus pesant. Chacun crut qu'il l'avait fait par bêtise ; mais dès la dînée<sup>4</sup> le panier fut entamé, et le Phrygien déchargé d'autant ; ainsi le soir, et de même le lendemain : de façon qu'au bout de deux jours il marchait à vide. Le bon sens et le raisonnement du personnage furent admirés.

Quant au marchand, il se défit de tous ses esclaves, à la réserve d'un grammairien, d'un chantre<sup>5</sup> et d'Esope, lesquels il alla exposer en vente à Samos<sup>6</sup>. Avant que de les mener sur la place, il fit habiller les deux premiers le plus proprement qu'il put, comme chacun farde sa marchandise : Esope, au con-

1 Furetière dit que l'on « appelle populairement la bête ce qui fait peur ». — 2. L'obole était la sixième partie de la drachme et valait à peu près quinze de nos centimes. — 3. Ancienne ville d'Ionie. — 4. Mot formé anciennement à l'aide du suffixe féminin (cf. l'allée, la montée, etc...). — 5. Un chanteur. — 6. Ile de la mer Egée.

traire, ne fut vêtu que d'un sac, et placé entre ses deux compagnons, afin de leur donner lustre. Quelques acheteurs se présentèrent, entre autres un philosophe appelé Xantus. Il demanda au grammairien et au chantre ce qu'ils savaient faire. Tout, reprirent-ils. Cela fit rire le Phrygien : on peut s'imaginer de quel air. Planude rapporte qu'il s'en fallut peu qu'on ne prit la fuite, tant il fit une effroyable grimace. Le marchand fit son chantre mille oboles, son grammairien trois mille ; et, en cas que l'on achetât l'un des deux, il devait donner Esope par-dessus le marché. La cherté du grammairien et du chantre dégoûta Xantus. Mais, pour ne pas retourner chez soi sans avoir fait quelque emplette, ses disciples lui conseillèrent d'acheter ce petit bout d'homme qui avait ri de si bonne grâce : on en ferait un épouvantail ; il divertirait les gens par sa mine. Xantus se laissa persuader et fit prix d'Esope à soixante oboles. Il lui demanda, devant que de l'acheter, à quoi il lui serait propre, comme il l'avait demandé à ses camarades. Esope répondit : A rien, puisque les deux autres avaient tout retenu pour eux. Les commis de la douane remirent généreusement à Xantus le sol pour livre et lui en donnèrent quittance sans rien payer.

Xantus avait une femme de goût assez délicat, et à qui toutes sortes de gens ne plaisaient pas : si bien que de lui aller présenter sérieusement son nouvel esclave, il n'y avait pas d'apparence<sup>1</sup>, à moins qu'il ne la voulût mettre en colère et se faire moquer de lui. Il jugea plus à propos d'en faire un sujet de plaisanterie et alla dire au logis qu'il venait d'acheter un jeune esclave le plus beau du monde et le mieux fait. Sur cette nouvelle, les filles qui servaient sa femme se pensèrent battre à qui l'aurait pour son serviteur ; mais elles furent bien étonnées quand le personnage parut. L'une se mit la main devant les yeux ; l'autre s'enfuit ; l'autre fit un cri. La maîtresse du logis dit que c'était pour la chasser qu'on lui amenait un tel monstre ; qu'il y avait longtemps que le philosophe se lassait d'elle. De parole en parole, le différend s'échauffa jusques à tel point que la femme demanda son bien et voulut se retirer chez ses parents. Xantus fit tant par sa patience, et Esope par son esprit, que les choses s'accoutumèrent. On ne parla plus de s'en aller ; et peut-être que l'accoutumance effaça à la fin une partie de la laideur du nouvel esclave.

Je laisserai beaucoup de petites choses où il fit paraître la vivacité de son esprit ; car, quoiqu'on puisse juger par là de son caractère, elles sont de trop peu de conséquence pour en informer la postérité. Voici seulement un échantillon de son bon sens et de l'ignorance de son maître. Celui-ci alla chez un jardinier se choisir lui-même une salade ; les herbes cueillies, le jardinier le pria de lui satisfaire l'esprit sur une difficulté qui regardait la philosophie aussi bien que le jardinage : c'est que les herbes qu'il plantait et qu'il cultivait avec un grand soin ne profitaient point, tout au contraire de celles que la terre produisait d'elle-même sans culture ni amendement. Xantus rapporta le tout à la Providence, comme on a coutume de faire quand on est court<sup>2</sup>. Esope se mit à rire ; et, ayant tiré son maître à part, il lui conseilla de dire à ce jardinier qu'il lui avait fait une réponse ainsi générale,

1. Il n'y fallait pas songer. — 2. Quand on ne sait que répondre.



parce que la question n'était pas digne de lui : il le laissait donc avec son garçon<sup>1</sup>, qui assurément le satisferait. Xantus s'étant allé promener d'un autre côté du jardin, Esope compara la terre à une femme qui, ayant des enfants d'un premier mari, en épouserait un second qui aurait aussi des enfants d'une autre femme : sa nouvelle épouse ne manquera pas de concevoir de l'aversion pour ceux-ci, et leur ôterait la nourriture afin que les siens en profitassent. Il en était ainsi de la terre, qui n'adoptait qu'avec peine les productions du travail et de la culture, et qui réservait toute sa tendresse et tous ses bienfaits pour les siennes seules : elle était marâtre des unes, et mère passionnée des autres. Le jardinier parut si content de cette raison qu'il offrit à Esope tout ce qui était dans son jardin.

Il arriva quelque temps après un grand différend entre le philosophe et sa femme. Le philosophe, étant de festin, mit à part quelques friandises, et dit à Esope : Va porter ceci à ma bonne amie. Esope l'alla donner à une petite chienne qui était les délices de son maître. Xantus, de retour, ne manqua pas de demander des nouvelles de son présent, et si on l'avait trouvé bon. Sa femme ne comprenait rien à ce langage ; on fit venir Esope pour l'éclaircir. Xantus, qui ne cherchait qu'un prétexte pour le faire battre, lui demanda s'il ne lui avait pas dit expressément : Va-t'en porter de ma part ces friandises à ma bonne amie. Esope répondit là-dessus que la bonne amie n'était pas la femme, qui, pour la moindre parole, menaçait de faire un divorce ; c'était la chienne, qui endurait tout, et qui revenait faire caresses après qu'on l'avait battue. Le philosophe demeura court ; mais sa femme entra dans une telle colère qu'elle se retira d'avec lui. Il n'y eut parent ni ami par qui Xantus ne lui fit parler sans que les raisons ni les prières y gagnassent rien. Esope s'avisa d'un stratagème. Il acheta force gibier, comme pour une noce considérable, et fit tant qu'il fut rencontré par un des domestiques de sa maîtresse. Celui-ci demanda pourquoi tant d'apprêts. Esope lui dit que son maître, ne pouvant obliger sa femme de revenir, en allait épouser une autre. Aussitôt que la dame sut cette nouvelle, elle retourna chez son mari, par esprit de contradiction ou par jalousie. Ce ne fut pas sans la garder bonne<sup>2</sup> à Esope, qui tous les jours faisait de nouvelles pièces<sup>3</sup> à son maître, et tous les jours se sauvait du châtement par quelque trait de subtilité. Il n'était pas possible au philosophe de le confondre.

Un certain jour de marché, Xantus, qui avait dessein de régaler quelques-uns de ses amis, lui commanda d'acheter ce qu'il y aurait de meilleur, et rien autre chose. Je t'apprendrai, dit en soi-même le Phrygien, à spécifier ce que tu souhaites, sans t'en remettre à la discrétion d'un esclave. Il n'acheta donc que des langues, lesquelles il fit accommoder à toutes les sauces : l'entrée, le second<sup>4</sup>, l'entremets, tout ne fut que langues. Les conviés louèrent d'abord le choix de ce mets ; à la fin ils s'en dégoûtèrent. Ne t'ai-je pas commandé, dit Xantus, d'acheter ce qu'il y aurait de meilleur ? — Eh ! qu'y a-t-il de meilleur que la langue ? reprit Esope. C'est le lien de la vie civile, la clef des sciences, l'organe de la vérité et de la raison ; par elle on bâtit les villes et on les police ; on instruit, on persuade, on règne dans les

1. Son domestique. — 2. Sans garder rancune. — 3. Tromperies, moqueries. — 4. Le deuxième service.

assemblées, on s'acquitte du premier de tous les devoirs, qui est de louer les dieux. — Eh bien ! dit Xantus (qui prétendait l'attraper), achète-moi demain ce qui est de pire : ces mêmes personnes viendront chez moi ; et je veux diversifier.

Le lendemain Esope ne fit encore servir que le même mets, disant que la langue est la pire chose qui soit au monde : c'est la mère de tous débats, la nourrice des procès, la source des divisions et des guerres. Si on dit qu'elle est l'organe de la vérité, c'est aussi celui de l'erreur, et, qui pis est, de la calomnie. Par elle on détruit les villes, on persuade de méchantes choses. Si d'un côté elle loue les dieux, de l'autre elle profère des blasphèmes contre leur puissance. Quelqu'un de la compagnie dit à Xantus que véritablement ce valet lui était fort nécessaire ; car il savait le mieux du monde exercer la patience d'un philosophe. De quoi vous mettez-vous en peine ? reprit Esope. Eh ! trouve-moi, dit Xantus, un homme qui ne se mette en peine de rien.

Esope alla le lendemain sur la place ; et, voyant un paysan qui regardait toutes choses avec la froideur et l'indifférence d'une statue, il amena ce paysan au logis. Voilà, dit-il à Xantus, l'homme sans souci que vous demandez. Xantus commanda à sa femme de faire chauffer de l'eau, de la mettre dans un bassin, puis de laver elle-même les pieds de son nouvel hôte. Le paysan la laissa faire, quoiqu'il sût fort bien qu'il ne méritait pas cet honneur ; mais il disait en lui-même : C'est peut-être la coutume d'en user ainsi. On le fit asseoir au haut bout<sup>1</sup> ; il prit sa place sans cérémonie. Pendant le repas, Xantus ne fit autre chose que blâmer son cuisinier ; rien ne lui plaisait : ce qui était doux, il le trouvait trop salé ; et ce qui était trop salé, il le trouvait doux. L'homme sans souci le laissait dire et mangeait de toutes ses dents. Au dessert on mit sur la table un gâteau que la femme du philosophe avait fait : Xantus le trouva mauvais, quoiqu'il fût très bon. Voilà, dit-il, la pâtisserie la plus méchante que j'aie jamais mangée ; il faut brûler l'ouvrière, car elle ne fera de sa vie rien qui vaille : qu'on apporte des fagots. Attendez, dit le paysan ; je m'en vais querir ma femme : on ne fera qu'un bûcher pour toutes les deux. Ce dernier trait désarçonna le philosophe et lui ôta l'espérance de jamais attraper le Phrygien.

Or ce n'était pas seulement avec son maître qu'Esope trouvait occasion de rire et de dire de bons mots. Xantus l'avait envoyé en certain endroit : il rencontra en chemin le magistrat, qui lui demanda où il allait. Soit qu'Esope fût distrait, ou pour une autre raison, il répondit qu'il n'en savait rien. Le magistrat, tenant à mépris et irrévérence cette réponse, le fit mener en prison. Comme les huissiers le conduisaient : Ne voyez-vous pas, dit-il, que j'ai très bien répondu ? Savais-je qu'on me ferait aller où je vas ? Le magistrat le fit relâcher et trouva Xantus heureux d'avoir un esclave si plein d'esprit.

Xantus, de sa part<sup>2</sup>, voyait par là de quelle importance il lui était de ne point affranchir Esope, et combien la possession d'un tel esclave lui faisait d'honneur. Même un jour, faisant la débauche<sup>3</sup> avec ses disciples, Esope,

1. A la place la plus honorable de la table. — 2. De sa part : de son côté. — 3. Entendez : comme Xantus faisait la débauche...

qui les servait, vit que les fumées leur échauffaient déjà la cervelle, aussi bien au maître qu'aux écoliers. La débauche de vin, leur dit-il, a trois degrés : le premier, de volupté ; le second, d'ivrognerie ; le troisième, de tureur<sup>1</sup>. On se moqua de son observation, et on continua de vider les pots. Xantus s'en donna jusqu'à perdre la raison et à se vanter qu'il boirait la mer. Cela fit rire la compagnie. Xantus soutint ce qu'il avait dit, gagea sa maison qu'il boirait la mer toute entière ; et, pour assurance de la gageure, il déposa l'anneau qu'il avait au doigt.

Le jour suivant, que les vapeurs de Bacchus furent dissipées, Xantus fut extrêmement surpris de ne plus retrouver son anneau lequel il tenait<sup>2</sup> fort cher. Esope lui dit qu'il était perdu, et que sa maison l'était aussi par la gageure qu'il avait faite. Voilà le philosophe bien alarmé : il pria Esope de lui enseigner une défaite. Esope s'avisa de celle-ci.

Quand le jour que l'on avait pris pour l'exécution de la gageure fut arrivé, tout le peuple de Samos accourut au rivage de la mer pour être témoin de la honte du philosophe. Celui de ses disciples qui avait gagé contre lui triomphait déjà. Xantus dit à l'assemblée : Messieurs, j'ai gagé véritablement que je boirais toute la mer, mais non pas les fleuves qui entrent dedans ; c'est pourquoi, que celui qui a gagé contre moi détourne leur cours, et puis je ferai ce que je me suis vanté de faire. Chacun admira l'expédient que Xantus avait trouvé pour sortir à son honneur d'un si mauvais pas. Le disciple confessa qu'il était vaincu et demanda pardon à son maître. Xantus fut reconduit jusqu'en son logis avec acclamations.

Pour récompense, Esope lui demanda la liberté. Xantus la lui refusa et dit que le temps de l'affranchir n'était pas encore venu ; si toutefois les dieux l'ordonnaient ainsi, il y consentait : partant, qu'il prit garde au premier présage qu'il aurait étant sorti du logis ; s'il était heureux, et que, par exemple, deux corneilles se présentassent à sa vue, la liberté lui serait donnée ; s'il n'en voyait qu'une, qu'il ne se lassât point d'être esclave. Esope sortit aussitôt. Son maître était logé à l'écart, et apparemment vers un lieu couvert de grands arbres. A peine notre Phrygien fut hors qu'il aperçut deux corneilles qui s'abattirent sur le plus haut. Il en alla avertir son maître, qui voulut voir lui-même s'il disait vrai. Tandis que Xantus venait, l'une des corneilles s'envola. Me tromperas-tu toujours ? dit-il à Esope. Qu'on lui donne les étrivières. L'ordre fut exécuté. Pendant le supplice du pauvre Esope, on vint inviter Xantus à un repas : il promit qu'il s'y trouverait. Hélas ! s'écria Esope, les présages sont bien menteurs ! Moi, qui ai vu deux corneilles, je suis battu ; mon maître, qui n'en a vu qu'une, est prié de noce. Ce mot plut tellement à Xantus qu'il commanda qu'on cessât de fouetter Esope ; mais, quant à la liberté, il ne se pouvait résoudre à la lui donner, encore qu'il la lui promît en diverses occasions.

Un jour ils se promenaient tous deux parmi de vieux monuments, considérant avec beaucoup de plaisir les inscriptions qu'on y avait mises. Xantus en aperçut une qu'il ne put entendre, quoiqu'il demeurât longtemps à en chercher l'explication. Elle était composée des premières lettres de certains

1. *Fureur* : folie, délire. — 2. Il estimait (cf. je le tiens pour un honnête homme).

mots. Le philosophe avoua ingénument que cela passait son esprit. Si je vous fais trouver un trésor par le moyen de ces lettres, lui dit Esope, quelle récompense aurai-je? Xantus lui promit la liberté et la moitié du trésor. Elles signifient, poursuivit Esope, qu'à quatre pas de cette colonne nous en rencontrerons un. En effet ils le trouvèrent après avoir creusé quelque peu dans terre. Le philosophe fut sommé de tenir parole; mais il reculait toujours. Les dieux me gardent de t'affranchir, dit-il à Esope, que tu ne m'aies donné avant cela l'intelligence de ces lettres! ce me sera un autre trésor plus précieux que celui lequel<sup>1</sup> nous avons trouvé. On les a ici gravées, poursuivit Esope, comme étant les premières lettres de ces mots Ἀπόδραξ βήματα, etc.; c'est-à-dire: « Si vous reculez quatre pas, et que vous creusiez, vous trouverez un trésor. » Puisque tu es si subtil, repartit Xantus, j'aurais tort de me défaire de toi: n'espère donc pas que je t'affranchisse. — Et moi, répliqua Esope, je vous dénoncerai au roi Denys; car c'est à lui que le trésor appartient, et ces mêmes lettres commencent d'autres mots qui le signifient. Le philosophe, intimidé, dit au Phrygien qu'il prit sa part de l'argent, et qu'il n'en dit mot. De quoi Esope déclara ne lui avoir aucune obligation, ces lettres ayant été choisies de telle manière qu'elles enfermaient un triple sens et signifiaient encore: « En vous en allant, vous partagerez le trésor que vous aurez rencontré. » Dès qu'ils furent de retour, Xantus commanda qu'on enfermât le Phrygien, et qu'on lui mit les fers aux pieds, de crainte qu'il n'allât publier cette aventure. Hélas! s'écria Esope, est-ce ainsi que les philosophes s'acquittent de leurs promesses? Mais faites ce que vous voudrez, il faudra que vous m'affranchissiez malgré vous.

Sa prédiction se trouva vraie. Il arriva un prodige qui mit fort en peine les Samiens. Un aigle enleva l'anneau public (c'était apparemment quelque sceau que l'on apposait aux délibérations du conseil) et le fit tomber au sein d'un esclave. Le philosophe fut consulté là-dessus, et comme étant philosophe, et comme étant un des premiers de la république. Il demanda du temps et eut recours à son oracle ordinaire: c'était Esope. Celui-ci lui conseilla de le produire en public, parce que, s'il rencontrait bien<sup>2</sup>, l'honneur en serait toujours à son maître; sinon il n'y aurait toujours que l'esclave de blâmé. Xantus approuva la chose et le fit monter à la tribune aux harangues. Dès qu'on le vit, chacun s'éclata de rire: personne ne s'imagina qu'il pût rien partir de raisonnable d'un homme fait de cette manière. Esope leur dit qu'il ne fallait pas considérer la forme du vase, mais la liqueur qui y était enfermée. Les Samiens lui crièrent qu'il dit donc sans crainte ce qu'il jugeait de ce prodige. Esope s'en excusa sur ce qu'il n'osait le faire. La Fortune, disait-il, avait mis un débat de gloire entre le maître et l'esclave: si l'esclave disait mal, il serait battu; s'il disait mieux que le maître, il serait battu encore. Aussitôt on pressa Xantus de l'affranchir. Le philosophe résista longtemps. A la fin le prévôt de ville<sup>3</sup> le menaça de le faire de son office, et en vertu du pouvoir qu'il en avait comme magistrat; de façon que le philosophe fut obligé de donner les mains<sup>4</sup>. Cela fait, Esope dit que les

1. Remplace ici le pronom *que* comme complément direct. — 2. S'il tombait juste dans son explication. — 3. Le prévôt de ville, c'est-à-dire le premier magistrat de la ville. —

4. D'avouer sa défaite.

Samiens étaient menacés de servitude par ce prodige ; et que l'aigle enlevant leur sceau ne signifiait autre chose qu'un roi puissant qui voulait les assujettir.

Peu de temps après, Crésus<sup>1</sup>, roi des Lydiens, fit dénoncer<sup>2</sup> à ceux de Samos qu'ils eussent à se rendre ses tributaires ; sinon, qu'il les y forcerait par les armes. La plupart étaient d'avis qu'on lui obéît. Esope leur dit que la Fortune présentait deux chemins aux hommes : l'un, de liberté, rude et épineux au commencement, mais dans la suite très agréable ; l'autre, d'esclavage, dont les commencements étaient plus aisés, mais la suite laborieuse. C'était conseiller assez intelligiblement aux Samiens de défendre leur liberté. Ils renvoyèrent l'ambassadeur de Crésus avec peu de satisfaction.

Crésus se mit en état de les attaquer. L'ambassadeur lui dit que, tant qu'ils auraient Esope avec eux, il aurait peine à les réduire à ses volontés, vu la confiance qu'ils avaient au<sup>3</sup> bon sens du personnage. Crésus le leur envoya demander, avec la promesse de leur laisser la liberté s'ils le lui livraient. Les principaux de la ville trouvèrent ces conditions avantageuses et ne crurent pas que leur repos leur coûtât trop cher quand ils l'achèteraient aux dépens d'Esope. Le Phrygien leur fit changer de sentiment en leur contant que, les loups et les brebis ayant fait un traité de paix, celles-ci donnèrent leurs chiens pour otages. Quand elles n'eurent plus de défenseurs, les loups les étranglèrent avec moins de peine qu'ils ne faisaient<sup>4</sup>. Cet apologue fit son effet : les Samiens prirent une délibération toute contraire à celle qu'ils avaient prise. Esope voulut toutefois aller vers Crésus et dit qu'il les servirait plus utilement étant près du roi que s'il demeurait à Samos.

Quand Crésus le vit, il s'étonna qu'une si chétive créature lui eût été un si grand obstacle. Quoi ! voilà celui qui fait qu'on s'oppose à mes volontés ! s'écria-t-il. Esope se prosterna à ses pieds. Un homme prenait des sauterelles, dit-il ; une cigale lui tomba aussi sous la main. Il s'en allait la tuer comme il avait fait des sauterelles. Que vous ai-je fait ? dit-elle à cet homme : je ne ronge point vos blés, je ne vous procure aucun dommage ; vous ne trouverez en moi que la voix, dont je me sers fort innocemment. Grand roi, je ressemble à cette cigale : je n'ai que la voix et ne m'en suis point servi pour vous offenser. Crésus, touché d'admiration et de pitié, non seulement lui pardonna, mais il laissa en repos les Samiens à sa considération.

En ce temps-là le Phrygien composa ses fables, lesquelles il laissa au roi de Lydie, et fut envoyé par lui vers les Samiens, qui décernèrent à Esope de grands honneurs. Il lui prit aussi envie de voyager et d'aller par le monde, s'entretenant de diverses choses avec ceux que l'on appelait philosophes. Enfin il se mit en grand crédit près de Lycéus<sup>5</sup>, roi de Babylone. Les rois d'alors s'envoyaient les uns aux autres des problèmes à soudre<sup>6</sup> sur toutes sortes de matières, à condition de se payer une espèce de tribut ou d'amende, selon qu'ils répondraient bien ou mal aux questions proposées ; en quoi

---

1. Dernier roi de Lydie, qui régna de 560 à 546 avant Jésus-Christ. Il fut vaincu et détrôné par Cyrus. — 2. Déclarer, publier. — 3. Dans le bon sens... — 4. C'est-à-dire avec moins de peine qu'ils n'en avaient eu jusque-là. — 5. Ce roi est de l'invention de Planude. — 6. Résoudre.

Lycérus, assisté d'Esope, avait toujours l'avantage et se rendait illustre parmi les autres, soit à résoudre, soit à proposer.

Cependant notre Phrygien se maria ; et, ne pouvant avoir d'enfants, il adopta un jeune homme d'extraction noble, appelé Ennus. Celui-ci le paya d'ingratitude et fut si méchant que d'oser souiller le lit de son bienfaiteur. Cela étant venu à la connaissance d'Esope, il le chassa. L'autre, afin de s'en venger, contrefit des lettres par lesquelles il semblait qu'Esope eût intelligence avec les rois qui étaient émules de Lycérus. Lycérus, persuadé par le cachet et par la signature de ces lettres, commanda à un de ses officiers nommé Hermippus que, sans chercher de plus grandes preuves, il fit mourir promptement le traître Esope. Cet Hermippus, étant ami du Phrygien, lui sauva la vie ; et, à l'insu de tout le monde, le nourrit longtemps dans un sépulcre, jusqu'à ce que Necténabo<sup>1</sup>, roi d'Égypte, sur le bruit de la mort d'Esope, crut à l'avenir rendre Lycérus son tributaire. Il osa le provoquer et le défia de lui envoyer des architectes qui sussent bâtir une tour en l'air et, par même moyen, un homme prêt à répondre à toutes sortes de questions. Lycérus ayant lu les lettres et les ayant communiquées aux plus habiles de son État, chacun d'eux demeura court ; ce qui fit que le roi regretta Esope, quand Hermippus lui dit qu'il n'était pas mort et le fit venir. Le Phrygien fut très bien reçu, se justifia et pardonna à Ennus. Quant à la lettre du roi d'Égypte, il n'en fit que rire et manda qu'il enverrait au printemps les architectes et le répondant<sup>2</sup> à toutes sortes de questions. Lycérus remit Esope en possession de tous ses biens et lui fit livrer Ennus pour en faire ce qu'il voudrait. Esope le reçut comme son enfant ; et, pour toute punition, lui recommanda d'honorer les dieux et son prince ; se rendre terrible à ses ennemis, facile et commode aux autres ; bien traiter sa femme, sans pourtant lui confier son secret ; parler peu et chasser de chez soi les babillards ; ne se point laisser abattre<sup>3</sup> au malheur ; avoir soin du lendemain, car il vaut mieux enrichir ses ennemis par sa mort que d'être importun à ses amis pendant son vivant ; surtout n'être point envieux du bonheur ni de la vertu d'autrui, d'autant que c'est se faire du mal à soi-même. Ennus, touché de ces avertissements et de la bonté d'Esope comme d'un trait qui lui aurait pénétré le cœur, mourut peu de temps après.

Pour revenir au défi de Necténabo, Esope choisit des aiglons et les fit instruire (chose difficile à croire) ; il les fit, dis-je, instruire à porter en l'air chacun un panier dans lequel était un jeune enfant. Le printemps venu, il s'en alla en Égypte avec tout cet équipage ; non sans tenir en grande admiration et en attente de son dessein les peuples chez qui il passait. Necténabo, qui, sur le bruit de sa mort, avait envoyé l'énigme, fut extrêmement surpris de son arrivée. Il ne s'y attendait pas et ne se fût jamais engagé dans un tel défi contre Lycérus, s'il eût cru Esope vivant. Il lui demanda s'il avait amené les architectes et le répondant. Esope dit que le répondant était lui-même, et qu'il ferait voir les architectes quand il serait sur le lieu. On sortit en pleine campagne, où les aigles enlevèrent les paniers avec les petits enfants, qui criaient qu'on leur donnât du mortier, des pierres et du

1. Nouvelle erreur de Planude, car ce roi ne régna qu'au iv<sup>e</sup> siècle. — 2. C'est-à-dire l'homme qui répondrait... — 3. Par le malheur : la préposition à a ici le sens de *par*.

bois. Vous voyez, dit Esope à Necténabo, je vous ai trouvé les ouvriers ; fournissez-leur des matériaux. Necténabo avoua que Lycérus était le vainqueur. Il proposa toutefois ceci à Esope : J'ai des cavales en Égypte qui conçoivent au hennissement des chevaux qui sont devers<sup>1</sup> Babylone. Qu'avez-vous à répondre là-dessus ? Le Phrygien remit sa réponse au lendemain, et, retourné qu'il fut au logis, il commanda à des enfants de prendre un chat et de le mener fouettant par les rues. Les Egyptiens, qui adorent cet animal, se trouvèrent extrêmement scandalisés du traitement que l'on lui faisait. Ils l'arrachèrent des mains des enfants et allèrent se plaindre au roi. On fit venir en sa présence le Phrygien. Ne savez-vous pas, lui dit le roi, que cet animal est un de nos dieux ? Pourquoi donc le faites-vous traiter de la sorte ? C'est pour l'offense qu'il a commise envers Lycérus, reprit Esope ; car, la nuit dernière, il lui a étranglé un coq extrêmement courageux, et qui chantait à toutes les heures. Vous êtes un menteur, répartit le roi : comment serait-il possible que ce chat eût fait en si peu de temps un si long voyage ? Et comment est-il possible, reprit Esope, que vos juments entendent de si loin nos chevaux hennir et conçoivent pour les entendre ?

Ensuite de cela, le roi fit venir d'Héliopolis certains personnages d'esprit subtil et savants en questions énigmatiques. Il leur fit un grand régal, où le Phrygien fut invité. Pendant le repas, ils proposèrent à Esope diverses choses, celle-ci entre autres : Il y a un grand temple qui est appuyé sur une colonne entourée de douze villes, chacune desquelles a trente arcs-boutants ; et autour de ces arcs-boutants se promènent, l'une après l'autre, deux femmes, l'une blanche, l'autre noire. Il faut renvoyer, dit Esope, cette question aux petits enfants de notre pays. Le temple est le monde ; la colonne, l'an ; les villes, ce sont les mois, et les arcs-boutants, les jours, autour desquels se promènent alternativement le jour et la nuit.

Le lendemain, Necténabo assembla tous ses amis. Souffrirez-vous, leur dit-il, qu'une moitié d'homme, qu'un avorton soit la cause que Lycérus remporte le prix, et que j'aie la confusion pour mon partage ? Un d'eux s'avisa de demander à Esope qu'il leur fit des questions de choses dont ils n'eussent jamais entendu parler. Esope écrivit une cédula<sup>2</sup> par laquelle Necténabo confessait devoir deux mille talents à Lycérus. La cédula fut mise entre les mains de Necténabo toute cachetée. Avant qu'on l'ouvrît, les amis du prince soutinrent que la chose contenue dans ce secret était de leur connaissance. Quand on l'eut ouverte, Necténabo s'écria : Voilà la plus grande fausseté du monde ; je vous en prends à témoin tous tant que vous êtes. — Il est vrai, répartirent-ils, que nous n'en avons jamais entendu parler. — J'ai donc satisfait à votre demande, reprit Esope. Necténabo le renvoya comblé de présents, tant pour lui que pour son maître.

Le séjour qu'il fit en Égypte est peut-être cause que quelques-uns ont écrit qu'il fut esclave avec Rhodopé, celle-là qui, des libéralités de ses amants, fit élever une des trois pyramides qui subsistent encore, et qu'on voit avec admiration : c'est la plus petite, mais celle qui est bâtie avec le plus d'art.

1. Vieux mot qui a les mêmes significations que *vers*. — 2. Écrit par lequel on se reconnaît débiteur d'une somme d'argent.

Esope, à son retour dans Babylone, fut reçu de Lycérus avec de grandes démonstrations de joie et de bienveillance : ce roi lui fit ériger une statue. L'envie de voir et d'apprendre le fit renoncer à tous ces honneurs, Il quitta la cour de Lycérus, où il avait tous les avantages qu'on peut souhaiter, et prit congé de ce prince pour voir la Grèce encore une fois, Lycérus ne le laissa point partir sans embrassements et sans larmes, et sans le faire promettre sur les autels qu'il reviendrait achever ses jours auprès de lui.

Entre les villes où il s'arrêta, Delphes<sup>1</sup> fut une des principales. Les Delphiens l'écoutèrent fort volontiers ; mais ils ne lui rendirent point d'honneurs. Esope, piqué de ce mépris, les compara aux bâtons qui flottent sur l'onde : on s'imagine de loin que c'est quelque chose de considérable ; de près, on trouve que ce n'est rien. La comparaison lui coûta cher. Les Delphiens en conçurent une telle haine et un si violent désir de vengeance (outre qu'ils craignaient d'être décriés par lui) qu'ils résolurent de l'ôter du monde. Pour y parvenir, ils cachèrent parmi ses hardes<sup>2</sup> un de leurs vases sacrés, prétendant que par ce moyen ils vaincraient Esope de vol et de sacrilège, et qu'ils le condamneraient à la mort.

Comme il fut sorti de Delphes, et qu'il eut pris le chemin de la Phocide, les Delphiens accoururent comme gens qui étaient en peine. Ils l'accusèrent d'avoir dérobé leur vase ; Esope le nia avec des serments : on chercha dans son équipage, et il fut trouvé. Tout ce qu'Esope put dire n'empêcha point qu'on ne le traitât comme un criminel infâme. Il fut ramené à Delphes, chargé de fers, mis dans les cachots, puis condamné à être précipité<sup>3</sup>. Rien ne lui servit de se défendre avec ses armes ordinaires et de raconter des apologies : les Delphiens s'en moquèrent.

La grenouille<sup>4</sup>, leur dit-il, avait invité le rat à la venir voir. Afin de lui faire traverser l'onde, elle l'attacha à son pied. Dès qu'il fut sur l'eau, elle voulut le tirer au fond, dans le dessein de le noyer et d'en faire ensuite un repas. Le malheureux rat résista quelque peu de temps. Pendant qu'il se débattait sur l'eau, un oiseau de proie l'aperçut, fondit sur lui ; et l'ayant enlevé avec la grenouille, qui ne se put détacher, il se reput de l'un et de l'autre. C'est ainsi, Delphiens abominables, qu'un plus puissant que nous me vengera : je périrai ; mais vous périrez aussi.

Comme on le conduisait au supplice, il trouva moyen de s'échapper et entra dans une petite chapelle dédiée à Apollon. Les Delphiens l'en arrachèrent. Vous violez cet asile, leur dit-il, parce que ce n'est qu'une petite chapelle ; mais un jour viendra que votre méchanceté ne trouvera point de retraite sûre, non pas même dans les temples. Il vous arrivera la même chose qu'à l'aigle<sup>5</sup>, laquelle, nonobstant les prières de l'escarbot, enleva un lièvre qui s'était réfugié chez lui : la génération de l'aigle en fut punie jusque dans le giron de Jupiter. Les Delphiens, peu touchés de tous ces exemples, le précipitèrent.

Peu de temps après sa mort, une peste très violente exerça sur eux ses

---

1. Ville de Phocide où Apollon rendait des oracles. — 2. Vêtements. — 3. Du haut d'une roche escarpée : châtiment des sacrilèges. — 4. Voir la fable 11 du livre IV. — 5. Voir la fable 8 du livre II.



ravages. Ils demandèrent à l'oracle par quels moyens ils pourraient apaiser le courroux des dieux. L'oracle leur répondit qu'il n'y en avait point d'autre que d'expier leur forfait et satisfaire aux mânes d'Esopé. Aussitôt une pyramide fut élevée. Les dieux ne témoignèrent pas seuls combien ce crime leur déplaisait : les hommes vengèrent aussi la mort de leur sage. La Grèce envoya des commissaires pour en informer et en fit une punition rigoureuse.



---

## A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN<sup>1</sup>

Je chante les héros dont Esope est le père,  
Troupe de qui l'histoire, encor que<sup>2</sup> mensongère,  
Contient des vérités qui servent de leçons.  
Tout parle en mon ouvrage, et même les poissons.  
Ce qu'ils disent s'adresse à tous tant que nous sommes ;  
Je me sers d'animaux pour instruire les hommes.  
ILLUSTRE REJETON D'UN PRINCE aimé des cieux,  
Sur qui le monde entier a maintenant les yeux,  
Et qui, faisant fléchir les plus superbes têtes,  
Comptera désormais ses jours par ses conquêtes,  
Quelque autre te dira d'une plus forte voix  
Les faits de tes aïeux et les vertus des rois.  
Je vais t'entretenir de moindres aventures,  
Te tracer en ces vers de légères peintures ;  
Et si de t'agréer<sup>3</sup> je n'emporte le prix,  
J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.

---

1. Fils de Louis XIV et de Marie-Thérèse, né en 1661, mort en 1711. — 2. Quoique. —  
3. Plaire (sens neutre).





## LIVRE PREMIER

---

### I — La Cigale et la Fourmi.

LA cigale, ayant chanté  
Tout l'été,  
Se trouva fort dépourvue  
Quand la bise fut venue :  
Pas un seul petit morceau  
De mouche ou de vermisseau.  
Elle alla crier famine  
Chez la fourmi sa voisine,  
La priant de lui prêter  
Quelque grain pour subsister  
Jusqu'à la saison nouvelle.  
Je vous paierai, lui dit-elle,  
Avant l'oût<sup>1</sup>, foi d'animal,  
Intérêt et principal<sup>2</sup>.  
La fourmi n'est pas prêteuse :  
C'est là son moindre défaut.  
Que faisiez-vous au temps chaud ?  
Dit-elle à cette emprunteuse. —  
Nuit et jour à tout venant  
Je chantais, ne vous déplaie. —  
Vous chantiez ! j'en suis fort aise :  
Eh bien ! dansez maintenant.

---

1. Avant la moisson, qui se fait au mois d'août qu'on prononce *oût*. — 2. Capital.

## II — Le Corbeau et le Renard.

MAITRE corbeau, sur un arbre perché,  
 Tenait en son bec un fromage.  
 Maître renard, par l'odeur alléché,  
 Lui tint à peu près ce langage :  
 Hé ! bonjour, monsieur du Corbeau,  
 Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau !  
 Sans mentir, si votre ramage  
 Se rapporte à votre plumage,  
 Vous êtes le phénix<sup>1</sup> des hôtes de ces bois.  
 A ces mots le corbeau ne se sent<sup>2</sup> pas de joie ;  
 Et, pour montrer sa belle voix,  
 Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.  
 Le renard s'en saisit, et dit : Mon bon monsieur,  
 Apprenez que tout flatteur  
 Vit aux dépens de celui qui l'écoute.  
 Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute.  
 Le corbeau, honteux et confus,  
 Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

III — La Grenouille qui veut se faire  
aussi grosse que le Bœuf.

UNE grenouille vit un bœuf  
 Qui lui sembla de belle taille.  
 Elle, qui n'était pas grosse en tout comme un œuf,  
 Envieuse, s'étend, et s'enfle, et se travaille<sup>3</sup>  
 Pour égaler l'animal en grosseur,  
 Disant : Regardez bien, ma sœur ;  
 Est-ce assez ? dites-moi ; n'y suis-je point encore ? —  
 Nenni. — M'y voici donc ? — Point du tout. — M'y voilà ? —  
 Vous n'en approchez point. La chétive pécure<sup>4</sup>  
 S'enfla si bien qu'elle creva.

1. Oiseau fabuleux, unique en son genre ; il vivait plusieurs siècles au désert, se faisait périr sur un bûcher et renaissait ensuite de sa cendre. — 2. Perd le sentiment, est hors de lui, à force de joie. — 3. Se fatigue. — 4. Bête : le mot est employé ici au sens propre.

Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages :  
 Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs,  
 Tout petit prince a des ambassadeurs,  
 Tout marquis veut avoir des pages.

---

#### IV — Les Deux Mulets.

DEUX mulets cheminaient, l'un d'avoine chargé,  
 L'autre portant l'argent de la gabelle<sup>1</sup>.  
 Celui-ci, glorieux d'une charge si belle,  
 N'eût voulu pour beaucoup en être soulagé.  
 Il marchait d'un pas relevé<sup>2</sup>  
 Et faisait sonner sa sonnette ;  
 Quand l'ennemi se présentant,  
 Comme il en voulait à l'argent,  
 Sur le mulet du fisc<sup>3</sup> une troupe se jette,  
 Le saisit au frein et l'arrête.  
 Le mulet, en se défendant,  
 Se sent percer de coups ; il gémit, il soupire.  
 Est-ce donc là, dit-il, ce qu'on m'avait promis ?  
 Ce mulet qui me suit du danger se retire ;  
 Et moi, j'y tombe, et je péris !  
 Ami, lui dit son camarade,  
 Il n'est pas toujours bon d'avoir un haut emploi :  
 Si tu n'avais servi qu'un meunier, comme moi,  
 Tu ne serais pas si malade.

---

#### V — Le Loup et le Chien.

UN loup n'avait que les os et la peau,  
 Tant les chiens faisaient bonne garde.  
 Ce loup rencontre un dogue aussi puissant<sup>4</sup> que beau,  
 Gras, poli<sup>5</sup>, qui s'était fourvoyé<sup>6</sup> par mégarde.

---

1. Impôt sur le sel. — 2. D'une façon fière, d'un pas noble et majestueux. — 3. Sur le mulet qui portait l'argent du trésor public. — 4. Vigoureux, gros de membres. — 5. Luisant de graisse. — 6. Égaré.

L'attaquer, le mettre en quartiers,  
 Sire<sup>1</sup> loup l'eût fait volontiers ;  
 Mais il fallait livrer bataille ;  
 Et le matin était de taille  
 A se défendre hardiment.  
 Le loup donc l'aborde humblement,  
 Entre en propos, et lui fait compliment  
 Sur son embonpoint, qu'il admire.  
 Il ne tiendra qu'à vous, beau sire,  
 D'être aussi gras que moi, lui repartit le chien.  
 Quittez les bois, vous ferez bien :  
 Vos pareils y sont misérables,  
 Cancres, hères<sup>2</sup> et pauvres diables,  
 Dont la condition est de mourir de faim.  
 Car, quoi? rien d'assuré, point de franche lipée<sup>3</sup>,  
 Tout à la pointe de l'épée.  
 Suivez-moi, vous aurez un bien meilleur destin.  
 Le loup reprit : Que me faudra-t-il faire?  
 Presque rien, dit le chien : donner la chasse aux gens  
 Portants bâtons et mendiants<sup>4</sup> ;  
 Flatter ceux du logis, à son maître complaire :  
 Moyennant quoi votre salaire  
 Sera force reliefs<sup>5</sup> de toutes les façons,  
 Os de poulets, os de pigeons ;  
 Sans parler de mainte caresse.  
 Le loup déjà se forge une félicité  
 Qui le fait pleurer de tendresse.  
 Chemin faisant, il vit le cou du chien pelé.  
 Qu'est-ce là? lui dit-il. — Rien. — Quoi? rien? — Peu de chose.  
 — Mais encor? — Le collier dont je suis attaché  
 De ce que vous voyez est peut-être la cause. —  
 Attaché ! dit le loup : vous ne courez donc pas  
 Où vous voulez? — Pas toujours : mais qu'importe? —  
 Il importe si bien que de tous vos repas  
 Je ne veux en aucune sorte,  
 Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor.  
 Cela dit, maître loup s'enfuit, et court encor<sup>6</sup>.

1. Titre honorifique, décerné ici par ironie. — 2. Terme de mépris : personne misérable, sans argent ni considération. — 3. *Lipée* : ce que les lèvres peuvent saisir, bouchée. *Franche lipée* signifie bon repas qui ne coûte rien. — 4. Les mots *portants* et *mendiants* sont deux participes ; au xvii<sup>e</sup> siècle ils prenaient l'accord. — 5. Restes d'un repas. — 6. Exagération plaisante, devenue proverbiale.

## VI — La Génisse, la Chèvre et la Brebis en société avec le Lion.

LA génisse, la chèvre, et leur sœur la brebis,  
Avec un fier<sup>1</sup> lion, seigneur du voisinage,  
Firent société, dit-on, au temps jadis,  
Et mirent en commun le gain et le dommage.  
Dans les lacs<sup>2</sup> de la chèvre un cerf se trouva pris.  
Vers ses associés aussitôt elle envoie.

Eux venus, le lion par ses ongles compta,  
Et dit : Nous sommes quatre à partager la proie.  
Puis en autant de parts le cerf il dépeça ;  
Prit pour lui la première en qualité de sire<sup>3</sup>.  
Elle doit être à moi, dit-il ; et la raison,

C'est que je m'appelle lion :  
A cela l'on n'a rien à dire.

La seconde, par droit, me doit échoir encor :  
Ce droit, vous le savez, c'est le droit du plus fort.  
Comme le plus vaillant, je prétends<sup>4</sup> la troisième.  
Si quelqu'une de vous touche à la quatrième,  
Je l'étranglerai tout d'abord.

## VII — La Besace.

JUPITER dit un jour : Que tout ce qui respire  
S'en vienne comparaître aux pieds de ma grandeur :  
Si dans son composé<sup>5</sup> quelqu'un trouve à redire,

Il peut le déclarer sans peur ;  
Je mettrai remède à la chose.

Venez, singe ; parlez le premier, et pour cause<sup>6</sup>.  
Voyez ces animaux, faites comparaison

De leurs beautés avec les vôtres.

Etes-vous satisfait ? — Moi, dit-il, pourquoi non ?  
N'ai-je pas quatre pieds aussi bien que les autres ?

1. Farouche, sauvage. — 2. Nœuds coulants. — 3. Sire : seigneur. — 4. Je réclame (*prétendre* est ici employé activement). — 5. Dans son être (qui est composé de diverses parties). — 6. Le singe étant très laid, Jupiter commence par lui, croyant qu'il va se plaindre plus que les autres animaux.

Mon portrait jusqu'ici ne m'a rien reproché :  
 Mais pour mon frère l'ours, on ne l'a qu'ébauché ;  
 Jamais, s'il me veut croire, il ne se fera peindre.  
 L'ours venant là-dessus, on crut qu'il s'allait plaindre.  
 Tant s'en faut : de sa forme il se loua très fort,  
 Glosa<sup>1</sup> sur l'éléphant, dit qu'on pourrait encor  
 Ajouter à sa queue, ôter à ses oreilles ;  
 Que c'était une masse informe et sans beauté.

L'éléphant étant écouté,

Tout sage qu'il était, dit des choses pareilles :

Il jugea qu'à son appétit<sup>2</sup>

Dame baleine était trop grosse.

Dame fourmi trouva le ciron trop petit,

Se croyant, pour elle, un colosse.

Jupin<sup>3</sup> les renvoya, s'étant censurés tous,

Du reste contents d'eux. Mais parmi les plus fous

Notre espèce excella : car tout<sup>4</sup> ce que nous sommes,

Lynx<sup>5</sup> envers nos pareils, et taupes envers nous,

Nous nous pardonnons tout, et rien aux autres hommes :

On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.

Le fabricant souverain

Nous créa besaciers<sup>6</sup> tous de même manière,

Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui :

Il fit pour nos défauts la poche de derrière,

Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

## VIII — L'Hirondelle et les petits Oiseaux.

UNE hirondelle en ses voyages

Avait beaucoup appris. Quiconque a beaucoup vu

Peut avoir beaucoup retenu.

Celle-ci prévoyait jusqu'aux moindres orages

Et, devant<sup>7</sup> qu'ils fussent éclos,

Les annonçait aux matelots.

1. *Gloser* : donner une explication, un commentaire, par suite critiquer. — 2. *Appétit* : goût. — 3. Surnom familier donné à Jupiter par le fabuliste. — 4. C'est-à-dire nous tous, sans aucune exception. — 5. Animal carnassier auquel on attribuait une vue très perçante. La taupe, au contraire, passait pour être aveugle. — 6. *Besaciers* : porteurs de besaces ; vieux mot français. — 7. *Devant que* : avant que.



Il arriva qu'au temps que la chanvre<sup>1</sup> se sème,  
 Elle vit un manant<sup>2</sup> en couvrir maints sillons.  
 Ceci ne me plaît pas, dit-elle aux oisillons :  
 Je vous plains ; car, pour moi, dans ce péril extrême,  
 Je saurai m'éloigner ou vivre en quelque coin.  
 Voyez-vous cette main qui par les airs chemine?

Un jour viendra, qui n'est pas loin,  
 Que ce qu'elle répand sera votre ruine.  
 De là naîtront engins à vous envelopper,  
 Et lacets pour vous attraper,  
 Enfin mainte et mainte machine  
 Qui causera dans la saison<sup>3</sup>  
 Votre mort ou votre prison :  
 Gare la cage ou le chaudron !  
 C'est pourquoi, leur dit l'hirondelle,  
 Mangez ce grain, et croyez-moi.  
 Les oiseaux se moquèrent d'elle :  
 Ils trouvaient aux champs trop de quoi<sup>4</sup>  
 Quand la chènevière<sup>5</sup> fut verte,

L'hirondelle leur dit : Arrachez brin à brin  
 Ce qu'a produit ce maudit grain,  
 Ou soyez sûrs de votre perte.

Prophète de malheur ! babillarde ! dit-on.  
 Le bel emploi que tu nous donnes !  
 Il nous faudrait mille personnes  
 Pour éplucher tout ce canton<sup>6</sup>.  
 La chanvre étant tout à fait crue<sup>7</sup>,

L'hirondelle ajouta : Ceci ne va pas bien ;  
 Mauvaise graine est tôt venue.

Mais, puisque jusqu'ici l'on ne m'a crue en rien,  
 Dès que vous verrez que la terre  
 Sera couverte<sup>8</sup>, et qu'à leurs blés  
 Les gens n'étant plus occupés  
 Feront aux oisillons la guerre ;  
 Quand reginglettes<sup>9</sup> et réseaux<sup>10</sup>  
 Attraperont petits oiseaux ;  
 Ne volez plus de place en place,

---

1. Le genre du mot était incertain à cette époque. — 2. Un paysan : aujourd'hui le mot se prend en mauvaise part. — 3. Dans le cours de la saison. — 4. Trop de quoi manger. — 5. C'est le champ où le chanvre pousse. — 6. Ce canton : coin de pays. — 7. Du verbe *croître*. — 8. Ensemencée (terme d'agriculture). — 9. Piège à prendre les oiseaux. — 10. Diminutif de rets, petits filets.

Demeurez au logis, ou changez de climat :  
 Imitiez le canard, la grue et la bécasse.  
 Mais vous n'êtes pas en état  
 De passer, comme nous, les déserts et les ondes,  
 Ni d'aller chercher d'autres mondes.  
 C'est pourquoi vous n'avez qu'un parti qui soit sûr ;  
 C'est de vous renfermer au trou de quelque mur.  
 Les oisillons, las de l'entendre,  
 Se mirent à jaser aussi confusément  
 Que faisaient les Troyens quand la pauvre Cassandre<sup>1</sup>  
 Ouvrait la bouche seulement.  
 Il en prit<sup>2</sup> aux uns comme aux autres :  
 Maint oisillon se vit esclave retenu.  
 Nous n'écoutons d'instincts que ceux qui sont les nôtres,  
 Et ne croyons le mal que quand il est venu.

---

## IX — Le Rat de ville et le Rat des champs.

AUTREFOIS le rat de ville  
 Invita le rat des champs,  
 D'une façon fort civile,  
 A des reliefs<sup>3</sup> d'ortolans<sup>4</sup>.

Sur un tapis de Turquie  
 Le couvert se trouva mis.  
 Je laisse à penser la vie  
 Que firent ces deux amis.

Le régal fut fort honnête ;  
 Rien ne manquait au festin :  
 Mais quelqu'un troubla la fête  
 Pendant qu'ils étaient en train.

A la porte de la salle  
 Ils entendirent du bruit :  
 Le rat de ville détale ;  
 Son camarade le suit.

---

1. Fille de Priam : elle avait le don de connaître l'avenir ; mais, en lui accordant ce don, Apollon l'avait condamnée à n'être jamais crue. — 2. Il en arriva (cf. bien lui en prit, mal lui en prit). — 3. Restes de repas. — 4. Petits oiseaux, très recherchés par les gourmets.



HÉ ! BONJOUR, MONSIEUR DU CORBEAU,  
QUE VOUS ÊTES JOLI, QUE VOUS ME SEMBLEZ BEAU (P. 42)

BIBLIOTECA JUDEJEANA  
— CLUJ —



LE LOUP ET L'AGNEAU . Fable X .

J.B. Leplat del.

C. G. Couderc sculp.

QUI TE REND SI HARDI DE TROUBLER MON BREUVAGE ?  
DIT CET ANIMAL, PLEIN DE RAGE (P. 49).

Le bruit cesse, on se retire :  
Rats en campagne<sup>1</sup> aussitôt ;  
Et le citadin de dire :  
Achevons tout notre rôl.

C'est assez, dit le rustique ;  
Demain vous viendrez chez moi,  
Ce n'est pas que je me pique<sup>2</sup>  
De tous vos festins de roi :

Mais rien ne vient m'interrompre.  
Je mange tout à loisir.  
Adieu donc. Fi du plaisir  
Que la crainte peut corrompre !

## X — Le Loup et l'Agneau.

LA raison du plus fort est toujours la meilleure<sup>3</sup> :  
Nous l'allons montrer tout à l'heure<sup>4</sup>.

Un agneau se désaltérait  
Dans le courant d'une onde pure ;

Un loup survient à jeun, qui cherchait aventure,  
Et que la faim en ces lieux attirait.

Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ?  
Dit cet animal, plein de rage :

Tu seras châtié de ta témérité.

Sire, répond l'agneau, que Votre Majesté

Ne se mette pas en colère ;  
Mais plutôt qu'elle considère  
Que je me vas désaltérant

Dans le courant

Plus de vingt pas au-dessous d'elle ;

Et que par conséquent, en aucune façon,

Je ne puis troubler sa boisson.

Tu la troubles, reprit cette bête cruelle ;

Et je sais que de moi tu médis l'an passé.

Comment l'aurais-je fait si<sup>5</sup> je n'étais pas né ?

1. Ils se remettent en route pour le festin. — 2. Entendez : ce n'est pas que je me pique de donner comme vous des festins de roi. — 3. C'est-à-dire la meilleure en fait, celle qui l'emporte et prévaut contre toutes les raisons du plus faible. — 4. Sur-le-champ. — 5. Puisque.

Reprit l'agneau, je tette encor ma mère. —  
 Si ce n'est toi, c'est donc ton frère. —  
 Je n'en ai point. — C'est donc quelqu'un des tiens ;  
 Car vous ne m'épargnez guère,  
 Vous, vos bergers et vos chiens.  
 On me l'a dit : il faut que je me venge.  
 Là-dessus, au fond des forêts  
 Le loup l'emporte, et puis le mange,  
 Sans autre forme de procès.

---

## XI — L'Homme et son Image.

POUR M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULD<sup>1</sup>.

UN homme qui s'aimait sans avoir de rivaux<sup>2</sup>  
 Passait dans son esprit pour le plus beau du monde :  
 Il accusait toujours les miroirs d'être faux,  
 Vivant plus que content dans son erreur profonde.  
 Afin de le guérir, le sort officieux  
 Présentait partout à ses yeux  
 Les conseillers muets dont se servent nos dames :  
 Miroirs dans les logis, miroirs chez les marchands,  
 Miroirs aux poches des galants,  
 Miroirs aux ceintures des femmes.  
 Que fait notre Narcisse<sup>3</sup>? Il se va confiner  
 Aux lieux les plus cachés qu'il peut s'imaginer,  
 N'osant plus des miroirs éprouver l'aventure.  
 Mais un canal, formé par une source pure,  
 Se trouve en ces lieux écartés :  
 Il s'y voit, il se fâche ; et ses yeux irrités  
 Pensent apercevoir une chimère vaine.  
 Il fait tout ce qu'il peut pour éviter cette eau ;  
 Mais quoi? le canal est si beau  
 Qu'il ne le quitte qu'avec peine.  
 On voit bien où je veux venir.  
 Je parle à tous ; et cette ardeur extrême  
 Est un mal que chacun se plaît d'entretenir.

---

1. François, duc de La Rochefoucauld, né en 1613, mort en 1680, auteur du livre des *Maximes*, qui venait d'être publié en 1665. — 2. C'est-à-dire que personne n'aimait à cause de sa grande laideur. — 3. Epris de sa propre image, qu'il vit réfléchi dans une source, Narcisse en devint si amoureux qu'il dépérit et mourut enfin de langueur.

Notre âme, c'est cet homme amoureux de lui-même :  
 Tant de miroirs, ce sont les sottises d'autrui,  
 Miroirs, de nos défauts les peintres légitimes ;  
 Et quant au canal, c'est celui  
 Que chacun sait, le livre des *Maximes*.

## XII — Le Dragon à plusieurs têtes et le Dragon à plusieurs queues.

UN envoyé du Grand Seigneur<sup>1</sup>  
 Prêfêrait, dit l'histoire, un jour chez l'empereur<sup>2</sup>,  
 Les forces de son maître à celles de l'empire.  
 Un Allemand se mit à dire :  
 Notre prince a des dépendants  
 Qui, de leur chef<sup>3</sup>, sont si puissants  
 Que chacun d'eux pourrait soudoyer<sup>4</sup> une armée.  
 Le chiaoux<sup>5</sup>, homme de sens,  
 Lui dit : Je sais par renommée  
 Ce que chaque électeur<sup>6</sup> peut de monde fournir ;  
 Et cela me fait souvenir  
 D'une aventure étrange, et qui pourtant est vraie.  
 J'étais en un lieu sûr, lorsque je vis passer  
 Les cent têtes d'une hydre au travers d'une haie.  
 Mon sang commence à se glacer ;  
 Et je crois qu'à moins on s'effraie.  
 Je n'en eus toutefois que la peur sans le mal :  
 Jamais le corps de l'animal  
 Ne put venir vers moi ni trouver d'ouverture.  
 Je rêvais à cette aventure  
 Quand un autre dragon, qui n'avait qu'un seul chef<sup>7</sup>,  
 Et bien plus d'une queue, à<sup>8</sup> passer se présente.  
 Me voilà saisi derechef  
 D'étonnement et d'épouvante.  
 Ce chef passe, et le corps, et chaque queue aussi :  
 Rien ne les empêcha, l'un fit chemin à l'autre.  
 Je soutiens qu'il en est ainsi  
 De votre empereur et du nôtre.

1. Le sultan. — 2. L'empereur d'Allemagne. — 3. Par eux-mêmes. — 4. Prendre à sa solde. — 5. L'ambassadeur du sultan. — 6. Prince qui élisait les empereurs d'Allemagne : le nombre des électeurs varia de sept à neuf. — 7. Tête. — 8. La préposition à marque ici le but et signifie *pour*.

## XIII — Les Voleurs et l'Âne.

POUR un âne enlevé deux voleurs se battaient :  
 L'un voulait le garder, l'autre le voulait vendre.  
     Tandis que coups de poing trottaient,  
 Et que nos champions songeaient à se défendre,  
     Arrive un troisième larron  
     Qui saisit maître Aliboron<sup>1</sup>.

L'âne, c'est quelquefois une pauvre province :  
     Les voleurs sont tel et tel prince,  
 Comme le Transylvain<sup>2</sup>, le Turc et le Hongrois.  
     Au lieu de deux, j'en ai rencontré trois :  
     Il est assez de cette marchandise.  
 De<sup>3</sup> nul d'eux n'est souvent la province conquise :  
 Un quart<sup>4</sup> voleur survient, qui les accorde net  
     En se saisissant du baudet.

## XIV — Simonide préservé par les Dieux.

ON ne peut trop louer trois sortes de personnes :  
     Les dieux, sa maîtresse et son roi.  
 Malherbe<sup>5</sup> le disait : j'y souscris, quant à moi ;  
     Ce sont maximes toujours bonnes.  
 La louange chatouille et gagne les esprits :  
 Les faveurs d'une belle en sont souvent le prix.  
 Voyons comme les dieux l'ont quelquefois payée.

Simonide<sup>6</sup> avait entrepris  
 L'éloge d'un athlète ; et, la chose essayée,  
 Il trouva son sujet plein de récits tout nus<sup>7</sup>.  
 Les parents de l'athlète étaient gens inconnus ;  
 Son père, un bon bourgeois ; lui, sans autre mérite :  
     Matière infertile et petite.

1. Sobriquet donné à l'âne. — 2. La province de Transylvanie était voisine de la Hongrie et de la Turquie d'Europe, et eut avec ces dernières de fréquents démêlés. — 3. *De* : par. — 4. *Quart* : quatrième. — 5. Poète célèbre, réformateur de la poésie française (1555-1628). — 6. Poète lyrique grec, né dans l'île de Céos (556 av. J.-C.). — 7. Dépourvus de tous les agréments, de tous les ornements du style.



Le poète d'abord parla de son héros.  
 Après en avoir dit ce qu'il en pouvait dire,  
 Il se jette à côté, se met sur le propos  
 De Castor et Pollux<sup>1</sup> ; ne manque pas d'écrire  
 Que leur exemple était aux lutteurs glorieux :  
 Élève<sup>2</sup> leurs combats, spécifiant les lieux  
 Où ces frères s'étaient signalés davantage :  
     Enfin l'éloge de ces dieux  
     Faisait les deux tiers de l'ouvrage.  
 L'athlète avait promis d'en payer un talent<sup>3</sup>.  
     Mais, quand il le vit, le galant<sup>4</sup>  
 N'en donna que le tiers et dit, fort franchement,  
 Que Castor et Pollux acquittassent le reste.  
 Faites-vous contenter par ce couple céleste.  
     Je vous veux traiter cependant :  
 Venez souper chez moi ; nous ferons bonne vie<sup>5</sup>.  
     Les conviés sont gens choisis,  
     Mes parents, mes meilleurs amis ;  
     Soyez donc de la compagnie.  
 Simonide promit. Peut-être qu'il eut peur  
 De perdre, outre son dû, le gré<sup>6</sup> de sa louange.  
     Il vient : l'on festine, l'on mange.  
     Chacun étant en belle humeur,  
 Un domestique accourt, l'avertit qu'à la porte  
 Deux hommes demandaient à le voir promptement.  
     Il sort de table ; et la cohorte<sup>7</sup>  
     N'en perd pas un seul coup de dent.  
 Ces deux hommes étaient les gémeaux<sup>8</sup> de l'éloge.  
 Tous deux lui rendent grâce ; et, pour prix de ses vers,  
     Ils l'avertissent qu'il déloge,  
 Et que cette maison va tomber à l'envers.  
     La prédiction en fut vraie.  
     Un pilier manque ; et le plafond,  
     Ne trouvant plus rien qui l'étaie,  
 Tombe sur le festin, brise plats et flacons,  
     N'en fait pas moins aux échansons.  
 Ce ne fut pas le pis : car, pour rendre complète  
     La vengeance due au poète,

1. Héros célèbres, fils jumeaux de Jupiter et de Lédæ. — 2. Exalte, glorifie. — 3. Monnaie grecque : un talent valait 5,360 fr. 90 de notre monnaie. — 4. Homme souple et adroit. — 5. Bonne chère. — 6. Gré : gratitude. — 7. La troupe des convives. — 8. Les frères jumeaux, Castor et Pollux.

Une poutre cassa les jambes à l'athlète  
 Et renvoya les conviés  
 Pour la plupart estropiés.  
 La renommée eut soin de publier l'affaire :  
 Chacun cria miracle ! On doubla le salaire  
 Que méritaient les vers d'un homme aimé des dieux.  
 Il n'était fils de bonne mère<sup>1</sup>  
 Qui, les payant à qui mieux mieux,  
 Pour ses ancêtres n'en fit faire.  
 Je reviens à mon texte<sup>2</sup>, et dis premièrement  
 Qu'on ne saurait manquer<sup>3</sup> de louer largement  
 Les dieux et leurs pareils ; de plus que Melpomène<sup>4</sup>  
 Souvent, sans déroger, trafique de sa peine ;  
 Enfin qu'on doit tenir notre art en quelque prix.  
 Les grands se font honneur dès lors qu'ils nous font grâce<sup>5</sup> :  
 Jadis l'Olympe<sup>6</sup> et le Parnasse  
 Étaient frères et bons amis.

## XV — La Mort et le Malheureux.

UN malheureux appelait tous les jours  
 La Mort à son secours.  
 O Mort ! lui disait-il, que tu me sembles belle !  
 Viens vite, viens finir ma fortune cruelle !  
 La Mort crut, en venant, l'obliger en effet.  
 Elle frappe à sa porte, elle entre, elle se montre.  
 Que vois-je ? cria-t-il : ôtez-moi cet objet !  
 Qu'il est hideux ! que sa rencontre  
 Me cause d'horreur et d'effroi !  
 N'approche pas, ô Mort ! ô Mort, retire-toi !

Mécénas<sup>7</sup> fut un galant<sup>8</sup> homme ;  
 Il a dit quelque part : Qu'on me rende impotent,  
 Cul-de-jatte, goutteux, manchot, pourvu qu'en somme

1. Fils de bonne famille, disons-nous aujourd'hui. — 2. Sujet, pensée à développer. —  
 3. Être fautif, parce qu'on loue — 4. Une des neuf Muses. — 5. Quand ils nous  
 font une grâce. — 6. L'Olympe était le séjour des dieux. Pour La Fontaine les grands  
 sont des dieux ou des demi-dieux. — 7. Ministre d'Auguste. — 8. Homme de bonnes  
 façons, bien élevé, bien pensant.

Je vive, c'est assez, je suis plus que content.  
Ne viens jamais, ô Mort ! on t'en dit tout autant.

Ce sujet a été traité d'une autre façon par Esope, comme la fable suivante le fera voir. Je composai celle-ci pour une raison qui me contraignait de rendre la chose ainsi générale. Mais quelqu'un me fit connaître que j'eusse beaucoup mieux fait de suivre mon original, et que je laissais passer un des plus beaux traits qui fût dans Esope. Cela m'obligea d'y avoir recours. Nous ne saurions aller plus avant que les anciens : ils ne nous ont laissé pour notre part que la gloire de les bien suivre. Je joins toutefois ma fable à celle d'Esope, non que la mienne le mérite, mais à cause du mot de Mécénas que j'y fais entrer, et qui est si beau et si à propos que je n'ai pas cru le devoir omettre.

## XVI — La Mort et le Bûcheron.

UN pauvre bûcheron, tout couvert de ramée<sup>1</sup>,  
Sous le faix<sup>2</sup> du fagot aussi bien que des ans  
Gémissant et courbé, marchait à pas pesants,  
Et tâchait de gagner sa chaumine<sup>3</sup> enfumée.  
Enfin, n'en pouvant plus d'effort et de douleur,  
Il met bas son fagot, il songe à son malheur.  
Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde ?  
En est-il un plus pauvre en la machine ronde<sup>4</sup> ?  
Point de pain quelquefois, et jamais de repos :  
Sa femme, ses enfants, les soldats<sup>5</sup>, les impôts,  
Le créancier et la corvée<sup>6</sup>  
Lui font d'un malheureux la peinture achevée.  
Il appelle la Mort. Elle vient sans tarder,  
Lui demande ce qu'il faut faire.  
C'est, dit-il, afin de m'aider  
A recharger ce bois ; tu ne tarderas guère<sup>7</sup>.

Le trépas vient tout guérir ;  
Mais ne bougeons d'où nous sommes :  
Plutôt souffrir que mourir,  
C'est la devise des hommes.

1. Branches coupées qui ont encore leurs feuilles. — 2. Fardeau. — 3. Cabane recouverte de chaume. — 4. La terre. — 5. On doit les loger, quand ils sont de passage. — 6. Redevance due au seigneur ou au roi. — 7. Cela ne te retardera guère.

## XVII — L'Homme entre deux âges et ses deux Maîtresses.

UN homme de moyen âge,  
Et tirant sur le grison,  
Jugea qu'il était saison  
De songer au mariage.  
Il avait du comptant<sup>1</sup>,  
Et partant

De quoi choisir ; toutes voulaient lui plaire :  
En quoi notre amoureux ne se pressait pas tant ;  
Bien adresser<sup>2</sup> n'est pas petite affaire.

Deux veuves sur son cœur eurent le plus de part :  
L'une encor verte, et l'autre un peu bien mûre,  
Mais qui réparait par son art  
Ce qu'avait détruit la nature.  
Ces deux veuves, en badinant,  
En riant, en lui faisant fête,  
L'allaient quelquefois testonnant<sup>3</sup>,  
C'est-à-dire ajustant sa tête.

La vieille, à tous moments, de sa part<sup>4</sup> emportait  
Un peu du poil noir qui restait,  
Afin que son amant en fût plus à sa guise.  
La jeune saccageait les poils blancs à son tour.  
Toutes deux firent tant que notre tête grise  
Demeura sans cheveux et se douta du tour.

Je vous rends, leur dit-il, mille grâces, les belles,  
Qui m'avez si bien tondu :  
J'ai plus gagné que perdu ;  
Car d'hymen point de nouvelles<sup>5</sup>.

Celle que je prendrais voudrait qu'à sa façon  
Je vécusse, et non à la mienne.  
Il n'est tête chauve qui tienne<sup>6</sup> :

Je vous suis obligé, belles, de la leçon.

---

1. De l'argent comptant. — 2. *Adresser* : viser. — 3. *Testonner* : peigner, arranger les cheveux. — 4. *Part* : côté. — 5. On n'en parle plus. — 6. Quoique chauve, je veux rester garçon.

## XVIII — Le Renard et la Cigogne.

COMPÈRE<sup>1</sup> le renard se mit un jour en frais  
 Et retint à dîner commère la cigogne.  
 Le régal fut petit et sans beaucoup d'appêts :  
     Le galant<sup>2</sup>, pour toute besogne<sup>3</sup>,  
 Avait un brouet<sup>4</sup> clair ; il vivait chichement.  
 Ce brouet fut par lui servi sur une assiette :  
 La cigogne au long bec n'en put attraper miette ;  
 Et le drôle eut lapé le tout en un moment.

Pour se venger de cette tromperie,  
 A quelque temps de là la cigogne le prie.  
 Volontiers, lui dit-il ; car avec mes amis

    Je ne fais point cérémonie.  
 A l'heure dite, il courut au logis

    De la cigogne son hôtesse ;

    Loua très fort sa politesse ;

    Trouva le dîner cuit à point ;

Bon appétit surtout ; renards n'en manquent point.

Il se réjouissait à l'odeur de la viande

Mise en menus morceaux, et qu'il croyait friande.

    On servit, pour l'embarrasser,

En un vase à long col et d'étroite embouchure.

Le bec de la cigogne y pouvait bien passer ;

Mais le museau du sire était d'autre mesure.

Il lui fallut à jeun retourner au logis,

Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris,

    Serrant la queue et portant bas l'oreille.

Trompeurs, c'est pour vous que j'écris :

Attendez-vous à la pareille.

## XIX — L'Enfant et le Maître d'école.

DANS ce récit je prétends faire voir

D'un certain sot la remontrance vaine.

Un jeune enfant dans l'eau se laissa choir

1. Le compère est le parrain par rapport à la marraine ; la commère est la marraine par rapport au parrain. Par extension, personnes unies par la camaraderie. — 2. Animal fin, rusé. — 3. Pour tout mets. — 4. Sorte de bouillon.

En badinant<sup>1</sup> sur les bords de la Seine.  
 Le ciel permit qu'un saule se trouva,  
 Dont le branchage, après Dieu, le sauva.  
 S'étant pris<sup>2</sup>, dis-je, aux branches de ce saule,  
 Par cet endroit passe un maître d'école ;  
 L'enfant lui crie : Au secours ! je pérís !  
 Le magister, se tournant à ses cris,  
 D'un ton fort grave à contretemps s'avise  
 De le tancer : Ah ! le petit babouin<sup>3</sup> !  
 Voyez, dit-il, où l'a mis sa sottise !  
 Et puis prenez de tels fripons le soin !  
 Que les parents sont malheureux, qu'il faille  
 Toujours veiller à semblable canaille !  
 Qu'ils ont de maux ! et que je plains leur sort !  
 Ayant tout dit, il mit l'enfant à bord<sup>4</sup>.

Je blâme ici plus de gens qu'on ne pense.  
 Tout babillard, tout censeur, tout pédant,  
 Se peut connaître au discours que j'avance.  
 Chacun des trois fait un peuple fort grand :  
 Le Créateur en a béni l'engeance.  
 En toute affaire ils ne font que songer  
 Au moyen d'exercer leur langue.  
 Hé ! mon ami, tire-moi de danger ;  
 Tu feras, après, ta harangue.

---

## XX — Le Coq et la Perle.

UN jour un coq détourna<sup>5</sup>  
 Une perle, qu'il donna  
 Au beau<sup>6</sup> premier lapidaire.  
 Je la crois fine, dit-il ;  
 Mais le moindre grain de mil  
 Serait bien mieux mon affaire.

Un ignorant hérita  
 D'un manuscrit, qu'il apporta

---

1. Au moment où il se jouait. — 2. C'est-à-dire comme l'enfant s'était pris... — 3. Au propre *babouin* désigne une espèce de singe ; au figuré, vilain petit garçon. — 4. Au bord de la rivière. — 5. Retira du fumier où elle était. — 6. Beau est ici redondant (cf. un beau jour, déchirer à belles dents).

Chez son voisin le libraire.  
 Je crois, dit-il, qu'il est bon,  
 Mais le moindre ducaton<sup>1</sup>  
 Serait bien mieux mon affaire.

## XXI — Les Frelons et les Mouches à miel.

A l'œuvre on connaît l'artisan.

Quelques rayons de miel sans maître se trouvèrent :

Des frelons les réclamèrent ;

Des abeilles s'opposant<sup>2</sup>,

Devant certaine guêpe on traduisit la cause.

Il était malaisé de décider la chose :

Les témoins déposaient qu'autour de ces rayons

Des animaux ailés, bourdonnants, un peu longs,

De couleur fort tannée<sup>3</sup>, et tels que les abeilles,

Avaient longtemps paru. Mais quoi? dans les frelons

Ces enseignes<sup>4</sup> étaient pareilles.

La guêpe, ne sachant que dire à ces raisons,

Fit enquête nouvelle, et, pour plus de lumière,

Entendit une fourmilière.

Le point n'en<sup>5</sup> put être éclairci.

De grâce, à quoi bon tout ceci?

Dit une abeille fort prudente.

Depuis tantôt six mois que la cause est pendante,

Nous voici comme aux premiers jours.

Pendant cela le miel se gâte.

Il est temps désormais que le juge se hâte :

N'a-t-il point assez léché l'ours<sup>6</sup>?

Sans tant de contredits<sup>7</sup>, et d'interlocutoires<sup>8</sup>,

Et de fatras<sup>9</sup>, et de grimoires<sup>10</sup>,

Travaillons, les frelons et nous :

On verra qui sait faire, avec un suc si doux,

1. Ducat d'argent qui valait environ cinq francs. — 2. S'opposer veut dire ici déclarer, mettre empêchement à l'exécution d'un acte ou d'un arrêt. — 3. Qui a la couleur brun-clair du tan. — 4. Signes distinctifs. — 5. C'est-à-dire pour la fourmilière. — 6. Expression proverbiale qui signifie trainer les choses en longueur. — 7. Ecrit répondant aux allégations de l'adversaire. — 8. Jugement qui ordonne une instruction préalable avant de statuer sur le fond. — 9. Entassement d'écrits insipides. — 10. Ecrits obscurs et difficiles à déchiffrer.

Des cellules si bien bâties.  
 Le refus des frelons fit voir  
 Que cet art passait leur savoir ;  
 Et la guêpe adjugea le miel à leurs parties<sup>1</sup>.

Plût à Dieu qu'on réglât ainsi tous les procès !  
 Que des Turcs en cela l'on suivît la méthode !  
 Le simple sens commun nous tiendrait lieu de code :  
 Il ne faudrait point tant de frais ;  
 Au lieu qu'on nous mange, on nous gruge<sup>2</sup> ;  
 On nous mine par des longueurs ;  
 On fait tant, à la fin, que l'huître est pour le juge,  
 Les écailles pour les plaideurs.

---

## XXII — Le Chêne et le Roseau.

LE chêne un jour dit au roseau :  
 Vous avez bien sujet d'accuser la nature ;  
 Un roitelet<sup>3</sup> pour vous est un pesant fardeau ;  
 Le moindre vent qui d'aventure  
 Fait rider la face<sup>4</sup> de l'eau  
 Vous oblige à baisser la tête ;  
 Cependant que<sup>5</sup> mon front, au Caucase pareil,  
 Non content d'arrêter les rayons du soleil,  
 Brave l'effort de la tempête.  
 Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyr.  
 Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage  
 Dont je couvre le voisinage,  
 Vous n'auriez pas tant à souffrir,  
 Je vous défendrais de l'orage :  
 Mais vous naissez le plus souvent  
 Sur les humides bords des royaumes du vent.  
 La nature envers vous me semble bien injuste.  
 Votre compassion, lui répondit l'arbuste,  
 Part d'un bon naturel ; mais quittez ce souci :  
 Les vents me sont moins qu'à vous redoutables ;  
 Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici

---

1. Leurs adversaires. — 2. Au propre : briser quelque chose de dur avec les dents. Au figuré : manger, dévorer. — 3. Tout petit oiseau. — 4. La surface. — 5. Tandis que (avec l'idée d'opposition).



Contre leurs coups épouvantables  
Résisté sans courber le dos ;  
Mais attendons la fin. Comme il disait ces mots,  
Du bout de l'horizon accourt avec furie  
Le plus terrible des enfants  
Que le nord eût portés jusque-là dans ses flancs.  
L'arbre tient bon ; le roseau plie.  
Le vent redouble ses efforts  
Et fait si bien qu'il déracine  
Celui de qui la tête au ciel était voisine  
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.



---

---

## LIVRE DEUXIÈME

---

### I — Contre ceux qui ont le goût difficile.

QUAND j'aurais en naissant reçu de Calliope<sup>1</sup>  
Les dons qu'à ses amants cette muse a promis,  
Je les consacrerai aux mensonges d'Ésope :  
Le mensonge et les vers de tout temps sont amis.  
Mais je ne me crois pas si chéri du Parnasse  
Que<sup>2</sup> de savoir orner toutes ces fictions.  
On peut donner du lustre à leurs inventions :  
On le peut, je l'essaie ; un plus savant le fasse<sup>3</sup>.  
Cependant jusqu'ici d'un langage nouveau  
J'ai fait parler le ioup et répondre l'agneau.  
J'ai passé plus avant ; les arbres et les plantes  
Sont devenus chez moi créatures parlantes.  
Qui ne prendrait ceci pour un enchantement<sup>4</sup>?  
Vraiment, me diront nos critiques,  
Vous parlez magnifiquement  
De cinq ou six contes d'enfant.

Censeurs, en voulez-vous qui soient plus authentiques  
Et d'un style plus haut ? En voici. Les Troyens,  
Après dix ans de guerre autour de leurs murailles,  
Avaient lassé les Grecs, qui, par mille moyens,  
Par mille assauts, par cent batailles,  
N'avaient pu mettre à bout cette fière cité,  
Quand un cheval de bois, par Minerve inventé,  
D'un rare et nouvel artifice,  
Dans ses énormes flancs reçut le sage Ulysse,  
Le vaillant Diomède, Ajax l'impétueux,  
Que ce colosse monstrueux  
Avec leurs escadrons devait porter dans Troie,  
Livrant à leur fureur ses dieux mêmes en proie :  
Stratagème inouï, qui des fabricateurs  
Paya la constance et la peine...

---

1. La muse de l'épopée. — 2. Assez chéri du Parnasse pour savoir... — 3. Qu'un plus savant le fasse. — 4. *Enchantement* : opération magique.

C'est assez, me dira quelqu'un de nos auteurs :  
 La période est longue, il faut reprendre haleine ;  
     Et puis, votre cheval de bois,  
     Vos héros avec leurs phalanges,  
     Ce sont des contes plus étranges  
 Qu'un renard qui cajole un corbeau sur sa voix.  
 De plus, il vous sied mal d'écrire en si haut style.  
 Eh bien ! baissions d'un ton. La jalouse Amarylle  
 Songeait à son Alcippe et croyait de ses soins<sup>1</sup>  
 N'avoir que ses moutons et son chien pour témoins.  
 Tircis, qui l'aperçut, se glisse entre des saules ;  
 Il entend la bergère adressant ces paroles  
     Au doux zéphyr, et le priant  
     De les porter à son amant...  
     Je vous arrête à cette rime,  
     Dira mon censeur à l'instant ;  
     Je ne la tiens pas légitime,  
     Ni d'une assez grande vertu<sup>2</sup> :

Remettez, pour le mieux, ces deux vers à la fonte<sup>3</sup>.  
 Maudit censeur ! te tairas-tu ?  
 Ne saurais-je achever mon conte ?  
 C'est un dessein très dangereux  
 Que d'entreprendre de te plaire.

Les délicats sont malheureux :  
 Rien ne saurait les satisfaire.

---

## II — Conseil tenu par les Rats.

UN chat, nommé Rodilardus,  
 Faisait de rats telle déconfiture<sup>4</sup>  
 Que l'on n'en voyait presque plus,  
 Tant il en avait mis dedans la sépulture.  
 Le peu qu'il en restait, n'osant quitter son trou,  
 Ne trouvait à manger que le quart de son sou<sup>5</sup> ;  
 Et Rodilard passait, chez la gent<sup>6</sup> misérable,  
 Non pour un chat, mais pour un diable.

---

1. Peines de cœur. — 2. N'est pas suffisante. — 3. Recommencez-les. — 4. Destruction.  
 — 5. Son rassasiement. — 6. *La gent* : la nation.

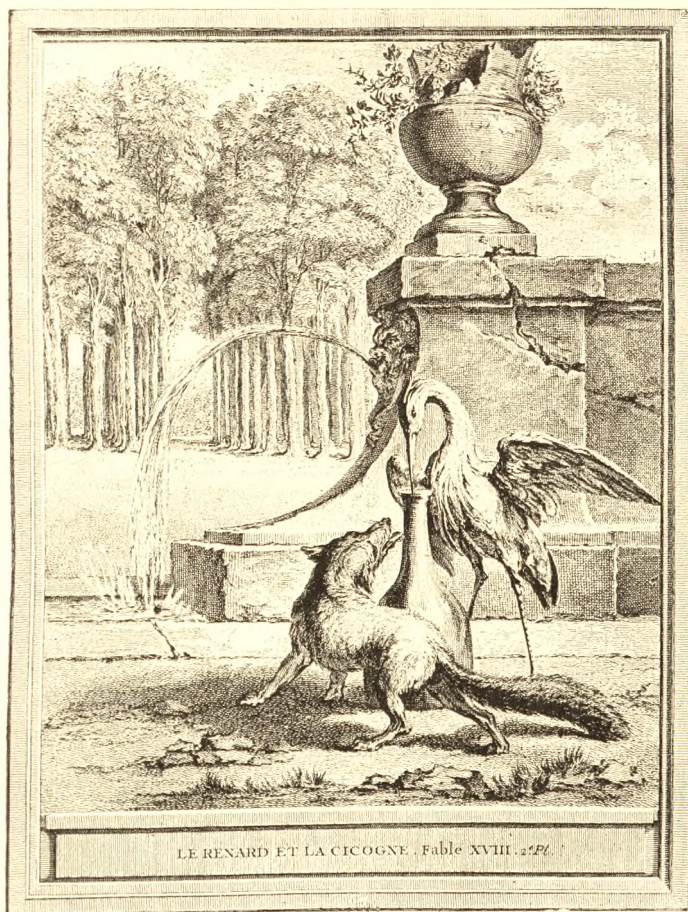
Or un jour qu'au haut<sup>1</sup> et au loin  
 Le galant<sup>2</sup> alla chercher femme,  
 Pendant tout le sabbat<sup>3</sup> qu'il fit avec sa dame,  
 Le demeurant<sup>4</sup> des rats tint chapitre<sup>5</sup> en un coin  
 Sur la nécessité présente.  
 Dès l'abord, leur doyen, personne fort prudente,  
 Opina qu'il fallait, et plus tôt que plus tard,  
 Attacher un grelot au cou de Rodilard ;  
 Qu'ainsi, quand il irait en guerre,  
 De sa marche avertis, ils s'enfuiraient sous terre ;  
 Qu'il n'y savait que ce moyen.  
 Chacun fut de l'avis de monsieur le doyen :  
 Chose ne leur parut à tous plus salutaire.  
 La difficulté fut d'attacher le grelot.  
 L'un dit : Je n'y vas point, je ne suis pas si sot.  
 L'autre : Je ne saurais. Si bien que sans rien faire  
 On se quitta. J'ai maints chapitres vus  
 Qui pour néant se sont ainsi tenus ;  
 Chapitres, non de rats, mais chapitres de moines,  
 Voire<sup>6</sup> chapitres de chanoines.

Ne faut-il que délibérer,  
 La cour en conseillers foisonne :  
 Est-il besoin d'exécuter,  
 L'on ne rencontre plus personne.

### III — Le Loup plaidant contre le Renard par-devant le Singe.

UN loup disait que l'on l'avait volé :  
 Un renard, son voisin, d'assez mauvaise vie,  
 Pour ce prétendu vol par lui fut appelé<sup>7</sup>.  
 Devant le singe il fut plaidé,  
 Non point par avocats, mais par chaque partie<sup>8</sup>,  
 Thémis<sup>9</sup> n'avait point travaillé,  
 De mémoire de singe, à fait plus embrouillé.

1. Au haut des toits. — 2. Ici *galant* signifie ami du plaisir, joyeux sire. — 3. On appelait *sabbat* les assemblées nocturnes des sorciers ; d'où, par extension, bruit et désordre nocturne. — 4. Ce qui restait. — 5. Le chapitre est proprement une assemblée de religieux. — 6. Même. — 7. Cité en justice. — 8. *Partie* : adversaire. — 9. Déesse de la justice.



LE BEC DE LA CIGOGNE Y POUVAIT BIEN PASSER ;  
MAIS LE MUSEAU DU SIRE ÉTAIT D'AUTRE MESURE (P. 57).

BIEN EN VENTE  
— CLOU —



J.B. Oudry del.

L'Eschard sculp.

L'OISEAU DE JUPITER, SANS RÉPONDRE UN SEUL MOT,  
CHOQUE DE L'AILE L'ESCARBOT,  
L'ÉTOURDIT, L'OBLIGE A SE TAIRE,  
ENLÈVE JEAN LAPIN (P. 68).

Le magistrat suait en son lit de justice<sup>1</sup>.

Après qu'on eût bien contesté,

Répliqué, crié, tempêté,

Le juge, instruit de leur malice,

Leur dit : Je vous connais de longtemps, mes amis ;

Et tous deux vous paierez l'amende :

Car toi, loup, tu te plains, quoi qu'on ne t'ait rien pris ;

Et toi, renard, as pris ce que l'on te demande.

Le juge prétendait qu'à tort et à travers<sup>2</sup>

On ne saurait manquer<sup>3</sup>, condamnant<sup>4</sup> un pervers.

Quelques personnes de bon sens ont cru que l'impossibilité et la contradiction qui est dans le jugement de ce singe était une chose à censurer : mais je ne m'en suis servi qu'après Phèdre ; et c'est en cela que consiste le bon mot, selon mon avis.

#### IV — Les deux Taureaux et une Grenouille.

DEUX taureaux combattaient à qui posséderait

Une génisse avec l'empire.

Une grenouille en soupirait.

Qu'avez-vous ? se mit à lui dire

Quelqu'un du peuple coassant.

Eh ! ne voyez-vous pas, dit-elle,

Que la fin de cette querelle

Sera l'exil de l'un ; que l'autre, le chassant

Le fera renoncer aux campagnes fleuries ?

Il ne régnera plus sur l'herbe des prairies,

Viendra dans nos marais régner sur les roseaux ;

Et, nous foulant aux pieds<sup>5</sup> jusques au fond des eaux,

Tantôt l'une, et puis l'autre, il faudra qu'on pâtisse

Du combat qu'a causé madame la génisse.

Cette crainte était de bon sens.

L'un des taureaux en leur demeure

S'alla cacher à leurs dépens :

Il en écrasait vingt par heure.

Hélas ! on voit que de tout temps

Les petits ont pâti des sottises des grands.

1. Trône qu'occupait le roi quand il rendait des arrêts au parlement : le mot est pris ici ironiquement. — 2. Même jugeant à tort et à travers. — 3. Etre en faute. — 4. Du moment où l'on condamne... — 5. Et, comme il nous foulera aux pieds...

## V — La Chauve-Souris et les deux Belettes.

UNE chauve-souris donna tête baissée  
 Dans un nid de belette ; et, sitôt qu'elle y fut,  
 L'autre, envers les souris de longtems courroucée,  
 Pour la dévorer accourut.

Quoi ! vous osez, dit-elle, à mes yeux vous produire,  
 Après que votre race a tâché de me nuire !

N'êtes-vous pas souris ? Parlez sans fiction.

Oui, vous l'êtes ; ou bien je ne suis pas belette.

Pardonnez-moi, dit la pauvrete,  
 Ce n'est pas ma profession<sup>1</sup>.

Moi, souris ! des méchants vous ont dit ces nouvelles.

Grâce à l'auteur de l'univers,  
 Je suis oiseau ; voyez mes ailes :  
 Vive la gent<sup>2</sup> qui fend les airs !  
 Sa raison plut et sembla bonne.  
 Elle fait si bien qu'on lui donne  
 Liberté de se retirer.

Deux jours après, notre étourdie  
 Aveuglément se va fourrer

Chez une autre belette aux oiseaux ennemie.

La voilà derechef<sup>3</sup> en danger de sa vie.

La dame du logis avec son long museau

S'en allait la croquer en qualité d'oiseau,

Quand elle protesta qu'on lui faisait outrage :

Moi, pour telle passer ! Vous n'y regardez pas.

Qui fait l'oiseau ? c'est le plumage.

Je suis souris : vivent les rats !

Jupiter confonde les chats !

Par cette adroite repartie

Elle sauva deux fois sa vie.

Plusieurs se sont trouvés qui, d'écharpe<sup>4</sup> changeants,  
 Aux dangers, ainsi qu'elle, ont souvent fait la fige<sup>5</sup>.

Le sage dit, selon les gens :

Vive le roi ! vive la ligue<sup>6</sup> !

1. C'est-à-dire ma nature : le mot est employé ici plaisamment. — 2. La nation. — 3. De nouveau. — 4. L'écharpe servait autrefois à distinguer les partis. — 5. Expression d'origine italienne qui signifie se moquer de quelqu'un. — 6. Il s'agit de la coalition du parti catholique dirigée contre Henri III, puis contre Henri IV.



## VI — L'Oiseau blessé d'une flèche.

MORTELLEMENT atteint d'une flèche empennée<sup>1</sup>,  
 Un oiseau déplorait sa triste destinée  
 Et disait, en souffrant un surcroît de douleur :  
 Faut-il contribuer à son propre malheur !  
 Cruels humains ! vous tirez de nos ailes  
 De quoi faire voler ces machines mortelles !  
 Mais ne vous moquez point, engeance sans pitié :  
 Souvent il vous arrive un sort comme le nôtre.  
 Des enfants de Japet<sup>2</sup> toujours une moitié  
 Fournira des armes à l'autre.

---

## VII — La Lice et sa Compagne.

UNE lice<sup>3</sup> étant sur son terme<sup>4</sup>,  
 Et ne sachant où mettre un fardeau si pressant,  
 Fait si bien qu'à la fin sa compagne consent  
 De lui prêter sa hutte, où la lice s'enferme.  
 Au bout de quelque temps sa compagne revient.  
 La lice lui demande encore une quinzaine :  
 Ses petits ne marchaient, disait-elle, qu'à peine.  
 Pour faire court<sup>5</sup>, elle l'obtient.  
 Ce second terme échu, l'autre lui redemande  
 Sa maison, sa chambre, son lit.  
 La lice cette fois montre les dents et dit :  
 Je suis prête à sortir avec toute ma bande  
 Si vous pouvez nous mettre hors.  
 Ses enfants étaient déjà forts.

Ce qu'on donne aux méchants, toujours on le regrette.  
 Pour tirer d'eux ce qu'on leur prête  
 Il faut que l'on en vienne aux coups ;  
 Il faut plaider ; il faut combattre.  
 Laissez-leur prendre un pied chez vous,  
 Ils en auront bientôt pris quatre.

---

1. Armée d'empennes, c'est-à-dire d'allerons de plumes que l'on met au bas des flèches pour assurer leur direction. — 2. Cette expression désigne les hommes : Prométhée, fils de Japet, est, selon une tradition mythologique, le créateur de l'espèce humaine. — 3. La femelle du chien de chasse. — 4. Près de mettre bas ses petits. — 5. Pour abrégé.

## VIII — L'Aigle et l'Escarbot.

L'AIGLE donnait la chasse à maître Jean lapin,  
 Qui droit à son terrier s'enfuyait au plus vite.  
 Le trou de l'escarbot<sup>1</sup> se rencontre en chemin.  
     Je laisse à penser si ce gîte  
 Était sûr : mais où mieux ? Jean lapin s'y blottit.  
 L'aigle fondant sur lui, nonobstant cet asile,  
     L'escarbot intercède et dit :  
 Princesse des oiseaux, il vous est fort facile  
 D'enlever malgré moi ce pauvre malheureux :  
 Mais ne me faites pas cet affront, je vous prie ;  
 Et puisque Jean lapin vous demande la vie,  
 Donnez-la-lui, de grâce, ou l'ôtez à tous deux :  
     C'est mon voisin, c'est mon compère<sup>2</sup>.  
 L'oiseau de Jupiter, sans répondre un seul mot,  
 Choque de l'aile l'escarbot,  
     L'étourdit, l'oblige à se taire,  
 Enlève Jean lapin. L'escarbot, indigné,  
 Vole au nid de l'oiseau, fracassé, en son absence,  
 Ses œufs, ses tendres œufs, sa plus douce espérance :  
     Pas un seul ne fut épargné.  
 L'aigle, étant de retour et voyant ce ménage<sup>3</sup>,  
 Remplit le ciel de cris ; et, pour comble de rage,  
 Ne sait sur qui venger le tort qu'elle a souffert.  
 Elle gémit en vain : sa plainte au vent se perd.  
 Il fallut pour cet an vivre en mère affligée.  
 L'an suivant, elle mit son nid en lieu plus haut.  
 L'escarbot prend son temps, fait faire aux œufs le saut :  
 La mort de Jean lapin derechef<sup>4</sup> est vengée.  
 Ce second deuil fut tel que l'écho de ces bois  
     N'en dort plus de six mois.  
     L'oiseau qui porte Ganymède<sup>5</sup>  
 Du monarque des dieux enfin implore l'aide,  
 Dépose en son giron ses œufs et croit qu'en paix  
 Ils seront dans ce lieu ; que, pour ses intérêts<sup>6</sup>,

---

1. Insecte du genre des scarabées. On a fait observer que le trou de l'escarbot est trop petit pour qu'un lapin s'y blottisse. — 2. Parrain, par rapport à la marraine ; ami, camarade. — 3. *Ce ménage* : ce grand désordre dans sa maison. — 4. De nouveau. — 5. Prince troyen que Jupiter fit enlever par son aigle pour servir d'échanson aux dieux. — 6. Dans son propre intérêt, car Jupiter a besoin de l'aigle.

Jupiter se verra contraint de les défendre :  
 Hardi qui les irait là prendre.  
 Aussi ne les y prit-on pas.  
 Leur ennemi changea de note,  
 Sur la robe du dieu fit tomber une crotte :  
 Le dieu la secouant jeta les œufs à bas.  
 Quand l'aigle sut l'inadvertance,  
 Elle menaça Jupiter  
 D'abandonner sa cour, d'aller vivre au désert ;  
 De quitter toute dépendance,  
 Avec mainte autre extravagance.  
 Le pauvre Jupiter se tut.  
 Devant son tribunal l'escarbot comparut,  
 Fit sa plainte et conta l'affaire.  
 On fit entendre à l'aigle, enfin, qu'elle avait tort.  
 Mais, les deux ennemis ne voulant point d'accord,  
 Le monarque des dieux s'avisa, pour bien faire,  
 De transporter le temps où l'aigle fait l'amour  
 En une autre saison, quand la race escarbote  
 Est en quartier d'hiver et, comme la marmotte,  
 Se cache et ne voit point le jour.

---

## IX — Le Lion et le Moucheron.

VA-T'EN, chétif insecte, excrément de la terre !  
 C'est en ces mots que le lion  
 Parlait un jour au moucheron.  
 L'autre lui déclara la guerre.  
 Penses-tu, lui dit-il, que ton titre de roi  
 Me fasse peur ni me soucie<sup>1</sup>?  
 Un bœuf est plus puissant<sup>2</sup> que toi ;  
 Je le mène à ma fantaisie.  
 A peine il achevait ces mots  
 Que, lui-même, il sonna la charge,  
 Fut le trompette et le héros.  
 Dans l'abord<sup>3</sup> il se met au large ;  
 Puis prend son temps, fond sur le cou  
 Du lion, qu'il rend presque fou.

---

1. Inquiète. — 2. Plus vigoureux (au physique). — 3. Tout d'abord, au commencement.

Le quadrupède écume, et son œil étincelle ;  
 Il rugit. On se cache, on tremble à l'environ<sup>1</sup> :  
     Et cette alarme universelle  
     Est l'ouvrage d'un moucheron.  
 Un avorton de mouche en cent lieux le harcelle ;  
 Tantôt pique l'échine, et tantôt le museau,  
     Tantôt entre au fond du naseau.  
 La rage alors se trouve à son faite montée.  
 L'invisible ennemi triomphe et rit de voir  
 Qu'il n'est griffe ni dent en la bête irritée  
 Qui de la mettre en sang ne fasse son devoir<sup>2</sup>.  
 Le malheureux lion se déchire lui-même,  
 Fait résonner sa queue à l'entour de ses flancs,  
 Bat l'air, qui n'en peut mais<sup>3</sup> ; et sa fureur extrême  
 Le fatigue, l'abat : le voilà sur les dents<sup>4</sup>.  
 L'insecte du combat se retire avec gloire :  
 Comme il sonna la charge, il sonne la victoire,  
 Va partout l'annoncer et rencontre en chemin  
     L'embuscade d'une araignée ;  
     Il y rencontre aussi sa fin.

Quelle chose par là nous peut être enseignée ?  
 J'en vois deux, dont l'une est qu'entre nos ennemis  
 Les plus à craindre sont souvent les plus petits ;  
 L'autre, qu'aux grands périls tel a pu se soustraire  
 Qui périt pour la moindre affaire.

---

## X — L'Ane chargé d'éponges et l'Ane chargé de sel.

UN ânier, son sceptre<sup>5</sup> à la main,  
 Menait, en empereur romain,  
 Deux coursiers à longues oreilles.  
 L'un, d'éponges chargé, marchait comme un courrier ;  
 Et l'autre, se faisant prier,

---

1. On dit aujourd'hui *aux environs*. — 2. Qui ne concoure à mettre la bête en sang. —  
 3. N'en pouvoir mais, c'est ne pas être maître de ce qui arrive, par conséquent n'en  
 être pas responsable. — 4. *Etre sur les dents* se dit d'un cheval qui, très fatigué, s'appuie  
 des dents sur le mors. Au figuré, être à bout de forces. — 5. C'est son bâton.

Portait, comme on dit, les bouteilles<sup>1</sup> :  
 Sa charge était de sel. Nos gaillards pèlerins<sup>2</sup>,  
 Par monts, par vaux et par chemins,  
 Au gué d'une rivière à la fin arrivèrent,  
 Et fort empêchés<sup>3</sup> se trouvèrent.  
 L'ânier, qui tous les jours traversait ce gué-là,  
 Sur l'âne à l'éponge monta,  
 Chassant devant lui l'autre bête,  
 Qui, voulant en faire à sa tête,  
 Dans un trou se précipita,  
 Revint sur l'eau, puis échappa :  
 Car, au bout de quelques nagées,  
 Tout son sel se fondit si bien  
 Que le baudet ne sentit rien  
 Sur ses épaules soulagées.  
 Camarade épongieux<sup>4</sup> prit exemple sur lui,  
 Comme un mouton qui va dessus<sup>5</sup> la foi d'autrui.  
 Voilà mon âne à l'eau ; jusqu'au col il se plonge,  
 Lui, le conducteur, et l'éponge.  
 Tous trois burent d'autant<sup>6</sup> : l'ânier et le grison  
 Firent à l'éponge raison<sup>7</sup>.  
 Celle-ci devint si pesante  
 Et de tant d'eau s'emplit d'abord  
 Que l'âne succombant ne put gagner le bord.  
 L'ânier l'embrassait, dans l'attente  
 D'une prompte et certaine mort.  
 Quelqu'un vint au secours : qui ce fut, il n'importe :  
 C'est assez qu'on ait vu par là qu'il ne faut point  
 Agir chacun de même sorte.  
 J'en voulais venir à ce point.

## XI — Le Lion et le Rat.

IL faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde :  
 On a souvent besoin d'un plus petit que soi.  
 De cette vérité deux fables feront foi,  
 Tant la chose en preuves abonde.

---

1. Marchait avec précaution, lentement, comme lorsqu'on porte des bouteilles. —  
 2. *Pèlerins* : voyageurs ; *gaillards* est synonyme de braves. — 3. Embarrassés. —  
 4. Barbarisme plaisant créé par La Fontaine. — 5. *Dessus* : sur. — 6. Boire d'autant  
 signifie boire beaucoup. — 7. Tinrent tête à l'éponge en buvant autant qu'elle.

Entre les pattes d'un lion  
 Un rat sortit de terre assez à l'étourdie.  
 Le roi des animaux, en cette occasion,  
 Montra ce qu'il était et lui donna la vie.  
 Ce bienfait ne fut pas perdu.  
 Quelqu'un aurait-il jamais cru  
 Qu'un lion d'un rat eût affaire<sup>1</sup>?  
 Cependant il avint<sup>2</sup> qu'au sortir des forêts  
 Ce lion fut pris dans des rets<sup>3</sup>,  
 Dont ses rugissements ne le purent défaire.  
 Sire rat accourut et fit tant par ses dents  
 Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.

Patience et longueur de temps  
 Font plus que force ni que rage.

---

## XII — La Colombe et la Fourmi.

L'AUTRE exemple est tiré d'animaux plus petits.

Le long d'un clair ruisseau buvait une colombe,  
 Quand sur l'eau se penchant une fourmis<sup>4</sup> y tombe,  
 Et dans cet océan l'on eût vu la fourmis  
 S'efforcer, mais en vain, de regagner la rive.  
 La colombe aussitôt usa de charité :  
 Un brin d'herbe dans l'eau par elle était jeté,  
 Ce fut un promontoire où la fourmis arrive.  
 Elle se sauve. Et là-dessus  
 Passe un certain croquant<sup>5</sup> qui marchait les pieds nus.  
 Ce croquant, par hasard, avait une arbalète.  
 Dès qu'il voit l'oiseau de Vénus<sup>6</sup>,  
 Il le croit en son pot et déjà lui fait fête.  
 Tandis qu'à le tuer mon villageois s'apprête,  
 La fourmis le pique au talon.  
 Le vilain<sup>7</sup> retourne la tête :  
 La colombe l'entend, part et tire de long.

---

1. Eût besoin. — 2. Pour *il advint*. — 3. *Rets* : filets. — 4. La Fontaine a repris cette vieille forme, de préférence à *fourmi*, parce qu'elle évite un hiatus ou lui donne une nouvelle rime. — 5. Un paysan, un gueux. — 6. La colombe était jadis consacrée à Vénus. — 7. Synonyme de paysan.

Le souper du croquant avec elle s'envole :  
Point de pigeon<sup>1</sup> pour une obole.

---

### XIII — L'Astrologue qui se laisse tomber dans un puits.

UN astrologue un jour se laissa choir  
Au fond d'un puits. On lui dit : Pauvre bête,  
Tandis qu'à peine à tes pieds tu peux voir,  
Penses-tu lire au-dessus de ta tête?

Cette aventure en soi, sans aller plus avant,  
Peut servir de leçon à la plupart des hommes.  
Parmi ce que de gens sur la terre nous sommes,  
Il en est peu qui fort souvent  
Ne se plaisent d'entendre dire  
Qu'au livre du Destin les mortels peuvent lire.  
Mais ce livre, qu'Homère et les siens<sup>2</sup> ont chanté  
Qu'est-ce<sup>3</sup> que le Hasard, parmi l'antiquité,  
Et, parmi nous, la Providence?  
Or du hasard il n'est point de science :  
S'il en était, on aurait tort  
De l'appeler hasard, ni fortune, ni sort ;  
Toutes choses très incertaines  
Quant aux volontés souveraines  
De celui qui fait tout, et rien qu'avec dessein,  
Qui les sait que lui seul<sup>4</sup>? Comment lire en son sein?  
Aurait-il imprimé sur le front des étoiles  
Ce que la nuit des temps enferme dans ses voiles?  
A quelle utilité? Pour exercer l'esprit  
De ceux qui de la sphère et du globe ont écrit?  
Pour nous faire éviter des maux inévitables?  
Nous rendre, dans les biens, de plaisir incapables?  
Et, causant du dégoût pour ces biens prévenus<sup>5</sup>,  
Les convertir en maux devant<sup>6</sup> qu'ils soient venus?

---

1. Pas même le morceau qu'on en aurait pour une obole (petite pièce de monnaie), c'est-à-dire pas de pigeon du tout. — 2. Les autres poètes homériques. — 3. Qu'est-ce, sinon... — 4. Qui les sait, sinon... — 5. Anticipés. — 6. Avant que.

C'est erreur, ou plutôt c'est crime de le croire.  
 Le firmament se meut, les astres font leur cours,  
     Le soleil nous luit tous les jours,  
 Tous les jours sa clarté succède à l'ombre noire  
 Sans que nous en puissions autre chose inférer  
 Que la nécessité de luire et d'éclairer,  
 D'amener les saisons, de mûrir les semences,  
 De verser sur les corps certaines influences.  
 Du reste, en quoi répond au sort toujours divers  
 Ce train toujours égal dont marche l'univers?  
     Charlatans, faiseurs d'horoscope<sup>1</sup>,  
 Quittez les cours des princes de l'Europe :  
 Emmenez avec vous les souffleurs<sup>2</sup> tout d'un temps ;  
 Vous ne méritez pas plus de foi que ces gens.  
 Je m'emporte un peu trop : revenons à l'histoire  
 De ce spéculateur<sup>3</sup> qui fut contraint de boire.  
 Outre la vanité de son art mensonger,  
 C'est l'image de ceux qui bâillent<sup>4</sup> aux chimères,  
     Cependant<sup>5</sup> qu'ils sont en danger,  
     Soit pour eux, soit pour leurs affaires.

#### XIV — Le Lièvre et les Grenouilles.

UN lièvre en son gîte songeait,  
 (Car que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe?)  
 Dans un profond ennui ce lièvre se plongeait :  
 Cet animal est triste, et la crainte le rongé.  
     Les gens d'un naturel peureux  
     Sont, disait-il, bien malheureux !  
 Ils ne sauraient manger morceau qui leur profite ;  
 Jamais un plaisir pur ; toujours assauts divers.  
 Voilà comme je vis : cette crainte maudite  
 M'empêche de dormir sinon les yeux ouverts.  
 Corrigez-vous, dira quelque sage cervelle.  
     Eh ! la peur se corrige-t-elle?  
     Je crois même qu'en bonne foi  
     Les hommes ont peur comme moi.

1. Examen de l'avenir d'un enfant d'après la situation de certains astres au moment de sa naissance. — 2. Il s'agit des alchimistes qui soufflaient sans cesse sur leurs fourneaux. — 3. Observateur. — 4. Aujourd'hui bayer (avoir la bouche ouverte en regardant quelque chose). — 5. Pendant.



Ainsi raisonnait notre lièvre  
 Et cependant<sup>1</sup> faisait le guet.  
 Il était douteux<sup>2</sup>, inquiet :  
 Un souffle, une ombre, un rien, tout lui donnait la fièvre  
 Le mélancolique animal,  
 En rêvant à cette matière,  
 Entend un léger bruit : ce lui fut un signal  
 Pour s'enfuir devers<sup>3</sup> sa tanière.  
 Il s'en alla passer sur le bord d'un étang.  
 Grenouilles aussitôt de sauter dans les ondes ;  
 Grenouilles de rentrer en leurs grottes profondes.  
 Oh ! dit-il, j'en fais faire autant  
 Qu'on m'en fait faire ! Ma présence  
 Effraie aussi les gens ! je mets l'alarme au camp !  
 Et d'où me vient cette vaillance<sup>4</sup> ?  
 Comment ! des animaux qui tremblent devant moi !  
 Je suis donc un foudre de guerre<sup>5</sup> ?  
 Il n'est, je le vois bien, si poltron sur la terre  
 Qui ne puisse trouver un plus poltron que soi.

---

## XV — Le Coq et le Renard.

SUR la branche d'un arbre était en sentinelle  
 Un vieux coq adroit et matois<sup>6</sup>.  
 Frère, dit un renard, adoucissant sa voix,  
 Nous ne sommes plus en querelle :  
 Paix générale cette fois.  
 Je viens te l'annoncer ; descends, que je t'embrasse :  
 Ne me retarde point de grâce ;  
 Je dois faire aujourd'hui vingt postes<sup>7</sup> sans manquer.  
 Les tiens et toi pouvez vaquer,  
 Sans nulle crainte, à vos affaires ;  
 Nous vous y servirons en frères.  
 Faites-en les feux<sup>8</sup> dès ce soir,  
 Et cependant<sup>9</sup> viens recevoir  
 Le baiser d'amour fraternelle.

---

1. Pendant ce temps-là. — 2. Hésitant. — 3. Vers. — 4. Ce qu'on vaut, ce qu'on sait faire. — 5. Expression classique qui assimile le guerrier à un tonnerre. — 6. Rusé. — 7. Distance d'une maison de poste à une autre, environ deux lieues. — 8. Les feux de joie. — 9. Toutefois.

Ami, reprit le coq, je ne pouvais jamais  
 Apprendre une plus douce et meilleure nouvelle  
     Que celle  
     De cette paix ;  
 Et ce m'est une double joie  
 De la tenir de toi. Je vois deux lévriers,  
     Qui, je m'assure<sup>1</sup>, sont courriers  
     Que pour ce sujet on envoie :  
 Ils vont vite et seront dans un moment à nous.  
 Je descends : nous pourrons nous entrebaiser tous.  
 Adieu, dit le renard ; ma traite est longue à faire :  
 Nous nous réjouirons du succès de l'affaire  
     Une autre fois. Le galant<sup>2</sup> aussitôt  
     Tire ses grègues<sup>3</sup>, gagne au haut<sup>4</sup>,  
     Mal content de son stratagème.  
     Et notre vieux coq en soi-même  
     Se mit à rire de sa peur ;  
 Car c'est double plaisir de tromper le trompeur.

## XVI — Le Corbeau voulant imiter l'Aigle.

L'OISEAU de Jupiter<sup>5</sup> enlevant un mouton,  
 Un corbeau, témoin de l'affaire,  
 Et plus faible de reins, mais non pas moins glouton,  
 En voulut sur l'heure autant faire.  
 Il tourne à l'entour du troupeau,  
 Marque entre cent moutons le plus gras, le plus beau,  
 Un vrai mouton de sacrifice :  
 On l'avait réservé pour la bouche des dieux.  
 Gaillard corbeau disait, en le couvant des yeux :  
 Je ne sais qui fut ta nourrice ;  
 Mais ton corps me paraît en merveilleux état :  
 Tu me serviras de pâture.  
 Sur l'animal bêlant à ces mots il s'abat.  
 La moutonnière<sup>6</sup> créature  
 Pesait plus qu'un fromage<sup>7</sup>, outre que sa toison  
 Était d'une épaisseur extrême

1. J'en suis sûr. — 2. Le rusé personnage. — 3. S'enfuit. Les grègues sont une espèce de haut-de-chausses. — 4. Gagner le large, tirer de long. — 5. L'aigle. — 6. Adjectif créé par La Fontaine. — 7. Voir à la fable 2 du livre I.

Et mêlée à peu près de la même façon  
 Que la barbe de Polyphème<sup>1</sup>.  
 Elle empêtra si bien les serres du corbeau  
 Que le pauvre animal ne put faire retraite.  
 Le berger vient, le prend, l'encage bien et beau<sup>2</sup>,  
 Le donne à ses enfants pour servir d'amulette.

Il faut se mesurer<sup>3</sup> ; la conséquence est nette :  
 Mal prend aux volereaux<sup>4</sup> de faire les voleurs.  
 L'exemple est un dangereux leurre<sup>5</sup>.  
 Tous les mangeurs de gens ne sont pas grands seigneurs ;  
 Où la guêpe a passé, le moucheron demeure.

## XVII — Le Paon se plaignant à Junon.

LE paon se plaignait à Junon<sup>6</sup>.  
 Déesse, disait-il, ce n'est pas sans raison  
 Que je me plains, que je murmure :  
 Le chant dont vous m'avez fait don  
 Déplaît à toute la nature ;  
 Au lieu qu'un rossignol, chétive créature,  
 Forme des sons aussi doux qu'éclatants,  
 Est lui seul l'honneur du printemps.  
 Junon répondit en colère :  
 Oiseau jaloux, et qui devrais te taire,  
 Est-ce à toi d'envier la voix du rossignol ?  
 Toi que l'on voit porter à l'entour de<sup>7</sup> ton col  
 Un arc-en-ciel nué<sup>8</sup> de cent sortes de soies ;  
 Qui te panades<sup>9</sup>, qui déploies  
 Une si riche queue, et qui semble à nos yeux  
 La boutique d'un lapidaire ?  
 Est-il quelque oiseau sous les cieux  
 Plus que toi capable de plaire ?  
 Tout animal n'a pas toutes propriétés.  
 Nous vous avons donné diverses qualités :

1. C'est le Cyclope de l'*Odyssée* (livre IX). Ovide a parlé de sa barbe inculte et épaisse dans les *Métamorphoses* (liv. XIII). — 2. Bel et bien. — 3. Mesurer sa force. — 4. Diminutif de voleurs. — 5. Au sens propre : morceau de cuir rouge en forme d'oiseau, qui servait à rappeler le faucon. Au figuré : séduction, tromperie. — 6. Le paon lui était consacré. — 7. Autour de. — 8. Nué : nuancé. — 9. Qui te panades : qui te pavaues.

Les uns ont la grandeur et la force en partage :  
 Le faucon est léger, l'aigle plein de courage ;  
     Le corbeau sert pour le présage ;  
 La corneille avertit des malheurs à venir ;  
     Tous sont contents de leur ramage.  
 Cesse donc de te plaindre ; ou bien, pour te punir,  
     Je t'ôterai ton plumage.

---

## XVIII — La Chatte métamorphosée en Femme.

UN homme chérissait éperdument sa chatte ;  
 Il la trouvait mignonne, et belle, et délicate,  
     Qui miaulait d'un ton fort doux :  
     Il était plus fou que les fous.  
 Cet homme donc, par prières, par larmes,  
 Par sortilèges et par charmes<sup>1</sup>,  
 Fait tant qu'il obtient du Destin  
 Que sa chatte, en un beau matin,  
 Devient femme ; et, le matin même,  
 Maître sot en fait sa moitié.  
 Le voilà fou d'amour extrême,  
 De fou qu'il était d'amitié.  
 Jamais la dame la plus belle  
 Ne charma tant son favori  
 Que fait<sup>2</sup> cette épouse nouvelle  
 Son hypocondre<sup>3</sup> de mari.  
 Il l'amadoue ; elle le flatte,  
 Il n'y trouve plus rien de chatte,  
 Et, poussant l'erreur jusqu'au bout,  
 La croit femme en tout et partout :  
 Lorsque quelques souris qui rongeaient de la natte  
 Troublèrent le plaisir des nouveaux mariés.  
     Aussitôt la femme est sur pieds.  
     Elle manqua son aventure.  
 Souris de revenir, femme d'être en posture<sup>4</sup>.

---

1. Influences magiques. — 2. *Faire*, au xvii<sup>e</sup> siècle, servait à remplacer le verbe qu'on ne voulait pas répéter. — 3. *Hypocondre* : extravagant. — 4. De prendre les souris.

Pour cette fois elle accourut à point ;  
 Car, ayant changé de figure<sup>1</sup>,  
 Les souris ne la craignaient point.  
 Ce lui fut toujours une amorce,  
 Tant le naturel a de force.

Il se moque de tout : certain âge accompli,  
 Le vase est imbibé, l'étoffe a pris son pli,  
 En vain de son train ordinaire  
 On le veut désaccoutumer :  
 Quelque chose qu'on puisse faire,  
 On ne saurait le réformer.  
 Coups de fourche ni d'étrivières<sup>2</sup>  
 Ne lui font changer de manières ;  
 Et fussiez-vous embâtonnés<sup>3</sup>,  
 Jamais vous n'en serez les maîtres.  
 Qu'on lui ferme la porte au nez,  
 Il reviendra par les fenêtres.

## XIX — Le Lion et l'Ane chassant.

LE roi des animaux se mit un jour en tête  
 De giboyer<sup>4</sup> : il célébrait sa fête.  
 Le gibier du lion, ce ne sont pas moineaux,  
 Mais beaux et bons sangliers<sup>5</sup>, daims et cerfs bons et beaux.  
 Pour réussir dans cette affaire,  
 Il se servit du ministère  
 De l'âne à la voix de Stentor<sup>6</sup>.

L'âne à messer<sup>7</sup> lion fit office de cor.  
 Le lion le posta, le couvrit de ramée<sup>8</sup>,  
 Lui commanda de braire, assuré qu'à ce son  
 Les moins intimidés fuiraient de leur maison.  
 Leur troupe n'était pas encore accoutumée  
 À la tempête de sa voix ;  
 L'air en retentissait d'un bruit épouvantable :  
 La frayeur saisissait les hôtes de ces bois ;  
 Tous fuyaient, tous tombaient au piège inévitable

1. *Figure* : forme. — 2. *Etrivières* : courroies par lesquelles l'étrier se trouve suspendu à la selle. *Coups d'étrivières* : coups donnés avec ces courroies. — 3. Armés d'un bâton. — 4. Prendre du gibier. — 5. La Fontaine compte ce mot pour deux syllabes. — 6. Guerrier grec dont Homère dit que la voix était forte comme cinquante voix d'hommes réunies. — 7. *Messer* : messire. — 8. Branches coupées avec leurs feuilles vertes.

Où les attendait le lion.

N'ai-je pas bien servi dans cette occasion?  
Dit l'âne en se donnant tout l'honneur de la chasse.  
Oui, reprit le lion, c'est bravement<sup>1</sup> crié :  
Si je ne connaissais ta personne et ta race,  
J'en serais moi-même effrayé.  
L'âne, s'il eût osé, se fût mis en colère,  
Encor qu'on le raillât avec juste raison ;  
Car qui pourrait souffrir un âne fanfaron?  
Ce n'est pas là leur caractère.

## XX — Testament expliqué par Ésope.

SI ce qu'on dit d'Ésope est vrai,  
C'était l'oracle de la Grèce :  
Lui seul avait plus de sagesse  
Que tout l'aréopage<sup>2</sup>. En voici pour essai  
Une histoire des plus gentilles,  
Et qui pourra plaire au lecteur.

Un certain homme avait trois filles,  
Toutes trois de contraire humeur :  
Une buveuse, une coquette,  
La troisième avare parfaite.  
Cet homme, par son testament,  
Selon les lois municipales,  
Leur laissa tout son bien par portions égales,  
En donnant à leur mère tant,  
Payable quand chacune d'elles  
Ne posséderait plus sa contingente part.  
Le père mort, les trois femelles  
Courent au testament, sans attendre plus tard.  
On le lit, on tâche d'entendre  
La volonté du testateur ;  
Mais en vain ; car comment comprendre  
Qu'aussitôt que chacune<sup>3</sup> sœur  
Ne possédera plus sa part héréditaire,  
Il lui faudra payer sa mère?

1. *Bravement* : bien. — 2. Tribunal d'Athènes, composé de trente et un anciens archontes et qui siégeait sur la colline de Mars. — 3. *Chacun* est ici adjectif et a le sens de *chaque*.



ELLE EMPÊTRA SI BIEN LES SERRES DU CORBEAU  
 QUE LE PAUVRE ANIMAL NE PUT FAIRE RETRAITE.  
 LE BERGER VIENT, LE PREND, L'ENCAGE BIEN ET BEAU (P. 77).

BIBLIOTECA JUDEJEANA  
 — CLUJ —



LE MEÛNIER, SON FILS, ET L'ANE. A.M.D.M. Fable XLIII.

ON LUI LIA LES PIEDS, ON VOUS LE SUSPENDIT ;  
PUIS CET HOMME ET SON FILS LE PORTENT COMME UN LUSTRE (P. 84).



Ce n'est pas un fort bon moyen  
 Pour payer que d'être sans bien.  
 Que voulait donc dire le père ?  
 L'affaire est consultée<sup>1</sup> ; et tous les avocats,  
 Après avoir tourné le cas  
 En cent et cent mille manières  
 Y jettent leur bonnet, se confessent vaincus  
 Et conseillent aux héritières  
 De partager le bien sans songer au surplus.  
 Quant à la somme de la veuve,  
 Voici, leur dirent-ils, ce que le conseil trouve<sup>2</sup> :  
 Il faut que chaque sœur se charge par traité  
 Du tiers, payable à volonté ;  
 Si mieux n'aime la mère en créer une rente,  
 Dès le décès du mort courante.  
 La chose ainsi réglée, on composa trois lots :  
 A l'un les maisons de bouteille<sup>3</sup>,  
 Les buffets dressés sous la treille,  
 La vaisselle d'argent, les cuvettes, les brocs,  
 Les magasins de malvoisie,  
 Les esclaves de bouche<sup>4</sup>, et, pour dire en deux mots,  
 L'attirail de la goinfreterie ;  
 Dans un autre, celui de la coquetterie,  
 La maison de la ville et les meubles exquis,  
 Les eunuques et les coiffeuses,  
 Et les brodeuses,  
 Les joyaux, les robes de prix ;  
 Dans le troisième lot, les fermes, le ménage,  
 Les troupeaux et le pâturage,  
 Valets et bêtes de labour.  
 Ces lots faits, on jugea que le sort pourrait faire  
 Que peut-être pas une sœur  
 N'aurait ce qui lui pourrait plaire.  
 Ainsi chacune prit son inclination ;  
 Le tout à l'estimation.  
 Ce fut dans la ville d'Athènes  
 Que cette rencontre arriva.  
 Petits et grands, tout approuva  
 Le partage et le choix : Ésope seul trouva

1. Mise en délibération. — 2. Forme archaïque pour *trouve*. — 3. Maison de campagne où l'on va boire et vider les bouteilles. — 4. Serviteurs préposés au soin du manger et du boire.

Qu'après bien du temps et des peines  
 Les gens avaient pris justement  
 Le contre-pied du testament.  
 Si le défunt vivait, disait-il, que l'Attique  
 Aurait de reproches de lui;  
 Comment ! ce peuple, qui se pique  
 D'être le plus subtil des peuples d'aujourd'hui,  
 A si mal entendu la volonté suprême  
 D'un testateur ! Ayant ainsi parlé,  
 Il fait le partage lui-même,  
 Et donne à chaque sœur un lot contre son gré ;  
 Rien qui pût être convenable,  
 Partant rien aux sœurs d'agréable ;  
 A la coquette, l'attirail  
 Qui suit les personnes buveuses ;  
 La biberonne eut le bétail  
 La ménagère eut les coiffeuses.  
 Tel fut l'avis du Phrygien<sup>1</sup>,  
 Alléguant qu'il n'était moyen  
 Plus sûr pour obliger ces filles  
 A se défaire de leur bien ;  
 Qu'elles se marieraient dans les bonnes familles  
 Quand on leur verrait de l'argent ;  
 Paieraient leur mère tout comptant ;  
 Ne posséderaient plus les effets<sup>2</sup> de leur père :  
 Ce que disait le testament.  
 Le peuple s'étonna comme il se pouvait faire  
 Qu'un homme seul eût plus de sens  
 Qu'une multitude de gens.

---

1. D'Ésope né en Phrygie. — 2. Les biens, l'avoir.



---

---

## LIVRE TROISIÈME

---

### I — Le Meunier, son Fils et l'Ane.

A M. D. M.<sup>1</sup>

L'INVENTION des arts étant un droit d'aïnesse<sup>2</sup>,  
Nous devons l'apologuer à l'ancienne Grèce :  
Mais ce champ ne se peut tellement moissonner  
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.  
La feinte<sup>3</sup> est un pays plein de terres désertes ;  
Tous les jours nos auteurs y font des découvertes.  
Je t'en veux dire un trait assez bien inventé ;  
Autrefois à Racan<sup>4</sup> Malherbe l'a conté.  
Ces deux rivaux d'Horace, héritiers de sa lyre,  
Disciples d'Apollon, nos maîtres, pour mieux dire,  
Se rencontrant un jour tout seuls et sans témoins,  
(Comme ils se confiaient leurs pensers et leurs soins<sup>5</sup>),  
Racan commence ainsi : Dites-moi, je vous prie,  
Vous qui devez savoir les choses de la vie,  
Qui par tous ses degrés avez déjà passé,  
Et que rien ne doit fuir<sup>6</sup> en cet âge avancé,  
A quoi me résoudrai-je ? Il est temps que j'y pense.  
Vous connaissez mon bien, mon talent<sup>7</sup>, ma naissance :  
Dois-je dans la province établir mon séjour,  
Prendre emploi dans l'armée, ou bien charge à la cour ?  
Tout au monde est mêlé d'amertume et de charmes :  
La guerre a ses douceurs, l'hymen a ses alammes.  
Si je suivais mon goût, je saurais où buter<sup>8</sup>,  
Mais j'ai les miens, la cour, le peuple à contenter.  
Malherbe là-dessus : Contenter tout le monde !  
Écoutez ce récit avant que je réponde.

---

1. Ces initiales signifient : A Monsieur de Maucroix : François de Maucroix, chanoine de Reims, fut l'ami intime de La Fontaine. — 2. C'est-à-dire que les anciens ont inventé les arts, grâce au privilège que leur donnait leur qualité d'aînés. — 3. La fiction. — 4. Disciple de Malherbe. Celui-ci (1555-1628) fut le réformateur de la poésie française. — 5. Soucis. — 6. A qui rien n'est caché. — 7. Capacités, valeur. — 8. Buter, vieux mot, signifie *viser au but*. Ici *tendre au but*. Racan veut dire : « Je saurais où m'adresser. »

J'ai lu dans quelque endroit qu'un meunier et son fils,  
 L'un vieillard, l'autre enfant, non pas des plus petits,  
 Mais garçon de quinze ans, si j'ai bonne mémoire,  
 Allaient vendre leur âne, un certain jour de foire.  
 Afin qu'il fût plus frais et de meilleur débit,  
 On lui lia les pieds, on vous le suspendit ;  
 Puis cet homme et son fils le portent comme un lustre.  
 Pauvres gens ! idiots ! couple ignorant et rustre !  
 Le premier qui les vit de rire s'éclata :  
 Quelle farce<sup>1</sup>, dit-il, vont jouer ces gens-là ?  
 Le plus âne des trois n'est pas celui qu'on pense.  
 Le meunier, à ces mots, connaît<sup>2</sup> son ignorance ;  
 Il met sur pieds sa bête et la fait détalier.  
 L'âne, qui goûtait fort l'autre façon d'aller,  
 Se plaint en son patois. Le meunier n'en a cure ;  
 Il fait monter son fils, il suit ; et, d'aventure<sup>3</sup>,  
 Passent trois bons<sup>4</sup> marchands. Cet objet leur déplut.  
 Le plus vieux au garçon s'écria tant qu'il put :  
 Oh là ! oh ! descendez, que l'on ne vous le dise,  
 Jeune homme qui menez laquais à barbe grise !  
 C'était à vous de suivre, au vieillard de monter.  
 Messieurs, dit le meunier, il vous faut contenter.  
 L'enfant met pied à terre, et puis le vieillard monte ;  
 Quand trois filles passant, l'une dit : C'est grand'honte  
 Qu'il faille voir ainsi clocher<sup>5</sup> ce jeune fils,  
 Tandis que ce nigaud, comme un évêque assis,  
 Fait le veau<sup>6</sup> sur son âne et pense être bien sage.  
 Il n'est, dit le meunier, plus de veaux à mon âge :  
 Passez votre chemin, la fille, et m'en croyez.  
 Après maints quolibets coup sur coup renvoyés,  
 L'homme crut avoir tort et mit son fils en croupe.  
 Au bout de trente pas, une troisième troupe  
 Trouve encore à gloser<sup>7</sup>. L'un dit : Ces gens sont fous ;  
 Le baudet n'en peut plus ; il mourra sous leurs coups.  
 Hé quoi ! charger ainsi cette pauvre bourrique !  
 N'ont-ils point de pitié de leur vieux domestique ?  
 Sans doute qu'à la foire ils vont vendre sa peau.  
 Parbleu ! dit le meunier, est bien fou de cerveau  
 Qui prétend contenter tout le monde et son père.

1. Comédie populaire. — 2. Comprend sa bétise. — 3. Par hasard. — 4. Bons : braves  
 — 5. Marcher clopin-clopant. — 6. Est étendu tout de son long. — 7. Gloser, commenter,  
 critiquer, tirer ses réflexions.

Essayons toutefois si par quelque manière  
 Nous en viendrons à bout. Ils descendent tous deux.  
 L'âne se prélassant<sup>1</sup> marche seul devant eux.  
 Un quidam<sup>2</sup> les rencontre et dit : Est-ce la mode  
 Que baudet aille à l'aise et meunier s'incommode?  
 Qui de l'âne ou du maître est fait pour se lasser?  
 Je conseille à ces gens de le faire enchâsser<sup>3</sup>.  
 Ils usent leurs souliers et conservent leur âne !  
 Nicolas, au rebours ; car, quand il va voir Jeanne,  
 Il monte sur sa bête ; et la chanson le dit<sup>4</sup>.  
 Beau trio de baudets ! Le meunier repartit :  
 Je suis âne, il est vrai, j'en conviens, je l'avoue ;  
 Mais que dorénavant on me blâme, on me loue,  
 Qu'on dise quelque chose ou qu'on ne dise rien,  
 J'en veux faire à ma tête. Il le fit, et fit bien.

Quant à vous<sup>5</sup>, suivez Mars, ou l'Amour, ou le prince,  
 Allez, venez, courez ; demeurez en province ;  
 Prenez femme, abbaye, emploi, gouvernement :  
 Les gens en parleront, n'en doutez nullement.

## II — Les Membres et l'Estomac.

JE devais<sup>6</sup> par la royauté  
 Avoir commencé mon ouvrage :  
 A la voir d'un certain côté,  
 Messer<sup>7</sup> Gaster<sup>8</sup> en est l'image,  
 S'il a quelque besoin, tout le corps s'en ressent.  
 De travailler pour lui les membres se lassant,  
 Chacun d'eux résolu de vivre en gentilhomme,

1. Se *prélasser*, marcher gravement, sans charge, tel un prélat. — 2. Un homme quelconque, un passant. — 3. Conserver dans une châsse (telle une relique). — 4. Voici le dernier couplet de cette chanson :

Adieu, cruelle Jeanne ;  
 Si vous ne m'aimez pas,  
 Je monte sur mon âne  
 Pour galoper au trépas.  
 — Courez, ne bronchez pas,  
 Nicolas,  
 Surtout n'en revenez pas.

5. C'est toujours Malherbe qui s'adresse à Racan. — 6. J'aurais dû. — 7. *Messer*, messire. — 8. L'estomac (*Note de La Fontaine*).

Sans rien faire, alléguant l'exemple de Gaster.  
 Il faudrait, disaient-ils, sans nous qu'il vécût d'air.  
 Nous suons, nous peinons comme bêtes de somme ;  
 Et pour qui? pour lui seul : nous n'en profitons pas ;  
 Notre soin n'aboutit qu'à fournir ses repas.  
 Chômions, c'est un métier qu'il veut nous faire apprendre.  
 Ainsi dit, ainsi fait. Les mains cessent de prendre,

Les bras d'agir, les jambes de marcher :  
 Tous dirent à Gaster qu'il en<sup>1</sup> allât chercher.  
 Ce leur fut une erreur dont ils se repentirent :  
 Bientôt les pauvres gens tombèrent en langueur ;  
 Il ne se forma plus de nouveau sang au cœur ;  
 Chaque membre en souffrit ; les forces se perdirent.

Par ce moyen, les mutins virent  
 Que celui qu'ils croyaient oisif et paresseux  
 À l'intérêt commun contribuait plus qu'eux.

Ceci peut s'appliquer à la grandeur royale.  
 Elle reçoit et donne, et la chose<sup>2</sup> est égale.  
 Tout travaille pour elle, et réciproquement  
 Tout tire d'elle l'aliment.

Elle fait subsister l'artisan de ses peines,  
 Enrichit le marchand, gage<sup>3</sup> le magistrat,  
 Maintient<sup>4</sup> le laboureur, donne paye au soldat,  
 Distribue en cent lieux ses grâces souveraines,  
 Entretient seule tout l'Etat.  
 Ménénius<sup>5</sup> le sut bien dire.

La commune<sup>6</sup> s'allait séparer du sénat.  
 Les mécontents disaient qu'il avait tout l'empire,  
 Le pouvoir, les trésors, l'honneur, la dignité ;  
 Au lieu que tout le mal était de leur côté,  
 Les tributs, les impôts, les fatigues de guerre.  
 Le peuple hors des murs était déjà posté,  
 La plupart s'en allaient chercher une autre terre,  
 Quand Ménénius leur fit voir  
 Qu'ils étaient aux membres semblables,  
 Et par cet apologue, insigne entre les fables,  
 Les ramena dans leur devoir.

---

1. Qu'il allât chercher ailleurs des mains, des bras et des jambes. — 2. L'échange. —  
 3. Donne des gages. — 4. Fait subsister. — 5. Ménénius Agrippa, en 493 avant J.-C. —  
 6. Les plébéiens.

## III — Le Loup devenu Berger.

UN loup, qui commençait d'avoir petite part  
 Aux brebis de son voisinage,  
 Crut qu'il fallait s'aider de la peau du renard<sup>1</sup>  
 Et faire un nouveau personnage.  
 Il s'habille en berger, endosse un hoqueton<sup>2</sup>,  
 Fait sa houlette d'un bâton,  
 Sans oublier la cornemuse.  
 Pour pousser jusqu'au bout la ruse,  
 Il aurait volontiers écrit sur son chapeau :  
 « C'est moi qui suis Guillot, berger de ce troupeau. »  
 Sa personne étant ainsi faite,  
 Et ses pieds de devant posés sur sa houlette,  
 Guillot le sycophante<sup>3</sup> approche doucement.  
 Guillot, le vrai Guillot, étendu sur l'herbette,  
 Dormait alors profondément :  
 Son chien dormait aussi, comme aussi sa musette ;  
 La plupart des brebis dormaient pareillement.  
 L'hypocrite les laissa faire ;  
 Et pour pouvoir mener vers son fort<sup>4</sup> les brebis,  
 Il voulut ajouter la parole aux habits,  
 Chose qu'il croyait nécessaire.  
 Mais cela gâta son affaire :  
 Il ne put du pasteur contrefaire la voix.  
 Le ton dont il parla fit retentir les bois  
 Et découvrit tout le mystère.  
 Chacun se réveille à ce son,  
 Les brebis, le chien, le garçon.  
 Le pauvre loup, dans cet esclandre<sup>5</sup>,  
 Empêché par son hoqueton,  
 Ne put ni fuir ni se défendre.

Toujours par quelque endroit fourbes se laissent prendre.  
 Quiconque est loup agisse en loup ;  
 C'est le plus certain de beaucoup.

---

1. Emprunter au renard ses procédés, recourir à la ruse. — 2. Casaque de coton. —  
 3. Trompeur (*Note de La Fontaine*) ; fourbe, coquin. — 4. Fort : fourré où se retirent les  
 bêtes sauvages. — 5. Accident fâcheux qui par le bruit, par l'éclat qu'il fait, trouble et  
 interrompt le cours d'une affaire

## IV—Les Grenouilles qui demandent un roi.

LES grenouilles, se lassant  
 De l'état démocratique,  
 Par leurs clameurs firent tant  
 Que Jupin<sup>1</sup> les soumit au pouvoir monarchique.  
 Il leur tomba du ciel un roi tout pacifique :  
 Ce roi fit toutefois un tel bruit en tombant  
     Que la gent marécageuse<sup>2</sup>,  
     Gent fort sottte et fort peureuse,  
     S'alla cacher sous les eaux,  
     Dans les joncs, dans les roseaux,  
     Dans les trous du marécage,  
 Sans oser de longtemps regarder au visage  
 Celui qu'elles croyaient être un géant nouveau.  
     Or c'était un soliveau,  
 De qui la gravité fit peur à la première  
     Qui, de le voir s'aventurant,  
     Osa bien<sup>3</sup> quitter sa tanière.  
     Elle approcha, mais en tremblant.  
 Une autre la suivit, une autre en fit autant :  
     Il en vint une fourmilière ;  
 Et leur troupe à la fin se rendit familière  
     Jusqu'à sauter sur l'épaule du roi.  
 Le bon sire le souffre et se tient toujours coi<sup>4</sup>.  
 Jupin en a bientôt la cervelle<sup>5</sup> rompue :  
 Donnez-nous, dit ce peuple, un roi qui se remue.  
 Le monarque des dieux leur envoie une grue,  
     Qui les croque, qui les tue,  
     Qui les gobe à son plaisir ;  
     Et grenouilles de se plaindre,  
 Et Jupin de leur dire : Eh quoi? votre désir  
     A ses lois croit-il nous astreindre?  
     Vous avez dû<sup>6</sup> premièrement  
     Garder votre gouvernement ;  
 Mais, ne l'ayant pas fait, il vous devait suffire  
 Que votre premier roi fût débonnaire et doux :  
     De celui-ci contentez-vous,  
     De peur d'en rencontrer un pire.

1. Sobriquet familier donné à Jupiter. — 2. Qui vit dans les marécages. — 3. Osa malgré tout. — 4. Coi : tranquille. — 5. La tête. — 6. Vous auriez dû.



## V — Le Renard et le Bouc.

CAPITAINE<sup>1</sup> renard allait de compagnie  
 Avec son ami bouc des plus haut encornés<sup>2</sup> :  
 Celui-ci ne voyait pas plus loin que son nez<sup>3</sup> ;  
 L'autre était passé maître en fait de tromperie.  
 La soif les obligea de descendre en un puits :

Là, chacun d'eux se désaltère.

Après qu'abondamment tous deux en<sup>4</sup> eurent pris,  
 Le renard dit au bouc : Que ferons-nous, compère<sup>5</sup> ?

Ce n'est pas tout de boire, il faut sortir d'ici.

Lève tes pieds en haut, et tes cornes aussi ;

Mets-les contre le mur : le long de ton échine

Je grimperai premièrement ;

Puis sur tes cornes m'élevant,

A l'aide de cette machine,

De ce lieu-ci je sortirai,

Après quoi je t'en tirerai.

Par ma barbe, dit l'autre, il est bon ; et je loue

Les gens bien sensés comme toi.

Je n'aurais jamais, quant à moi,

Trouvé ce secret<sup>6</sup>, je l'avoue.

Le renard sort du puits, laisse son compagnon

Et vous lui fait un beau sermon

Pour l'exhorter à patience.

Si le ciel t'eût, dit-il, donné par excellence<sup>7</sup>

Autant de jugement que de barbe au menton,

Tu n'aurais pas, à la légère,

Descendu dans ce puits. Or adieu ; j'en suis hors :

Tâche de t'en tirer, et fais tous tes efforts ;

Car, pour moi, j'ai certaine affaire

Qui ne me permet pas d'arrêter<sup>8</sup> en chemin.

En toute chose il faut considérer la fin.

---

1. Chef qui marche en tête. — 2. Qui possédait les plus hautes cornes. — 3. *Ne pas y voir plus loin que son nez* : manquer d'esprit. — 4. Eurent bu de l'eau. — 5. Parrain, par rapport à la marraine ; puis, par extension, camarade, ami. — 6. Ce moyen ingénieux. — 7. A un très haut degré. — 8. Faire un arrêt, séjourner.

## VI — L'Aigle, la Laie et la Chatte.

L'AIGLE avait ses petits au haut d'un arbre creux,  
 La laie<sup>1</sup> au pied, la chatte entre les deux,  
 Et sans s'incommoder, moyennant ce partage,  
 Mères et nourrissons faisaient leur tripotage.  
 La chatte détruisit par sa fourbe<sup>2</sup> l'accord ;  
 Elle grimpa chez l'aigle et lui dit : Notre mort  
 (Au moins de nos enfants, car c'est tout un aux mères)

Ne tardera possible<sup>3</sup> guères.

Voyez-vous à nos pieds fouir<sup>4</sup> incessamment  
 Cette maudite laie, et creuser une mine ?  
 C'est pour déraciner le chêne assurément,  
 Et de nos nourrissons attirer la ruine :

L'arbre tombant, ils seront dévorés ;

Qu'ils s'en tiennent pour assurés,

S'il m'en restait un seul, j'adoucirais ma plainte.

Au partir<sup>5</sup> de ce lieu, qu'elle remplit de crainte,

La perfide descend tout droit

A l'endroit

Où la laie était en gésine<sup>6</sup>.

Ma bonne amie et ma voisine,

Lui dit-elle tout bas, je vous donne un avis :

L'aigle, si vous sortez, fondra sur vos petits.

Obligez-moi de n'en rien dire ;

Son courroux tomberait sur moi.

Dans cette autre famille ayant semé l'effroi,

La chatte en son trou se retire.

L'aigle n'ose sortir, ni pourvoir aux besoins

De ses petits ; la laie encore moins :

Sottes de ne pas voir que le plus grand des soins,

Ce doit être celui d'éviter la famine.

A demeurer chez soi l'une et l'autre s'obstine,

Pour secourir les siens dedans l'occasion :

L'oiseau royal, en cas de mine ;

La laie, en cas d'irruption.

La faim détruisit tout ; il ne resta personne

De la gent marcassine et de la gent aiglonne

1. Femelle du sanglier. — 2. *Fourbe* : tromperie. — 3. Probablement. — 4. Creuser le sol. — 5. Au sortir de... — 6. Gisait après avoir mis bas.

Qui n'allât de vie à trépas :  
Grand renfort<sup>1</sup> pour messieurs les chats.

Que ne sait point ourdir une langue traîtresse  
Par sa pernicieuse adresse !  
Des malheurs qui sont sortis  
De la boîte de Pandore<sup>2</sup>,  
Celui qu'à meilleur droit tout l'univers abhorre,  
C'est la fourbe, à mon avis.

## VII — L'Ivrogne et sa Femme.

CHACUN a son défaut où<sup>3</sup> toujours il revient :  
Honte ni peur n'y remédie.  
Sur ce propos, d'un conte il me souvient :  
Je ne dis rien que je n'appuie  
De quelque exemple. Un suppôt de Bacchus<sup>4</sup>  
Altérait sa santé, son esprit et sa bourse.  
Telles gens n'ont pas fait la moitié de leur course  
Qu'ils sont au bout de leurs écus.  
Un jour que celui-ci, plein du jus de la treille,  
Avait laissé ses sens au fond d'une bouteille,  
Sa femme l'enferma dans un certain tombeau.  
Là les vapeurs du vin nouveau  
Cuvèrent à loisir. A son réveil il treuve<sup>5</sup>  
L'attirail de la mort à l'entour<sup>6</sup> de son corps,  
Un luminaire, un drap des morts.  
Oh ! dit-il, qu'est ceci ? Ma femme est-elle veuve ?  
Là-dessus, son épouse, en habit d'Alécton<sup>7</sup>,  
Masquée et de sa voix contrefaisant le ton,  
Vient au prétendu mort, approche de sa bière,  
Lui présente un chaudéau<sup>8</sup> propre pour Lucifer<sup>9</sup>.  
L'époux alors ne doute en aucune manière  
Qu'il ne soit citoyen d'enfer.

1. Abondance de provisions. — 2. Jupiter donna à Pandore, la première femme créée par Vulcain, une boîte où tous les maux étaient renfermés, puis il l'envoya sur la terre. Epiméthée, son mari, ouvrit la fatale boîte : les maux se répandirent de toutes parts. Il ne resta au fond que l'espérance. — 3. Auquel. — 4. Ivrogne ; *suppôt* : membre d'un corps constitué, d'une société. — 5. Vieille forme pour *trouve*. — 6. Autour de. — 7. Une des trois Erinnyes. — 8. Une bolsson chaude. — 9. Qui eût été bon pour Satan, c'est-à-dire qui était exécration.

Quelle personne es-tu ? dit-il à ce fantôme.  
 La cellière<sup>1</sup> du royaume  
 De Satan, reprit-elle ; et je porte à manger  
 A ceux qu'enclôt la tombe noire.  
 Le mari repart, sans songer :  
 Tu ne leur portes point à boire?

## VIII — La Goutte et l'Araignée.

QUAND l'enfer eut produit la goutte et l'araignée,  
 Mes filles, leur dit-il, vous pouvez vous vanter  
 D'être pour l'humaine lignée<sup>2</sup>  
 Également à redouter.  
 Or avertissons aux lieux qu'il vous faut habiter.  
 Voyez-vous ces cases étroites<sup>3</sup>,  
 Et ces palais si grands, si beaux, si bien dorés ?  
 Je me suis proposé d'en faire vos retraites.  
 Tenez donc, voici deux bûchettes<sup>4</sup>,  
 Accommodez-vous, ou tirez.  
 Il n'est rien, dit l'araignée<sup>5</sup>, aux cases qui me plaise.  
 L'autre, tout au rebours, voyant les palais pleins  
 De ces gens nommés médecins,  
 Ne crut pas y pouvoir demeurer à son aise.  
 Elle prend l'autre lot, y plante le piquet,  
 S'étend à son plaisir sur l'orteil d'un pauvre homme,  
 Disant : Je ne crois pas qu'en ce poste je chôme  
 Ni que d'en déloger et faire mon paquet  
 Jamais Hippocrate<sup>6</sup> me somme.  
 L'araignée cependant se campe en un lambris,  
 Comme si de ces lieux elle eût fait bail à vie,  
 Travaille à demeurer : voilà sa toile ourdie,  
 Voilà des moucherons de pris.  
 Une servante vient balayer tout l'ouvrage.  
 Autre toile tissue, autre coup de balai.  
 Le pauvre bestion<sup>7</sup> tous les jours déménage.  
 Enfin, après un vain essai,

1. La religieuse chargée du magasin des provisions au couvent. — 2. Postérité. —  
 3. Cabanes étroites : *étraites* est l'orthographe de l'ancienne prononciation du mot  
*étroites*. — 4. Petites tiges de bois pour tirer au sort. — 5. Ancien mot, pour *araignée*. —  
 6. Le père de la médecine, né en 460 dans l'île de Cos. — 7. Petite bête.

Il va trouver la goutte. Elle était en campagne,  
 Plus malheureuse mille fois  
 Que la plus malheureuse aragne.  
 Son hôte la menait tantôt fendre du bois,  
 Tantôt souir, houer<sup>1</sup> : goutte bien tracassée  
 Est, dit-on, à demi-pansée.  
 Oh ! je ne saurais plus, dit-elle, y résister.  
 Changeons, ma sœur l'aragne. Et l'autre d'écouter :  
 Elle la prend au mot, se glisse en la cabane :  
 Point de coup de balai qui l'oblige à changer.  
 La goutte, d'autre part, va tout droit se loger  
 Chez un prélat, qu'elle condamne  
 A jamais du lit ne bouger.  
 Cataplasmes, Dieu sait ! Les gens n'ont point de honte  
 De faire aller le mal toujours de pis en pis.  
 L'une et l'autre trouva de la sorte son compte  
 Et fit très sagement de changer de logis.

---

## IX — Le Loup et la Cigogne.

LES loups mangent gloutonnement.  
 Un loup donc étant de frairie<sup>2</sup>  
 Se pressa, dit-on, tellement  
 Qu'il en pensa perdre la vie :  
 Un os lui demeura bien avant au gosier.  
 De bonheur<sup>3</sup> pour ce loup, qui ne pouvait crier,  
 Près de là passe une cigogne.  
 Il lui fait signe ; elle accourt.  
 Voilà l'opératrice aussitôt en besogne.  
 Elle retira l'os ; puis, pour un si bon tour<sup>4</sup>,  
 Elle demanda son salaire.  
 Votre salaire ! dit le loup,  
 Vous riez, ma bonne commère<sup>5</sup> !  
 Quoi ! ce n'est pas encor beaucoup  
 D'avoir de mon gosier retiré votre cou !  
 Allez, vous êtes une ingrante :  
 Ne tombez jamais sous ma patte.

---

1. Travailler avec la houe. — 2. Au propre *frairie* signifie confrérie, puis, par extension, réunion de confrères à l'occasion d'une fête ; enfin festin. — 3. Par bonheur. — 4. Pour son habileté. — 5. Marraïne, par rapport au parrain : d'où, par extension, amie.

## X — Le Lion abattu par l'Homme.

ON exposait une peinture  
 Où l'artisan<sup>1</sup> avait tracé  
 Un lion d'immense stature  
 Par un seul homme terrassé.  
 Les regardants<sup>2</sup> en tiraient gloire.  
 Un lion en passant rabattit leur caquet.  
 Je vois bien, dit-il, qu'en effet  
 On vous donne ici la victoire ;  
 Mais l'ouvrier vous a déçus :  
 Il avait liberté de feindre.  
 Avec plus de raison nous aurions le dessus,  
 Si mes confrères savaient peindre.

---

## XI — Le Renard et les Raisins.

CERTAIN renard gascon, d'autres disent normand,  
 Mourant presque de faim, vit au haut d'une treille  
 Des raisins, mûrs apparemment<sup>3</sup>  
 Et couverts d'une peau vermeille.  
 Le galant<sup>4</sup> en eût fait volontiers un repas,  
 Mais comme il n'y pouvait atteindre :  
 Ils sont trop verts, dit-il, et bons pour des goujats<sup>5</sup>.  
 Fit-il pas mieux que de se plaindre?

---

## XII — Le Cygne et le Cuisinier.

DANS une ménagerie  
 De volatiles remplie  
 Vivaient le cygne et l'oison :  
 Celui-là destiné pour les regards du maître ;  
 Celui-ci, pour son goût<sup>6</sup> : l'un qui se piquait d'être  
 Commensal du jardin ; l'autre, de la maison.  
 Des fossés du château faisant leurs galeries<sup>7</sup>,

1. L'artiste. — 2. Ceux qui regardaient : le participe est ici employé substantivement.  
 — 3. A en juger par la vue. — 4. Rusé personnage. — 5. Valet de cavalier ou de fantassin ;  
 au figuré, homme grossier. — 6. Pour sa table. — 7. Leurs promenades.

Tantôt on les eût vus côte à côte nager,  
 Tantôt courir sur l'onde, et tantôt se plonger  
 Sans pouvoir satisfaire à leurs vaines envies<sup>1</sup>,  
 Un jour le cuisinier, ayant trop bu d'un coup,  
 Pris pour oison le cygne ; et, le tenant au cou,  
 Il allait l'égorger, puis le mettre en potage.  
 L'oiseau, prêt<sup>2</sup> à mourir, se plaint en son ramage.

Le cuisinier fut fort surpris,  
 Et vit bien qu'il s'était mépris.

Quoi ! je mettrais, dit-il, un tel chanteur en soupe !  
 Non, non, ne plaise aux dieux que jamais ma main coupe  
 La gorge à qui s'en sert si bien !

Ainsi dans les dangers qui nous suivent en croupe  
 Le doux parler ne nuit de rien.

### XIII — Le Loup et les Brebis.

APRÈS mille ans et plus de guerre déclarée,  
 Les loups firent la paix avecque<sup>3</sup> les brebis.  
 C'était apparemment le bien des deux partis :  
 Car, si les loups mangeaient mainte bête égarée,  
 Les bergers de leur peau se faisaient maints habits.  
 Jamais de liberté, ni pour les pâturages,

Ni d'autre part pour les carnages :

Ils ne pouvaient jouir qu'en tremblant de leurs biens.  
 La paix se conclut donc : on donne des otages ;  
 Les loups, leurs louvetaux ; et les brebis, leurs chiens  
 L'échange en étant fait aux formes<sup>4</sup> ordinaires,

Et réglé par des commissaires,

Au bout de quelque temps que messieurs les louvats<sup>5</sup>  
 Se virent loups parfaits et friands de tuerie,  
 Ils vous prennent le temps que dans la bergerie

Messieurs les bergers n'étaient pas,

Étranglent la moitié des agneaux les plus gras,  
 Les emportent aux<sup>6</sup> dents, dans les bois se retirent.  
 Ils avaient averti leurs gens secrètement.  
 Les chiens, qui, sur leur foi, reposaient sûrement,

1. Sans jamais s'en rassasier. — 2. Même sens que *près de*. — 3. Autre forme de *avec*. — 4. Dans les formes. — 5. Loups de quatre à cinq mois. — 6. Avec les dents.

Furent étranglés en dormant.  
Cela fut sitôt fait qu'à peine ils le sentirent ;  
Tout fut mis en morceaux ; un seul n'en échappa.

Nous pouvons conclure de là  
Qu'il faut faire aux méchants guerre continuelle.  
La paix est fort bonne de soi ;  
J'en conviens : mais de quoi sert-elle  
Avec des ennemis sans foi?

---

#### XIV — Le Lion devenu vieux.

LE lion, terreur des forêts,  
Chargé d'ans et pleurant son antique prouesse,  
Fut enfin attaqué par ses propres sujets,  
Devenus forts par sa faiblesse.  
Le cheval s'approchant lui donne un coup de pied ;  
Le loup, un coup de dent ; le bœuf, un coup de corne.  
Le malheureux lion, languissant, triste et morne,  
Peut à peine rugir, par l'âge estropié.  
Il attend son destin sans faire aucunes plaintes ;  
Quand voyant l'âne même à son antre accourir :  
Ah ! c'est trop, lui dit-il ; je voulais bien mourir ;  
Mais c'est mourir deux fois que souffrir tes atteintes.

---

#### XV — Philomèle et Progné.

AUTREFOIS Progné l'hirondelle  
De sa demeure s'écarta  
Et loin des villes s'emporta  
Dans un bois où chantait la pauvre Philomèle<sup>1</sup>.  
Ma sœur, lui dit Progné, comment vous portez-vous ?  
Voici tantôt mille ans que l'on ne vous a vue :  
Je ne me souviens point que vous soyez venue  
Depuis le temps de Thrace habiter parmi nous.  
Dites-moi, que pensez-vous faire?

1. Le rossignol. — Térée, roi de Thrace, ayant outragé et coupé la langue à Philomèle, sœur de Progné sa femme, celles-ci pour se venger tuèrent le fils de ce prince, puis le lui donnèrent à manger : Philomèle fut changée en rossignol, Progné en hirondelle.





LE LOUP ET LA CIGOGNE . Fable II.

VOILA L'OPÉRATRICE AUSSITOT EN BESOGNE.  
ELLE RETIRA L'OS (P. 93).

STRAZ DUBICANA  
- CLUJ -



LE RENARD ET LE BUSTE. Fable LXXIV.

BELLE TÊTE, DIT-IL, MAIS DE CERVELLE POINT (P. 117).

Ne quitterez-vous point ce séjour solitaire?  
 Ah ! reprit Philomèle, en est-il de plus doux ?  
 Progné lui repartit : Eh quoi ? cette musique,  
     Pour ne chanter qu'aux animaux,  
     Tout au plus à quelque rustique ?  
 Le désert est-il fait pour des talents si beaux ?  
 Venez faire aux cités éclater leurs merveilles.  
     Aussi bien, en voyant les bois,  
 Sans cesse il vous souvient que Térée autrefois,  
     Parmi des demeures pareilles,  
 Exerça sa fureur sur vos divins appas.  
 Et c'est le souvenir d'un si cruel outrage  
 Qui fait, reprit sa sœur, que je ne vous suis pas :  
     En voyant les hommes, hélas !  
     Il m'en souvient bien davantage.

---

## XVI — La Femme noyée.

JE ne suis pas de ceux qui disent : Ce n'est rien,  
     C'est une femme qui se noie.  
 Je dis que c'est beaucoup ; et ce sexe vaut bien  
 Que nous le regrettions, puisqu'il fait notre joie.  
 Ce que j'avance ici n'est point hors de propos,  
     Puisqu'il s'agit, en cette fable,  
     D'une femme qui dans les flots  
 Avait fini ses jours par un sort déplorable.  
     Son époux en cherchait le corps,  
     Pour lui rendre, en cette aventure,  
     Les honneurs de la sépulture.  
     Il arriva que, sur les bords  
     Du fleuve auteur de sa disgrâce<sup>1</sup>,  
 Des gens se promenaient ignorant l'accident.  
     Ce mari donc leur demandant  
 S'ils n'avaient de sa femme aperçu nulle trace ;  
 Nulle, reprit l'un d'eux ; mais cherchez-la plus bas ;  
     Suivez le fil de la rivière.  
 Un autre repartit : Non, ne le suivez pas,  
     Rebroussez plutôt en arrière :  
 Quelle que soit la pente et l'inclination<sup>2</sup>

---

1. Malheur. — 2. Inclinaison.

Dont l'eau par sa course l'emporte,  
L'esprit de contradiction  
L'aura fait flotter d'autre sorte.

Cet homme se raillait assez hors de saison.  
Quant à l'humeur contredisante,  
Je ne sais s'il avait raison ;  
Mais, que cette humeur soit ou non  
Le défaut du sexe et sa pente,  
Quiconque avec elle naîtra  
Sans faute avec elle mourra,  
Et jusqu'au bout contredira  
Et, s'il peut, encor par delà.

## XVII. — La Belette entrée dans un grenier.

DAMOISELLE<sup>1</sup> belette, au corps long et fluet,  
Entra dans un grenier par un trou fort étroit ;  
Elle sortait de maladie.  
Là, vivant à discrétion,  
La galande<sup>2</sup> fit chère lie<sup>3</sup>,  
Mangea, rongea : Dieu sait la vie,  
Et le lard qui périt en cette occasion !  
La voilà, pour conclusion,  
Grasse, mafflue<sup>4</sup> et rebondie.  
Au bout de la semaine, ayant dîné son soûl,  
Elle entend quelque bruit, veut sortir par le trou,  
Ne peut plus repasser et croit s'être méprise.  
Après avoir fait quelques tours,  
C'est, dit-elle, l'endroit ; me voilà bien surprise ;  
J'ai passé par ici depuis cinq ou six jours.  
Un rat, qui la voyait en peine,  
Lui dit : Vous aviez lors la panse un peu moins pleine.  
Vous êtes maigre entrée, il faut maigre sortir.  
Ce que je vous dis là, l'on le dit à bien d'autres<sup>5</sup> ;  
Mais ne confondons point, par trop approfondir<sup>6</sup>,  
Leurs affaires avec les vôtres.

1. Titre des filles et femmes nobles. — 2. *Galant*, pour galant, signifie : qui aime la bonne chère. — 3. Bonne chère. — 4. *Mafflu* : qui a de grosses joues. Vieux mot. — 5. On ne sait à qui La Fontaine fait allusion. — 6. En approfondissant trop.

## XVIII — Le Chat et le vieux Rat.

J'AI lu, chez un conteur de fables,  
 Qu'un second Rodilard<sup>1</sup>, l'Alexandre des chats,  
 L'Attila<sup>2</sup>, le fléau des rats,  
 Rendait ces derniers misérables.  
 J'ai lu, dis-je, en certain auteur,  
 Que ce chat exterminateur,  
 Vrai Cerbère<sup>3</sup>, était craint une lieue à la ronde :  
 Il voulait de souris dépeupler tout le monde.  
 Les planches qu'on suspend sur un léger appui,  
 La mort-aux-rats, les souricières,  
 N'étaient que jeu au prix de lui.  
 Comme il voit que dans leurs tanières  
 Les souris étaient prisonnières,  
 Qu'elles n'osaient sortir, qu'il avait beau chercher,  
 Le galant<sup>4</sup> fait le mort, et du haut d'un plancher  
 Se pend la tête en bas : la bête scélérate  
 A de certains cordons se tenait par la patte.  
 Le peuple des souris croit que c'est châtement,  
 Qu'il a fait un larcin de rôl ou de fromage,  
 Égratigné quelqu'un, causé quelque dommage,  
 Enfin qu'on a pendu le mauvais garnement.  
 Toutes, dis-je, unanimement,  
 Se promettent de rire à son enterrement,  
 Mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête,  
 Puis rentrent dans leurs nids à rats,  
 Puis ressortant font quatre pas,  
 Puis enfin se mettent en quête<sup>5</sup>.  
 Mais voici bien une autre fête :  
 Le pendu ressuscite ; et, sur ses pieds tombant,  
 Attrape les plus paresseuses.  
 Nous en savons plus d'un, dit-il en les gobant :  
 C'est tour de vieille guerre ; et vos cavernes creuses  
 Ne vous sauveront pas, je vous en avertis :  
 Vous viendrez toutes au logis.  
 Il prophétisait vrai : notre maître Mitis<sup>6</sup>,

1. Le premier est dans Rabelais (IV, 67). — 2. Roi des Huns (v<sup>e</sup> siècle) : il s'appelait lui-même *le fléau de Dieu*. — 3. Chien à trois têtes, gardien des enfers. — 4. Ici, rusé personnage. — 5. En quête de nourriture. — 6. Surnom tiré du latin et qui signifie *doux*.

Pour la seconde fois les trompe et les affine<sup>1</sup>,  
 Blanchit sa robe et s'enfarine ;  
 Et, de la sorte déguisé,  
 Se niche et se blottit dans une huche ouverte.  
 Ce fut à lui bien avisé :

La gent trotte-menu<sup>2</sup> s'en vient chercher sa perte.  
 Un rat, sans plus, s'abstient d'aller flairer autour :  
 C'était un vieux routier<sup>3</sup>, il savait plus d'un tour ;  
 Même il avait perdu sa queue à la bataille.  
 Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille,  
 S'écria-t-il de loin au général des chats :  
 Je soupçonne dessous encor quelque machine<sup>4</sup>.  
 Rien ne te sert d'être farine ;  
 Car, quand tu serais sac, je n'approcherais pas.

C'était bien dit à lui ; j'approuve sa prudence :  
 Il était expérimenté  
 Et savait que la méfiance  
 Est mère de la sûreté.

---

1. Les abuse. — 2. *Trotte-menu*, mot forgé par La Fontaine. — 3. Vieil aventurier qui a couru le monde. — 4. Machination, ruse.



## LIVRE QUATRIÈME

### I — Le Lion amoureux.

#### A MADEMOISELLE DE SÉVIGNÉ

SÉVIGNÉ<sup>1</sup>, de qui les attraits  
Servent aux grâces de modèle,  
Et qui naquîtes toute belle,  
A votre indifférence près,  
Pourriez-vous être favorable  
Aux jeux innocents d'une fable  
Et voir, sans vous épouvanter,  
Un lion qu'Amour sut dompter?  
Amour est un étrange maître ;  
Heureux qui peut ne le connaître  
Que par récit, lui ni ses coups !  
Quand on en parle devant vous,  
Si la vérité vous offense,  
La fable au moins se peut souffrir.  
Celle-ci prend bien<sup>2</sup> l'assurance  
De venir à vos pieds s'offrir,  
Par zèle et par reconnaissance.

Du temps que les bêtes parlaient,  
Les lions entre autres voulaient  
Être admis dans notre alliance.  
Pourquoi non? puisque leur engeance  
Valait la nôtre en ce temps-là,  
Ayant courage, intelligence,  
Et belle hure<sup>3</sup> outre cela.  
Voici comment il en alla :

Un lion de haut parentage,  
En passant par un certain pré,  
Rencontra bergère à son gré :

1. Françoise-Marguerite de Sévigné, fille de la célèbre marquise, âgée d'environ vingt ans quand La Fontaine lui dédia cette fable. Un peu plus tard, le 29 janvier 1669, elle épousa M. de Grignan. — 2. Quand même. — 3. Hure : tête.

Il la demande en mariage.  
 Le père aurait fort souhaité  
 Quelque gendre un peu moins terrible.  
 La donner lui semblait bien dur :  
 La refuser n'était pas sûr ;  
 Même un refus eût fait, possible,  
 Qu'on eût vu quelque beau matin  
 Un mariage clandestin :  
 Car, outre qu'en toute manière  
 La belle était pour les gens fiers,  
 Fille se coiffe<sup>1</sup> volontiers  
 D'amoureux à longue crinière.  
 Le père donc, ouvertement  
 N'osant renvoyer notre amant,  
 Lui dit : Ma fille est délicate ;  
 Vos griffes la pourront blesser  
 Quand vous voudrez la caresser.  
 Permettez donc qu'à chaque patte  
 On vous les rogne ; et, pour les dents,  
 Qu'on vous les lime en même temps :  
 Vos baisers en seront moins rudes,  
 Et pour vous plus délicieux ;  
 Car ma fille y répondra mieux,  
 Étant sans ces inquiétudes.  
 Le lion consent à cela,  
 Tant son âme était aveuglée !  
 Sans dents ni griffes le voilà  
 Comme place démantelée.  
 On lâcha sur lui quelques chiens :  
 Il fit fort peu de résistance.

Amour ! Amour ! quand tu nous tiens,  
 On peut bien dire : Adieu prudence !

## II — Le Berger et la Mer.

DU rapport d'un troupeau, dont il vivait sans soins,  
 Se contenta longtemps un voisin d'Amphitrite<sup>2</sup>.  
 Si sa fortune était petite,

1. S'éprend. — 2. Amphitrite, fille de l'Océan, est la déesse de la mer et l'épouse de Neptune.



Elle était sûre tout au moins.  
 A la fin les trésors déchargés sur la plage  
 Le tentèrent si bien qu'il vendit son troupeau,  
 Trafiqua de l'argent, le mit entier sur l'eau.  
 Cet argent périt par naufrage.  
 Son maître fut réduit à garder les brebis,  
 Non plus berger en chef comme il était jadis,  
 Quand ses propres moutons paissaient sur le rivage :  
 Celui qui s'était vu Corydon ou Tircis<sup>1</sup>  
 Fut Pierrot<sup>2</sup>, et rien davantage.  
 Au bout de quelque temps il fit quelques profits,  
 Racheta des bêtes à laine ;  
 Et comme un jour les vents, retenant leur haleine,  
 Laisaient paisiblement aborder les vaisseaux :  
 Vous voulez de l'argent, ô mesdames les Eaux !  
 Dit-il ; adressez-vous, je vous prie, à quelque autre :  
 Ma foi ! vous n'aurez pas le nôtre.

Ceci n'est pas un conte à plaisir inventé.  
 Je me sers de la vérité  
 Pour montrer, par expérience,  
 Qu'un sou, quand il est assuré,  
 Vaut mieux que cinq en espérance  
 Qu'il se faut contenter de sa condition ;  
 Qu'aux conseils de la mer et de l'ambition  
 Nous devons fermer les oreilles.  
 Pour un qui s'en louera, dix mille s'en plaindront.  
 La mer promet monts et merveilles :  
 Fiez-vous-y ; les vents et les voleurs viendront.

### III — La Mouche et la Fourmi.

LA mouche et la fourmi contestaient de leur prix.  
 O Jupiter ! dit la première,  
 Faut-il que l'amour-propre aveugle les esprits  
 D'une si terrible manière !  
 Qu'un vil et rampant animal  
 A la fille de l'air<sup>3</sup> ose se dire égal !  
 Je hante les palais, je m'assieds à ta table :

1. Noms de bergers. — 2. Personnage bouffon de la comédie italienne. — 3. La mouche.

Si l'on t'immole un bœuf, j'en goûte devant<sup>1</sup> toi ;  
 Pendant que celle-ci, chétive et misérable,  
 Vit trois jours d'un fétu qu'elle a traîné chez soi.  
     Mais, ma mignonne, dites-moi,  
 Vous campez-vous jamais sur la tête d'un roi,  
     D'un empereur ou d'une belle ?  
 Je le fais ; et je baise un beau sein quand je veux ;  
     Je me joue entre des cheveux ;  
 Je rehausse d'un teint la blancheur naturelle ;  
 Et la dernière main que met à sa beauté  
     Une femme allant en conquête,  
 C'est un ajustement des mouches emprunté<sup>2</sup>.  
     Puis allez-moi rompre la tête  
     De vos greniers ! — Avez-vous dit<sup>3</sup> ?  
     Lui répliqua la ménagère.  
 Vous hantez les palais ; mais on vous y maudit.  
     Et quant à goûter la première  
     De ce qu'on sert devant les dieux,  
     Croyez-vous qu'il en vaille<sup>4</sup> mieux ?  
 Si vous entrez partout, aussi<sup>5</sup> font les profanes.  
 Sur la tête des rois et sur celle des ânes  
 Vous allez vous planter, je n'en disconviens pas,  
     Et je sais que d'un prompt trépas  
 Cette importunité bien souvent est punie.  
 Certain ajustement, dites-vous, rend jolie ;  
 J'en conviens : il est noir ainsi que vous et moi.  
 Je veux qu'il ait nom mouche : est-ce un sujet pourquoi  
     Vous fassiez sonner vos mérites ?  
 Nomme-t-on pas aussi mouches les parasites ?  
 Cessez donc de tenir un langage si vain :  
     N'ayez plus ces hautes pensées.  
     Les mouches de cour sont chassées ;  
 Les mouchards<sup>6</sup> sont pendus : et vous mourrez de faim,  
     De froid, de langueur, de misère,  
 Quand Phébus régnera sur un autre hémisphère.  
 Alors je jouirai du fruit de mes travaux :  
     Je n'irai par monts ni par vaux  
     M'exposer au vent, à la pluie,

1. *Devant* : avant. — 2. Il était de mode chez les dames du xviii<sup>e</sup> siècle de se coller sur le visage, par ornement ou pour faire paraître le teint plus blanc, des *mouches*, c'est-à-dire des petits morceaux de taffetas ou de velours noir. — 3. Dit tout ce que vous aviez à dire. — 4. Que cela vaille — 5. Ainsi. — 6. Les espions.

Je vivrai sans mélancolie :  
 Le soin que j'aurai pris de soin m'exemptera.  
 Je vous enseignerai par là  
 Ce que c'est qu'une fausse ou véritable gloire.  
 Adieu, je perds le temps, laissez-moi travailler ;  
 Ni mon grenier, ni mon armoire  
 Ne se remplit à babiller.

---

#### IV — Le Jardinier et son Seigneur.

UN amateur de jardinage,  
 Demi-bourgeois, demi-manant<sup>1</sup>,  
 Possédait en certain village  
 Un jardin assez propre, et le clos attenant.  
 Il avait de plant vif fermé cette étendue :  
 Là croissait à plaisir l'oseille et la laitue,  
 De quoi faire à Margot pour sa fête un bouquet,  
 Peu de jasmin d'Espagne<sup>2</sup> et force serpolet.  
 Cette félicité par un lièvre troublée  
 Fit qu'au seigneur du bourg notre homme se plaignit.  
 Ce maudit animal vient prendre sa goulée<sup>3</sup>  
 Soir et matin, dit-il, et des pièges se rit ;  
 Les pierres, les bâtons y perdent leur crédit :  
 Il est sorcier, je crois. — Sorcier ? je l'en défie,  
 Repartit le seigneur : fût-il diable, Miraut<sup>4</sup>,  
 En dépit de ses tours, l'attrapera bientôt.  
 Je vous en déferai, bonhomme, sur ma vie. —  
 Et quand ? — Et dès demain, sans tarder plus longtemps.  
 La partie ainsi faite, il vient avec ses gens.  
 Cà, déjeunons, dit-il : vos poulets sont-ils tendres ?  
 La fille du logis, qu'on vous voie, approchez :  
 Quand la marierons-nous, quand aurons-nous des gendres ?  
 Bonhomme, c'est ce coup<sup>5</sup> qu'il faut, vous m'entendez,  
 Qu'il faut fouiller à l'escarcelle.  
 Disant ces mots, il fait connaissance avec elle,  
 Auprès de lui la fait asseoir,

---

1. Paysan. — 2. Jasmin d'Espagne, jasmin à grandes fleurs blanches, lavées de rose ou de pourpre, utilisé pour les graisses ou les huiles parfumées. — 3. Goulée, grosse bouchée.  
 — 4. Nom d'un chien. — 5. C'est alors.

Prend une main, un bras, lève un coin du mouchoir ;  
 Toutes sottises dont la belle  
 Se défend avec grand respect :  
 Tant qu'au père à la fin cela devient suspect.  
 Cependant on fricasse, on se rue en cuisine<sup>1</sup>. —  
 De quand sont vos jambons? ils ont fort bonne mine. —  
 Monsieur, ils sont à vous. — Vraiment, dit le seigneur,  
 Je les reçois, et de bon cœur.  
 Il déjeune très bien ; aussi<sup>2</sup> fait sa famille<sup>3</sup>,  
 Chiens, chevaux, et valets, tous gens bien endentés<sup>4</sup> :  
 Il commande chez l'hôte, y prend des libertés,  
 Boit son vin, caresse sa fille.  
 L'embarras des chasseurs<sup>5</sup> succède au déjeuné.  
 Chacun s'anime et se prépare :  
 Les trompes et les cors font un tel tintamarre  
 Que le bonhomme est étonné<sup>6</sup>.  
 Le pis fut que l'on mit en piteux équipage<sup>7</sup>  
 Le pauvre potager : adieu planches<sup>8</sup>, carreaux<sup>9</sup> ;  
 Adieu chicorée et porreaux ;  
 Adieu de quoi mettre au potage.  
 Le lièvre était gité dessous un maître chou.  
 On le quête<sup>10</sup> ; on le lance<sup>11</sup> : il s'enfuit par un trou,  
 Non pas trou, mais trouée, horrible et large plaie  
 Que l'on fit à la pauvre haie  
 Par ordre du seigneur ; car il eût été mal  
 Qu'on n'eût pu du jardin sortir tout à cheval.  
 Le bonhomme disait : Ce sont là jeux de prince.  
 Mais on le laissait dire : et les chiens et les gens  
 Firent plus de dégâts en une heure de temps  
 Que n'en auraient fait en cent ans  
 Tous les lièvres de la province.

Petits princes, videz vos débats entre vous :  
 De recourir aux rois vous seriez de grands fous.  
 Il ne les faut jamais engager dans vos guerres,  
 Ni les faire entrer sur vos terres.

---

1. On fait force cuisine. — 2. Ainsi. — 3. Toutes les personnes vivant sous le même toit.  
 — 4. Garnis de bonnes dents, donc ayant un solide appétit. — 5. Que donnent les chas-  
 seurs. — 6. Abasourdi. — 7. État. — 8. Bande de terrain planté. — 9. Carré de terrain  
 planté. — 10. On cherche sa piste. — 11. On le sort de son gîte.

## V — L'Ane et le petit Chien.

NE forçons point notre talent ;  
 Nous ne ferions rien avec grâce :  
 Jamais un lourdaud, quoi qu'il fasse,  
 Ne saurait passer pour galant<sup>1</sup>.  
 Peu de gens, que le ciel chérit et gratifie,  
 Ont le don d'agrèer infus avec la vie.  
 C'est un point qu'il leur faut laisser,  
 Et ne pas ressembler à l'âne de la fable,  
 Qui, pour se rendre plus aimable  
 Et plus cher à son maître, alla le caresser.  
 Comment ! disait-il en son âme,  
 Ce chien, parce qu'il est mignon,  
 Vivra de pair à compagnon<sup>2</sup>  
 Avec monsieur, avec madame ;  
 Et j'aurai des coups de bâton !  
 Que fait-il ? il donne la patte ;  
 Puis aussitôt il est baisé !  
 S'il en faut faire autant afin que l'on me flatte,  
 Cela n'est pas bien malaisé.  
 Dans cette admirable pensée,  
 Voyant son maître en joie, il s'en vient lourdement,  
 Lève une corne toute usée,  
 La lui porte au menton fort amoureusement,  
 Non sans accompagner, pour plus grand ornement,  
 De son chant gracieux cette action hardie.  
 Oh ! oh ! quelle caresse ! et quelle mélodie !  
 Dit le maître aussitôt. Holà, Martin-bâton<sup>3</sup> !  
 Martin-bâton accourt : l'âne change de ton.  
 Ainsi finit la comédie.

## VI — Le Combat des Rats et des Belettes.

LA nation des belettes,  
 Non plus que celle des chats,  
 Ne veut aucun bien aux rats,

1. Ici, homme bien élevé, de bonnes manières. — 2. Sur le pied d'égalité. — 3. Homme armé d'un bâton.

Et, sans les portes étrètes  
 De leurs habitations,  
 L'animal à longue échine  
 En ferait, je m'imagine,  
 De grandes destructions.  
 Or, une certaine année  
 Qu'il en était à foison<sup>1</sup>,  
 Leur roi, nommé Ratapon,  
 Mit en campagne une armée.  
 Les belettes, de leur part,  
 Déployèrent l'étendard.  
 Si l'on croit la renommée,  
 La victoire balança<sup>2</sup> :  
 Plus d'un guéret s'engraissa  
 Du sang de plus d'une bande.  
 Mais la perte la plus grande  
 Tomba presque en tous endroits  
 Sur le peuple souriquoix<sup>3</sup>.  
 Sa déroute fut entière,  
 Quoi que pût faire Artarpax,  
 Psicarpax, Méridarpax<sup>4</sup>,  
 Qui, tout couverts de poussière,  
 Soutinrent assez longtemps  
 Les efforts des combattants.  
 Leur résistance fut vaine ;  
 Il fallut céder au sort :  
 Chacun s'enfuit au plus fort<sup>5</sup>,  
 Tant soldat que capitaine.  
 Les princes périrent tous.  
 La racaille, dans des trous  
 Trouvant sa retraite prête,  
 Se sauva sans grand travail ;  
 Mais les seigneurs sur leur tête  
 Ayant chacun un plumail<sup>6</sup>,  
 Des cornes ou des aigrettes,  
 Soit comme marques d'honneur,  
 Soit afin que les belettes  
 En conçussent plus de peur,

1. *A foison* : en abondance. — 2. *Balança* : fut incertaine. — 3. Des souris : mot créé par La Fontaine. — 4. Noms tirés de la *Batrachomyomachie* (Combat des grenouilles et des rats), poème burlesque, et qui signifient : Artarpax, voleur de pain, Psicarpax, voleur de miettes, Méridarpax, voleur de morceaux. — 5. Au plus vite. — 6. Un plumet.

Cela causa leur malheur.  
 Trou, ni fente, ni crevasse,  
 Ne fut large assez pour eux ;  
 Au lieu que la populace  
 Entraîna dans les moindres creux.  
 La principale jonchée<sup>1</sup>  
 Fut donc des principaux rats.

Une tête empanachée  
 N'est pas petit embarras.  
 Le trop superbe équipage  
 Peut souvent en un passage  
 Causer du retardement.  
 Les petits, en toute affaire,  
 Esquivent<sup>2</sup> fort aisément :  
 Les grands ne le peuvent faire.

## VII — Le Singe et le Dauphin.

C'ÉTAIT chez les Grecs un usage  
 Que sur la mer tous voyageurs  
 Menaient avec eux en voyage  
 Singes et chiens de bateleurs.  
 Un navire en cet équipage  
 Non loin d'Athènes fit naufrage.  
 Sans les dauphins tout eût péri.  
 Cet animal est fort ami  
 De notre espèce : en son histoire  
 Pline le dit<sup>3</sup> ; il le faut croire.  
 Il sauva donc tout ce qu'il put.  
 Même un singe en cette occurrence,  
 Profitant de la ressemblance,  
 Lui pensa devoir son salut :  
 Un dauphin le prit pour un homme  
 Et sur son dos le fit asseoir  
 Si gravement qu'on eût cru voir  
 Ce chanteur que tant on renomme<sup>4</sup>  
 Le dauphin l'allait mettre à bord  
 Quand, par hasard, il lui demande :  
 Etes-vous d'Athènes la grande ?

1. Amas de cadavres. — 2. S'esquivent. — 3. Pline l'Ancien (IX, VIII). — 4. Le poète Ariou, qui, jeté à la mer, fut sauvé, dit-on, par un dauphin.

Oui, dit l'autre ; on m'y connaît fort :  
 S'il vous y survient quelque affaire,  
 Employez-moi ; car mes parents  
 Y tiennent tous les premiers rangs :  
 Un mien cousin est juge-maire<sup>1</sup>  
 Le dauphin dit : Bien grand merci :  
 Et le Pirée<sup>2</sup> a part aussi  
 A l'honneur de votre présence ?  
 Vous le voyez souvent, je pense ? —  
 Tous les jours : il est mon ami ;  
 C'est une vieille connaissance.  
 Notre magot<sup>3</sup> prit, pour ce coup,  
 Le nom d'un port pour un nom d'homme.

De telles gens il est beaucoup  
 Qui prendraient Vaugirard<sup>4</sup> pour Rome,  
 Et qui, caquetant au plus dru<sup>5</sup>,  
 Parlent de tout et n'ont rien vu.

Le dauphin rit, tourne la tête  
 Et, le magot considéré,  
 Il s'aperçoit qu'il n'a tiré  
 Du fond des eaux rien qu'une bête.  
 Il l'y replonge et va trouver  
 Quelque homme afin de le sauver.

## VIII — L'Homme et l'Idole de bois.

CERTAIN païen chez lui gardait un dieu de bois,  
 De ces dieux qui sont sourds, bien qu'ayant des oreilles.  
 Le païen cependant s'en promettait merveilles.  
 Il lui coûtait autant que trois :  
 Ce n'était que vœux et qu'offrandes,  
 Sacrifices de bœufs couronnés de guirlandes.  
 Jamais idole, quel qu'il fût,  
 N'avait eu cuisine si grasse,  
 Sans que, pour tout ce culte, à son hôte il échût  
 Succession, trésor, gain au jeu, nulle grâce.

1. Le *juge-maire* était, dans certaines provinces, le lieutenant du sénéchal. — 2. Port d'Athènes. — 3. Singe sans queue, du genre macaque. — 4. Vaugirard formait à l'époque un village, au sud de Paris. — 5. Beaucoup, à tort et à travers.



Bien plus, si pour un sou d'orage<sup>1</sup> en quelque endroit  
S'amassait d'une ou d'autre sorte,

L'homme en avait sa part ; et sa bourse en souffrait :  
La pitance<sup>2</sup> du dieu n'en était pas moins forte.

A la fin, se fâchant de n'en obtenir rien,  
Il vous prend un levier, met en pièces l'idole,  
Le trouve rempli d'or. Quand je t'ai fait du bien,  
M'as-tu valu, dit-il, seulement une obole<sup>3</sup>?

Va, sors de mon logis, cherche d'autres autels.

Tu ressembles aux naturels

Malheureux, grossiers et stupides :

On n'en peut rien tirer qu'avecque le bâton.

Plus je te remplissais, plus mes mains étaient vides :

J'ai bien fait de changer de ton.

## IX — Le Geai paré des plumes de Paon.

UN paon muait<sup>4</sup> : un geai prit son plumage ;

Puis après se l'accommoda ;

Puis parmi d'autres paons tout fier se panada<sup>5</sup>,

Croyant être un beau personnage.

Quelqu'un le reconnut : il se vit bafoué,

Berné, sifflé, moqué, joué,

Et par messieurs les paons plumé d'étrange sorte

Même vers ses pareils s'étant réfugié,

Il fut par eux mis à la porte.

Il est assez de geais à deux pieds comme lui

Qui se parent souvent des dépouilles d'autrui,

Et que l'on nomme plagiaires.

Je m'en tais et ne veux leur causer nul ennui :

Ce ne sont pas là mes affaires.

## X — Le Chameau et les Bâtons flottants.

LE premier qui vit un chameau

S'enfuit à cet objet nouveau ;

1. Le plus faible orage. — 2. Ce que reçoit un moine pour son repas, dans les communautés. — 3. Monnaie d'Athènes, valant environ quinze centimes de la nôtre. — 4. Perdit son plumage par l'effet de la mue. — 5. Se pavana.

Le second approcha ; le troisième osa faire  
 Un licou pour le dromadaire<sup>1</sup>.  
 L'accoutumance ainsi nous rend tout familier :  
 Ce qui nous paraissait terrible et singulier  
 S'apprivoise avec notre vue  
 Quand ce<sup>2</sup> vient à la continue<sup>3</sup>.  
 Et puisque nous voici tombés sur ce sujet :  
 On avait mis des gens au guet,  
 Qui, voyant sur les eaux de loin certain objet,  
 Ne purent s'empêcher de dire  
 Que c'était un puissant navire.  
 Quelques moments après, l'objet devint brûlôt<sup>4</sup>,  
 Et puis nacelle, et puis ballot,  
 Enfin bâtons flottants sur l'onde.  
 J'en sais beaucoup, de par le monde,  
 A qui ceci conviendrait bien :  
 De loin, c'est quelque chose ; et de près, ce n'est rien.

## XI — La Grenouille et le Rat.

TEL, comme dit Merlin<sup>5</sup>, cuide<sup>6</sup> engeigner<sup>7</sup> autrui,  
 Qui souvent s'engeigne soi-même.  
 J'ai regret que ce mot soit trop vieux aujourd'hui ;  
 Il m'a toujours semblé d'une énergie extrême.  
 Mais afin d'en venir au dessein que j'ai pris,  
 Un rat plein d'embonpoint, gras, et des mieux nourris,  
 Et qui ne connaissait l'avent ni le carême<sup>8</sup>,  
 Sur le bord d'un marais égayait ses esprits<sup>9</sup>.  
 Une grenouille approche et lui dit en sa langue :  
 Venez me voir chez moi ; je vous ferai festin.  
 Messire rat promit soudain :  
 Il n'était pas besoin de plus longue harangue.  
 Elle alléqua pourtant les délices du bain,  
 La curiosité, le plaisir du voyage,

1. Nom générique du chameau au XVII<sup>e</sup> siècle ; ne se dit aujourd'hui que du chameau à une bosse. — 2. Cela. — 3. *A la continue* : sans interruption, constamment. — 4. Bâtiment rempli de matières inflammables pour brûler les vaisseaux ennemis. — 5. C'est le fameux enchanteur des romans de la Table Ronde. — 6. Croit. — 7. Tromper. — 8. Époques qui précèdent les fêtes de Noël et de Pâques et pendant lesquelles les fidèles sont astreints au jeûne et à l'abstinence. — 9. *Esprits* : corps légers et subtils qui étaient regardés comme le principe de la vie ; puis le cœur, siège des émotions.

Cent raretés à voir le long du marécage :  
 Un jour il contera à ses petits-enfants  
 Les beautés de ces lieux, les mœurs des habitants,  
 Et le gouvernement de la chose publique

Aquatique.

Un point, sans plus, tenait le galant<sup>1</sup> empêché<sup>2</sup> :  
 Il nageait quelque peu, mais il fallait de l'aide.  
 La grenouille à cela trouve un très bon remède :  
 Le rat fut à son pied par la patte attaché ;

Un brin de jonc en fit l'affaire.

Dans le marais entrés, notre bonne commère  
 S'efforce de tirer son hôte au fond de l'eau,  
 Contre le droit des gens, contre la foi jurée ;  
 Prétend qu'elle en fera gorge chaude<sup>3</sup> et curée<sup>4</sup>,  
 C'était, à son avis, un excellent morceau.  
 Déjà dans son esprit la galande<sup>5</sup> le croque.  
 Il atteste les dieux ; la perfide s'en moque :  
 Il résiste ; elle tire. En ce combat nouveau,  
 Un milan, qui dans l'air planait, faisait la ronde,  
 Voit d'en haut le pauvre se débattant sur l'onde.  
 Il fond dessus, l'enlève et, par même moyen,

La grenouille et le lien.

Tout en fut ; tant et si bien,

Que de cette double proie

L'oiseau se donne au cœur joie<sup>6</sup>,

Ayant, de cette façon,

A souper chair et poisson.

La ruse la mieux ourdie

Peut nuire à son inventeur,

Et souvent la perfidie

Retourne sur son auteur.

## XII — Tribut envoyé par les Animaux à Alexandre.

UNE fable avait cours parmi l'antiquité ;  
 Et la raison ne m'en est pas connue.

1. Gai compagnon. — 2. Embarrassé. — 3. Gorge chaude : viande chaude qu'on jette au faucon, et qui provient du gibier qu'il a attrapé. — 4. Curée : la pâture qu'on donne aux chiens de chasse à courre, en leur faisant manger de la bête qu'ils ont prise. — 5. La rusée. — 6. Se donner au cœur joie : jouir abondamment, se rassasier.

Que le lecteur en tire une moralité,  
Voici la fable toute nue :

La Renommée ayant dit en cent lieux  
Qu'un fils de Jupiter, un certain Alexandre,  
Ne voulant rien laisser de libre sous les cieux,  
    Commandait que, sans plus attendre,  
    Tout peuple à ses pieds s'allât rendre,  
Quadrupèdes, humains, éléphants, vermisseaux,  
    Les républiques des oiseaux ;  
    La déesse aux cent bouches, dis-je,  
    Ayant mis partout la terreur  
En publiant l'édit du nouvel empereur,  
    Les animaux, et toute espèce lige<sup>1</sup>  
De son seul appétit, crurent que cette fois  
    Il fallait subir d'autres lois.  
On s'assemble au désert : tous quittent leur tanière.  
Après divers avis, on résout, on conclut  
    D'envoyer hommage et tribut.  
    Pour l'hommage<sup>2</sup> et pour la manière<sup>3</sup>,  
Le singe en fut chargé : l'on lui mit par écrit  
    Ce que l'on voulait qui fût dit.  
    Le seul tribut les tint en peine :  
    Car que donner ? il fallait de l'argent.  
    On en prit d'un prince obligeant,  
    Qui, possédant dans son domaine  
    Des mines d'or, fournit ce qu'on voulut.  
Comme il fut question de porter ce tribut,  
    Le mulet et l'âne s'offrirent,  
Assistés du cheval ainsi que du chameau.  
    Tous quatre en chemin ils se mirent  
    Avec le singe, ambassadeur nouveau.  
La caravane enfin rencontre en un passage  
Monseigneur le lion : cela ne leur plut point.  
    Nous nous rencontrons tout à point,  
Dit-il ; et nous voici compagnons de voyage.  
    J'allais offrir mon fait à part<sup>4</sup> ;  
Mais, bien qu'il soit léger, tout fardeau m'embarresse.  
    Obligez-moi de me faire la grâce

1. *Lige* : redevable d'un droit au seigneur. Entendez ici : esclave de son seul appétit.  
— 2. *Hommage* : serment du vassal à son seigneur. — 3. *Manière* : la forme de l'hommage.  
— 4. *Ma quote-part*.

Que d'en porter chacun un quart :  
 Ce ne vous sera pas une charge trop grande,  
 Et j'en serai plus libre et bien plus en état,  
 En cas que les voleurs attaquent notre bande

Et que l'on en vienne au combat.

Éconduire un lion rarement se pratique.  
 Le voilà donc admis, soulagé, bien reçu  
 Et, malgré le héros de Jupiter issu<sup>1</sup>,  
 Faisant chère<sup>2</sup> et vivant sur la bourse publique.

Ils arrivèrent dans un pré  
 Tout bordé de ruisseaux, de fleurs tout diapré,  
 Où maint mouton cherchait sa vie ;

Séjour du frais, véritable patrie  
 Des zéphyrs. Le lion n'y fut pas qu'à ses gens  
 Il se plaignit d'être malade.

Continuez votre ambassade,

Dit-il ; je sens un feu qui me brûle au dedans  
 Et veux chercher ici quelque herbe salulaire.

Pour vous, ne perdez point de temps,  
 Rendez-moi mon argent ; j'en puis avoir affaire.  
 On déballe ; et d'abord le lion s'écria,

D'un ton qui témoignait sa joie :  
 Que de filles, ô dieux, mes pièces de monnaie  
 Ont produites ! Voyez : la plupart sont déjà

Aussi grandes que leurs mères.  
 Le croît<sup>3</sup> m'en appartient. Il prit tout là-dessus  
 Ou bien, s'il ne prit tout, il n'en demeura guères.

Le singe et les sommiers<sup>4</sup> confus,  
 Sans oser répliquer, en chemin se remirent.  
 Au fils de Jupiter on dit qu'ils se plainirent  
 Et n'en eurent point de raison.

Qu'eût-il fait ? C'eût été lion contre lion ;  
 Et le proverbe dit : Corsaires à corsaires,  
 L'un l'autre s'attaquant, ne font pas leurs affaires.

---

1. Alexandre. — 2. Festin. — 3. Le croît : l'accroissement, le produit du troupeau.  
 4. Les bêtes de somme.

### XIII — Le Cheval s'étant voulu venger du Cerf.

DE tous temps les chevaux ne sont nés pour les hommes.  
Lorsque le genre humain de glands se contentait,  
Ane, cheval et mule aux forêts habitait :  
Et l'on ne voyait point, comme au siècle où nous sommes,  
Tant de selles et tant de bâts,  
Tant de harnais pour les combats,  
Tant de chaises<sup>1</sup>, tant de carrosses ;  
Comme aussi ne voyait-on pas  
Tant de festins et tant de noces.

Or un cheval eut alors différend  
Avec un cerf plein de vitesse ;  
Et, ne pouvant l'attraper en courant,  
Il eut recours à l'homme, implora son adresse.  
L'homme lui mit un frein, lui sauta sur le dos,  
Ne lui donna point de repos  
Que le cerf ne fût pris et n'y laissât la vie.  
Et cela fait, le cheval remercie  
L'homme son bienfaiteur, disant : Je suis à vous ;  
Adieu ; je m'en retourne en mon séjour sauvage.  
Non pas cela, dit l'homme ; il fait meilleur chez nous.

Je vois trop quel est votre usage<sup>2</sup>.  
Demeurez donc ; vous serez bien traité  
Et jusqu'au ventre en la litière.  
Hélas ! que sert la bonne chère  
Quand on n'a pas la liberté ?  
Le cheval s'aperçut qu'il avait fait folie ;  
Mais il n'était plus temps ; déjà son écurie  
Était prête et toute bâtie.

Il y mourut en traînant son lien :  
Sage s'il eût remis une légère offense.

Quel que soit le plaisir que cause la vengeance,  
C'est l'acheter trop cher que l'acheter d'un bien  
Sans qui les autres ne sont rien.

---

1. Petites voitures de voyage. — 2. A quoi vous pouvez me servir, votre utilité.

## XIV — Le Renard et le Buste.

LES grands, pour la plupart, sont masques de théâtre<sup>1</sup> ;  
 Leur apparence impose au vulgaire idolâtre.  
 L'âne n'en sait juger que par ce qu'il en voit ;  
 Le renard, au contraire, à fond les examine,  
 Les tourne de tout sens ; et, quand il s'aperçoit  
     Que leur fait<sup>2</sup> n'est que bonne mine,  
 Il leur applique un mot qu'un buste de héros  
     Lui fit dire fort à propos.  
 C'était un buste creux, et plus grand que nature.  
 Le renard, en louant l'effort de la sculpture :  
 « Belle tête, dit-il, mais de cervelle point. »

Combien de grands seigneurs sont bustes en ce point !

---

## XV — Le Loup, la Chèvre et le Chevreau.

LA bique, allant remplir sa traînante mamelle,  
 Et paître l'herbe nouvelle,  
 Ferma sa porte au loquet,  
 Non sans dire à son biquet :  
 Gardez-vous, sur votre vie,  
 D'ouvrir que l'on ne vous die  
 Pour enseigne et mot du guet<sup>3</sup> :  
 Foin<sup>4</sup> du loup et de sa race !  
 Comme elle disait ces mots,  
 Le loup, de fortune<sup>5</sup>, passe.  
 Il les recueille à propos  
 Et les garde en sa mémoire.  
 La bique, comme on peut le croire,  
 N'avait pas vu le glouton.  
 Dès qu'il la voit partie, il contrefait son ton  
 Et, d'une voix papelarde<sup>6</sup>,  
 Il demande qu'on ouvre, en disant : Foin du loup !  
 Et croyant entrer tout d'un coup.

---

1. N'ont que l'extérieur, l'apparence. Les acteurs de l'antiquité portaient sur la scène de grands masques pour jouer leur rôle. — 2. Leur manière d'être, d'agir. — 3. *Mot du guet* : mot d'ordre pour la garde. — 4. Interjection de dédain. — 5. Par aventure. — 6. Hypocritement douce.

Le biquet soupçonneux par la fente regarde :  
 Montrez-moi patte blanche ou je n'ouvrirai point,  
 S'écria-t-il d'abord. Patte blanche est un point  
 Chez les loups, comme on sait, rarement en usage.  
 Celui-ci, fort surpris d'entendre ce langage,  
 Comme il était venu s'en retourna chez soi.  
 Où serait le biquet s'il eût ajouté foi  
     Au mot du guet que, de fortune,  
     Notre loup avait entendu ?

Deux sûretés valent mieux qu'une,  
 Et le trop en cela ne fut jamais perdu.

---

## XVI — Le Loup, la Mère et l'Enfant.

CE loup me remet en mémoire  
 Un de ses compagnons qui fut encor mieux pris :  
     Il y périt. Voici l'histoire :  
 Un villageois avait à l'écart son logis.  
 Messer loup attendait chape-chute<sup>1</sup> à la porte :  
 Il avait vu sortir gibier de toute sorte,  
     Veaux de lait<sup>2</sup>, agneaux et brebis,  
 Régiments de dindons, enfin bonne provende<sup>3</sup>.  
 Le larron commençait pourtant à s'ennuyer.  
     Il entend un enfant crier :  
     La mère aussitôt le gourmande,  
     Le menace, s'il ne se tait,  
 De le donner au loup. L'animal se tient prêt,  
 Remerciant les dieux d'une telle aventure,  
 Quand la mère, apaisant sa chère géniture<sup>4</sup>,  
 Lui dit : Ne criez point ; s'il vient, nous le tuerons.  
 Qu'est ceci ? s'écria le mangeur de moutons :  
 Dire d'un, puis d'un autre ! Est-ce ainsi que l'on traite  
 Les gens faits comme moi ? Me prend-on pour un sot ?  
     Que quelque jour ce beau marmot  
 Vienne au bois cueillir la noisette !

---

1. *Attendre chape-chute* : attendre un hasard, une occasion imprévue de profiter aux dépens d'autrui. — 2. Qui tettent encore. — 3. Des vivres. — 4. *Pour progéniture*.



Comme il disait ces mots, on sort de la maison :  
Un chien de cour l'arrête ; épieux et fourches-fières<sup>1</sup>  
L'ajustent de toutes manières.

Que veniez-vous chercher en ce lieu ? lui dit-on.  
Aussitôt il conta l'affaire.

Merci de moi<sup>2</sup> ! lui dit la mère ;  
Tu mangeras mon fils ! L'ai-je fait à dessein  
Qu'il assouvisse un jour ta faim ?  
On assomma la pauvre bête.

Un manant lui coupa le pied droit et la tête :  
Le seigneur du village à sa porte les mit ;  
Et ce dicton picard à l'entour fut écrit :

« Biaux chires leups, n'écoutez mie  
« Mère tenchent chen fieux qui crie<sup>3</sup>. »

## XVII — Parole de Socrate.

SOCRATE un jour faisant bâtir,  
Chacun censurait son ouvrage :  
L'un trouvait les dedans, pour ne lui point mentir,  
Indignes d'un tel personnage ;  
L'autre blâmait la face, et tous étaient d'avis  
Que les appartements en étaient trop petits.  
Quelle maison pour lui ! l'on y tournait à peine.

Plût au ciel que de vrais amis,  
Telle qu'elle est, dit-il, elle pût être pleine !

Le bon Socrate avait raison  
De trouver pour ceux-là trop grande sa maison.  
Chacun se dit ami ; mais fou qui s'y repose :  
Rien n'est plus commun que ce nom,  
Rien n'est plus rare que la chose.

## XVIII — Le Vieillard et ses Enfants.

TOUTE puissance est faible, à moins que d'être<sup>4</sup> unie :  
Écoutez là-dessus l'esclave de Phrygie<sup>5</sup>.  
Si j'ajoute du mien à son invention,

1. Fourches de fer à deux ou trois pointes. — 2. Locution exclamative. — 3. En français moderne : « Beaux sires lous, n'écoutez pas Mère tançant son fils qui crie. » — 4. A moins d'être. — 5. Ésope.

C'est pour peindre nos mœurs, et non point par envie ;  
 Je suis trop au-dessous de cette ambition.  
 Phèdre enchérit souvent par un motif de gloire ;  
 Pour moi, de tels pensers me seraient mal séants.  
 Mais venons à la fable, ou plutôt à l'histoire  
 De celui qui tâcha d'unir tous ses enfants

Un vieillard près d'aller où la mort l'appelait :  
 Mes chers enfants, dit-il (à ses fils il parlait),  
 Voyez si vous romprez ces dards liés ensemble ;  
 Je vous expliquerai<sup>1</sup> le nœud qui les assemble.  
 L'aîné, les ayant pris et fait tous ses efforts,  
 Les rendit, en disant : Je le<sup>2</sup> donne aux plus forts.  
 Un second lui succède et se met en posture,  
 Mais en vain. Un cadet tente aussi l'aventure.  
 Tous perdirent leur temps ; le faisceau résista :  
 De ces dards joints ensemble un seul ne s'éclata<sup>3</sup>.  
 Faibles gens, dit le père, il faut que je vous montre  
 Ce que ma force peut en semblable rencontre.  
 On crut qu'il se moquait ; on sourit, mais à tort :  
 Il sépare les dards, et les rompt sans effort.  
 Vous voyez, reprit-il, l'effet de la concorde :  
 Soyez joints, mes enfants, que l'amour vous accorde.  
 Tant que dura son mal il n'eut autre discours.  
 Enfin se sentant près de terminer ses jours :  
 Mes chers enfants, dit-il, je vais où sont nos pères ;  
 Adieu : promettez-moi de vivre comme frères ;  
 Que j'obtienne de vous cette grâce en mourant.  
 Chacun de ses trois fils l'en assure en pleurant.  
 Il prend à tous les mains ; il meurt. Et les trois frères  
 Trouvent un bien fort grand, mais fort mêlé d'affaires.  
 Un créancier saisit, un voisin fait procès :  
 D'abord notre trio s'en tire avec succès.  
 Leur amitié fut courte autant qu'elle était rare.  
 Le sang les avait joints ; l'intérêt les sépare :  
 L'ambition, l'envie, avec les consultants<sup>4</sup>,  
 Dans la succession entrent en même temps.  
 On en vient au partage, on conteste, on chicane :  
 Le juge sur cent points tour à tour les condamne.

1. Je vous expliquerai pourquoi je les ai assemblés par un nœud. — 2. Cela, cette difficulté. — 3. Pas un seul n'éclata. — 4. Ceux qui donnent des consultations, les avocats, les hommes d'affaires.

Créanciers et voisins reviennent aussitôt,  
 Ceux-là sur une erreur<sup>1</sup>, ceux-ci sur un défaut<sup>2</sup>.  
 Les frères désunis sont tous d'avis contraire :  
 L'un veut s'accommoder<sup>3</sup>, l'autre n'en veut rien faire.  
 Tous perdirent leur bien et voulurent trop tard  
 Profiter de ces dards unis et pris à part.

## XIX — L'Oracle et l'Impie.

VOULOIR tromper le ciel, c'est folie à la terre.  
 Le dédale des cœurs en ses détours n'enserre  
 Rien qui ne soit d'abord éclairé par les dieux :  
 Tout ce que l'homme fait, il le fait à leurs yeux,  
 Même les actions que dans l'ombre il croit faire.

Un païen, qui sentait quelque peu le fagot<sup>4</sup>,  
 Et qui croyait en Dieu, pour user de ce mot,  
 Par bénéfice d'inventaire<sup>5</sup>,  
 Alla consulter Apollon.

Dès qu'il fut en son sanctuaire :  
 Ce que je tiens, dit-il, est-il en vie ou non ?  
 Il tenait un moineau, dit-on,  
 Près d'étouffer la pauvre bête,  
 Ou de la lâcher aussitôt,  
 Pour mettre Apollon en défaut.

Apollon reconnut ce qu'il avait en tête :  
 Mort ou vif, lui dit-il, montre-nous ton moineau,  
 Et ne me tends plus de panneau<sup>6</sup>.  
 Tu te trouverais mal d'un pareil stratagème.  
 Je vois de loin, j'atteins de même.

## XX — L'Avare qui a perdu son trésor.

L'USAGE<sup>7</sup> seulement fait la possession.  
 Je demande à ces gens de qui la passion  
 Est d'entasser toujours, mettre somme sur somme,

1. Soit sur la personne, soit sur l'objet. — 2. Défaut de forme ou de personne. — 3. Transiger, s'arranger. — 4. Expression proverbiale : qui courait le grand risque de monter sur le bûcher comme coupable d'hérésie. — 5. Sauf vérification par inventaire. — 6. Filet placé sur le passage du gibier. Au figuré, piège. — 7. Emploi que l'on fait des richesses, des biens dont on est le propriétaire.

Quel avantage ils ont que n'ait pas un autre homme.  
 Diogène<sup>1</sup> là-bas<sup>2</sup> est aussi riche qu'eux,  
 Et l'avare ici-haut comme lui vit en gueux.  
 L'homme au trésor caché qu'Ésope nous propose  
 Servira d'exemple à la chose.

Ce malheureux attendait  
 Pour jouir de son bien une seconde vie ;  
 Ne possédait pas l'or, mais l'or le possédait.  
 Il avait dans la terre une somme enfouie<sup>3</sup>,  
 Son cœur avec, n'ayant autre déduit<sup>4</sup>  
 Que d'y ruminer jour et nuit,  
 Et rendre sa chevance<sup>5</sup> à lui-même sacrée.  
 Qu'il allât ou qu'il vînt, qu'il bût ou qu'il mangeât,  
 On l'eût pris de bien court<sup>6</sup>, à moins qu'il ne songeât  
 A l'endroit où gisait cette somme enterrée.  
 Il y fit tant de tours qu'un fossoyeur le vit,  
 Se douta du dépôt, l'enleva sans rien dire.  
 Notre avare un beau jour ne trouva que le nid.  
 Voilà mon homme aux pleurs<sup>7</sup> : il gémit, il soupire,  
 Il se tourmente, il se déchire.  
 Un passant lui demande à quel sujet ses cris. —  
 C'est mon trésor que l'on m'a pris. —  
 Votre trésor? où pris? — Tout joignant cette pierre. —  
 Eh ! sommes-nous en temps de guerre,  
 Pour l'apporter si loin? N'eussiez-vous pas mieux fait  
 De le laisser chez vous en votre cabinet<sup>8</sup>,  
 Que de le changer de demeure?  
 Vous auriez pu sans peine y puiser à toute heure. —  
 A toute heure, bons dieux ! ne tient-il qu'à cela?<sup>9</sup>  
 L'argent vient-il comme il s'en va?  
 Je n'y touchais jamais. — Dites-moi donc, de grâce,  
 Reprit l'autre, pourquoi vous vous affligez tant :  
 Puisque vous ne touchiez jamais à cet argent,  
 Mettez une pierre à la place ;  
 Elle vous vaudra tout autant.

---

1. Philosophe cynique, qui méprisait l'argent et le bien-être. — 2. Aux enfers. —  
 3. Inversion : enfoui une somme... — 4. Plaisir. — 5. Son bien. — 6. Si on l'eût pris en  
 train de ne pas songer... c'eût été pendant un instant très court. — 7. Dans les larmes.  
 — 8. Secrétaire, meuble à tiroirs. — 9. Entendez : est-ce facile de puiser à toute heure  
 à sa caisse?

## XXI — L'OEil du maître.

UN cerf, s'étant sauvé dans une étable à bœufs,  
 Fut d'abord<sup>1</sup> averti par eux  
 Qu'il cherchât un meilleur asile.  
 Mes frères, leur dit-il, ne me décelez pas :  
 Je vous enseignerai les pâtis<sup>2</sup> les plus gras ;  
 Ce service vous peut quelque jour être utile,  
 Et vous n'en aurez point regret.  
 Les bœufs, à toutes fins<sup>3</sup>, promirent le secret.  
 Il se cache en un coin, respire et prend courage.  
 Sur le soir on apporte herbe fraîche et fourrage,  
 Comme l'on faisait tous les jours :  
 L'on va, l'on vient, les valets font cent tours,  
 L'intendant même ; et pas un d'aventure  
 N'aperçut ni cors, ni ramure,  
 Ni cerf enfin. L'habitant des forêts  
 Rend déjà grâce aux bœufs, attend dans cette étable  
 Que, chacun retournant au travail de Cérès<sup>4</sup>,  
 Il trouve pour sortir un moment favorable.  
 L'un des bœufs ruminant lui dit : Cela va bien ;  
 Mais quoi ! l'homme aux cent yeux<sup>5</sup> n'a pas fait sa revue.  
 Je crains fort pour toi sa venue ;  
 Jusque-là, pauvre cerf, ne te vante de rien.  
 Là-dessus le maître entre et vient faire sa ronde.  
 Qu'est ceci ? dit-il à son monde ;  
 Je trouve bien peu d'herbe en tous ces râteliers ;  
 Cette litière est vieille ; allez vite aux greniers ;  
 Je veux voir désormais vos bêtes mieux soignées.  
 Que coûte-t-il d'ôter toutes ces araignées ?  
 Ne saurait-on ranger ces jous et ces colliers ?  
 En regardant à tout, il voit une autre tête  
 Que celles qu'il voyait d'ordinaire en ce lieu.  
 Le cerf est reconnu : chacun prend un épieu ;  
 Chacun donne un coup à la bête.  
 Ses larmes ne sauraient la sauver du trépas.  
 On l'emporte, on la sale, on en fait maint repas,  
 Dont maint voisin s'éjouit<sup>6</sup> d'être.

1. Dès le premier moment. — 2. *Pâtis* : pâturages. — 3. Quoi qu'il puisse arriver. —  
 4. Déesse de l'agriculture chez les Latins. — 5. Expression figurée : l'homme qui voit  
 tout. — 6. Se réjouit.

Phèdre sur ce sujet dit fort élégamment :  
 Il n'est, pour voir, que l'œil du maître.  
 Quant à moi, j'y mettrais encor l'œil de l'amant.

---

## XXII — L'Alouette et ses Petits avec le Maître d'un champ.

NE t'attends<sup>1</sup> qu'à toi seul ; c'est un commun proverbe.  
 Voici comme Ésope le mit  
 En crédit.

Les alouettes font leur nid  
 Dans les blés quand ils sont en herbe,  
 C'est-à-dire environ<sup>2</sup> le temps  
 Que tout aime et que tout pullule dans le monde,  
 Monstres marins au fond de l'onde,  
 Tigres dans les forêts, alouettes aux champs.  
 Une pourtant de ces dernières  
 Avait laissé passer la moitié d'un printemps  
 Sans goûter le plaisir des amours printanières.  
 A toute force enfin elle se résolut  
 D'imiter la nature et d'être mère encore<sup>3</sup>.  
 Elle bâtit un nid, pond, couve et fait éclore  
 A la hâte : le tout alla du mieux qu'il put,  
 Les blés d'alentour mûrs avant que la nitée<sup>4</sup>  
 Se trouvât assez forte encor  
 Pour voler et prendre l'essor,  
 De mille soins divers l'alouette agitée  
 S'en va chercher pâture, avertit ses enfants  
 D'être toujours au guet et faire sentinelle.  
 Si le possesseur de ces champs  
 Vient avecque son fils, comme<sup>5</sup> il viendra, dit-elle,  
 Écoutez bien : selon ce qu'il dira,  
 Chacun de nous décampera.  
 Sitôt que l'alouette eut quitté sa famille,  
 Le possesseur du champ vient avecque son fils.  
 Ces blés sont mûrs, dit-il : allez chez nos amis

---

1. Ne compte que sur toi seul. — 2. Vers. — 3. Pendant qu'il en était encore temps  
 — 4. Nichée (mot patois). — 5. Comme : car.

Les prier que chacun, apportant sa faucille,  
 Nous vienne aider demain dès la pointe du jour.

Notre alouette de retour  
 Trouve en alarme sa couvée.

L'un commence : Il a dit que, l'aurore levée,  
 L'on fit venir demain ses amis pour l'aider.  
 S'il n'a dit que cela, repartit l'alouette,  
 Rien ne nous presse encor de changer de retraite :

Mais c'est demain qu'il faut tout de bon écouter.  
 Cependant<sup>1</sup> soyez gais ; voilà de quoi manger.  
 Eux repus, tout s'endort, les petits et la mère.  
 L'aube du jour arrive, et d'amis point du tout.  
 L'alouette à l'essor<sup>2</sup>, le maître s'en vient faire

Sa ronde ainsi qu'à l'ordinaire.

Ces blés ne devraient pas, dit-il, être debout.

Nos amis ont grand tort, et tort qui se repose  
 Sur de tels paresseux, à servir ainsi lents.

Mon fils, allez chez nos parents

Les prier de la même chose.

L'épouvante est au nid plus forte que jamais. —

Il a dit ses parents, mère ! c'est à cette heure... —

Non, mes enfants ; dormez en paix :

Ne bougeons de notre demeure.

L'alouette eut raison ; car personne ne vint.

Pour la troisième fois, le maître se souvint

De visiter ses blés. Notre erreur est extrême,

Dit-il, de nous attendre<sup>3</sup> à d'autres gens que nous.

Il n'est meilleur ami ni parent que soi-même.

Retenez bien cela, mon fils. Et savez-vous

Ce qu'il faut faire ? Il faut qu'avec notre famille<sup>4</sup>

Nous prenions dès demain chacun une faucille :

C'est là notre plus court ; et nous achèverons

Notre moisson quand nous pourrons.

Dès lors que ce dessein fut su de l'alouette : —

C'est ce coup<sup>5</sup> qu'il est bon de partir, mes enfants !

Et les petits, en même temps,

Voletants, se culebutants,

Délogèrent tous sans trompette.

---

1. Toutefois. — 2. L'alouette ayant pris son vol. — 3. De nous confier. — 4. Ensemble des personnes qui vivent sous le même toit. — 5. C'est cette fois-ci.

---

---

## LIVRE CINQUIÈME

---

### I — Le Bûcheron et Mercure.

A M. LÈ C. D. B<sup>1</sup>

VOTRE goût a servi de règle à mon ouvrage :  
J'ai tenté les moyens d'acquérir son suffrage.  
Vous voulez qu'on évite un soin trop curieux<sup>2</sup>  
Et des vains ornements l'effort ambitieux ;  
Je le veux comme vous : cet effort ne peut plaire.  
Un auteur gâte tout quand il veut trop bien faire.  
Non qu'il faille bannir certains traits délicats :  
Vous les aimez, ces traits ; et je ne les hais pas.  
Quant au principal but qu'Ésope se propose,  
J'y tombe au moins mal que je puis,  
Enfin, si dans ces vers je ne plais et n'instruis,  
Il ne tient pas à moi ; c'est toujours quelque chose.  
Comme la force est un point  
Dont je ne me pique point,  
Je tâche d'y tourner le vice en ridicule,  
Ne pouvant l'attaquer avec des bras d'Hercule.  
C'est là tout mon talent ; je ne sais s'il suffit.  
Tantôt je peins en un récit  
La sottise jointe avecque l'envie,  
Deux pivots sur qui roule aujourd'hui notre vie.  
Tel est ce chétif animal  
Qui voulut en grosseur au bœuf se rendre égal.  
J'oppose quelquefois, par une double image,  
Le vice à la vertu, la sottise au bon sens,  
Les agneaux aux loups ravissants,  
La mouche à la fourmi ; faisant de cet ouvrage  
Une ample comédie à cent actes divers,  
Et dont la scène est l'univers.  
Hommes, dieux, animaux, tout y fait quelque rôle :  
Jupiter comme un autre. Introduisons celui  
Qui porte de sa part aux belles la parole<sup>3</sup> :  
Ce n'est pas de cela qu'il s'agit aujourd'hui.

---

1. Ces initiales désignent sans doute Monsieur le Chevalier de Bouillon, un parent de Turenne. — 2. Trop étudié. — 3. Mercure.





LE BÛCHERON ET MERCURE. A. M. LE C. D. B. Fable LXXXIII.

J.B. Oudry inv.

C.N. Cochin aq. fort. N. Dupuis scul. et imprimeur

VOILA, DIT-IL, LA MIENNE CETTE FOIS :  
JE SUIS CONTENT SI J'AI CETTE DERNIÈRE (P. 127)



LOURS ET LES DEUX COMPAGNONS . Fable CII .

C'EST, DIT-IL, UN CADAVRE; OTONS-NOU , (AR I S'ENT (P. 141).

Un bûcheron perdit son gagne-pain,  
 C'est sa cognée ; et la cherchant en vain,  
 Ce fut pitié là-dessus de l'entendre.  
 Il n'avait pas des outils à revendre :  
 Sur celui-ci roulait tout son avoir.  
 Ne sachant donc où mettre son espoir,  
 Sa face était de pleurs toute baignée :  
 O ma cognée ! ô ma pauvre cognée !  
 S'écriait-il : Jupiter, rends-la moi ;  
 Je tiendrai l'être encore un coup de toi.  
 Sa plainte fut de l'Olympe entendue.  
 Mercure vient. Elle n'est pas perdue,  
 Lui dit ce dieu ; la connaîtras-tu bien ?  
 Je crois l'avoir près d'ici rencontrée.  
 Lors une d'or à l'homme étant montrée,  
 Il répondit : Je n'y demande rien.  
 Une d'argent succède à la première,  
 Il la refuse. Enfin une de bois.  
 Voilà, dit-il, la mienne cette fois :  
 Je suis content si j'ai cette dernière.  
 Tu les auras, dit le dieu, toutes trois :  
 Ta bonne foi sera récompensée.  
 En ce cas-là je les prendrai, dit-il.  
 L'histoire en est aussitôt dispersée ;  
 Et boquillons<sup>1</sup> de perdre leur outil,  
 Et de crier pour se le faire rendre.  
 Le roi des dieux ne sait auquel entendre.  
 Son fils Mercure aux criards vient encor ;  
 A chacun d'eux il en montre une d'or.  
 Chacun eût cru passer pour une bête  
 De ne pas dire aussitôt : La voilà !  
 Mercure, au lieu de donner celle-là,  
 Leur en décharge un grand coup sur la tête.

Ne point mentir, être content du sien,  
 C'est le plus sûr : cependant on s'occupe  
 A dire faux pour attraper du bien.  
 Que sert cela ? Jupiter n'est pas dupe.

---

1. Boquillon : bûcheron.

## II — Le Pot de terre et le Pot de fer.

LE pot de fer proposa  
 Au pot de terre un voyage.  
 Celui-ci s'en excusa,  
 Disant qu'il ferait que sage<sup>1</sup>  
 De garder le coin du feu :  
 Car il lui fallait si peu,  
 Si peu que la moindre chose  
 De son débris<sup>2</sup> serait cause :  
 Il n'en reviendrait morceau.  
 Pour vous, dit-il, dont la peau  
 Est plus dure que la mienne,  
 Je ne vois rien qui vous tienne.  
 Nous vous mettrons à couvert,  
 Repartit le pot de fer :  
 Si quelque matière dure  
 Vous menace d'aventure<sup>3</sup>,  
 Entre deux je passerai,  
 Et du coup vous sauverai.  
 Cette offre le persuade.  
 Pot de fer son camarade  
 Se met droit à ses côtés.  
 Mes gens s'en vont à trois pieds,  
 Clopin clopant comme ils peuvent,  
 L'un contre l'autre jetés  
 Au moindre hoquet<sup>4</sup> qu'ils trouvent<sup>5</sup>.

Le pot de terre en souffre ; il n'eut pas fait cent pas  
 Que par son compagnon il fut mis en éclats,  
 Sans qu'il eût lieu de se plaindre.

Ne nous associons qu'avecque nos égaux ;  
 Ou bien il nous faudra craindre  
 Le destin d'un de ces pots.

## III — Le Petit Poisson et le Pêcheur.

PETIT poisson deviendra grand,  
 Pourvu que Dieu lui prête vie ;

1. Il agirait comme un sage. — 2. Destruction. — 3. Par hasard. — 4. Au moindre accroc. — 5. Trouvent.

Mais le lâcher en attendant,  
 Je tiens pour moi que c'est folie ;  
 Car de le rattraper il<sup>1</sup> n'est pas trop certain.

Un carpeau<sup>2</sup>, qui n'était encore que fretin,  
 Fut pris par un pêcheur au bord d'une rivière.  
 Tout fait nombre, dit l'homme, en voyant son butin ;  
 Voilà commencement de chère<sup>3</sup> et de festin :

Mettons-le<sup>4</sup> en notre gibecière.

Le pauvre carpillon lui dit en sa manière :  
 Que ferez-vous de moi ? je ne saurais fournir  
 Au plus qu'une demi-bouchée.

Laissez-moi carpe devenir :

Je serai par vous repêchée ;

Quelque gros partisan<sup>5</sup> m'achètera bien cher :

Au lieu qu'il vous en faut chercher

Peut-être encor cent de ma taille

Pour faire un plat : quel plat ! croyez-moi, rien qui vaille.

Rien qui vaille ! eh bien ! soit, repartit le pêcheur :

Poisson, mon bel ami, qui faites le pêcheur,

Vous irez dans la poêle, et, vous avez beau dire,

Dès ce soir on vous fera frire.

Un Tiens vaut, ce dit-on, mieux que deux Tu l'auras :

L'un est sûr ; l'autre ne l'est pas.

## IV — Les Oreilles du Lièvre.

UN animal cornu blessa de quelques coups

Le lion, qui, plein de courroux,

Pour ne plus tomber en la peine,

Bannit des lieux de son domaine

Toute bête portant des cornes à son front.

Chèvres, béliers, taureaux, aussitôt délogèrent ;

Daims et cerfs de climat changèrent :

Chacun à s'en aller fut prompt.

Un lièvre, apercevant l'ombre de ses oreilles,

Craignit que quelque inquisiteur

1. Cela. — 2. Petite carpe. — 3. Repas, nourriture. — 4. Prononcez : mettons l'en...  
 — 5. Financier qui prenait à ferme certains impôts.

N'allât interpréter à cornes leur longueur,  
 Ne les soutint en tout à des cornes pareilles.  
 Adieu, voisin grillon, dit-il ; je pars d'ici :  
 Mes oreilles enfin seraient cornes aussi,  
 Et quand je les aurais plus courtes qu'une autruche,  
 Je craindrais même encor. Le grillon repartit :  
     Cornes cela ! Vous me prenez pour cruche !  
     Ce sont oreilles que Dieu fit.  
     On les fera passer pour cornes,  
 Dit l'animal craintif, et cornes de licornes<sup>1</sup>.  
 J'aurai beau protester ; mon dire et mes raisons  
 Iront aux Petites-Maisons<sup>2</sup>.

## V — Le Renard ayant la queue coupée.

UN vieux renard, mais des plus fins,  
 Grand croqueur de poulets, grand preneur de lapins,  
 Sentant son renard d'une lieue,  
 Fut enfin au piège attrapé.  
 Par grand hasard en étant échappé,  
 Non pas franc<sup>3</sup>, car pour gage il y laissa sa queue ;  
 S'étant, dis-je, sauvé sans queue, et tout honteux,  
 Pour avoir des pareils (comme il était habile),  
 Un jour que les renards tenaient conseil entre eux :  
 Que faisons-nous, dit-il, de ce poids inutile,  
 Et qui va balayant tous les sentiers fangeux ?  
 Que nous sert cette queue ? Il faut qu'on se la coupe :  
 Si l'on me croit, chacun s'y résoudra.  
 Votre avis est fort bon, dit quelqu'un de la troupe :  
 Mais tournez-vous, de grâce, et l'on vous répondra.  
 A ces mots il se fit une telle huée  
 Que le pauvre écourté ne put être entendu.  
 Prétendre ôter la queue eût été temps perdu :  
 La mode en fut continuée.

1. Animal fabuleux qui avait le corps d'un cheval, la tête d'un cerf et une corne au milieu du front. — 2. Hôpital de fous. — 3. Non pas intact, puisqu'il y a laissé sa queue.

## VI — La Vieille et les deux Servantes.

IL était une vieille ayant deux chambrières<sup>1</sup> :  
 Elles filaient si bien que les sœurs filandières<sup>2</sup>  
 Ne faisaient que brouiller<sup>3</sup> au prix de celles-ci.  
 La vieille n'avait point de plus pressant souci  
 Que de distribuer aux servantes leur tâche.  
 Dès que Téthys<sup>4</sup> chassait Phébus<sup>5</sup> aux crins<sup>6</sup> dorés,  
 Tourets<sup>7</sup> entraient en jeu, fuseaux étaient tirés<sup>8</sup> ;

Deçà, delà, vous en aurez<sup>9</sup> :

Point de cesse, point de relâche.

Dès que l'Aurore, dis-je, en son char remontait,  
 Un misérable coq à point nommé<sup>10</sup> chantait ;  
 Aussitôt notre vieille, encor plus misérable,  
 S'affublait d'un jupon crasseux et détestable,  
 Allumait une lampe, et courait droit au lit  
 Où, de tout leur pouvoir, de tout leur appétit,  
 Dormaient les deux pauvres servantes.

L'une entr'ouvrait un œil, l'autre étendait un bras,

Et toutes deux, très mal contentes,

Disaient entre leurs dents : Maudit coq ! tu mourras !

Comme elles l'avaient dit, la bête fut grippée<sup>11</sup> :

Le réveille-matin eut la gorge coupée.

Ce meurtre n'amenda nullement leur marché<sup>12</sup> :

Notre couple, au contraire, à peine était couché  
 Que la vieille, craignant de laisser passer l'heure,  
 Courait comme un lutin par toute sa demeure.

C'est ainsi que, le plus souvent,

Quand on pense sortir d'une mauvaise affaire,

On s'enfonce encor plus avant :

Témoin ce couple et son salaire.

La vieille au lieu du coq les fit tomber par là

De Charybde en Scylla<sup>13</sup>.

1. Femmes de chambre. — 2. Les Parques, maîtresses de la destinée des hommes. — 3. Brouiller leurs fils. — 4. Déesse de la mer, mère des Océanides. — 5. Le soleil, d'après les anciens, se plongeait le soir dans la mer. — 6. Cheveux. — 7. Rotets. — 8. Sortis de leur boîte. — 9. De tous les côtés, on vous en fournira du travail. — 10. A l'heure dite. — 11. Fut attrapée, saisie violemment, agrippée. — 12. Leur état. — 13. Ecueils célèbres du détroit de Messine qui étaient, dans la navigation ancienne, l'effroi des navigateurs. Quand on avait évité l'un, on se brisait bien souvent sur l'autre ; ce qui a donné lieu au proverbe : Tomber de Charybde en Scylla, tomber d'un mal en un autre pire.

## VII — Le Satyre et le Passant.

AU fond d'un antre sauvage  
 Un satyre<sup>1</sup> et ses enfants  
 Allaient manger leur potage,  
 Et prendre l'écuëlle aux dents.

On les eût vus sur la mousse,  
 Lui, sa femme et maint petit :  
 Ils n'avaient tapis ni housse,  
 Mais tous fort bon appétit.

Pour se sauver de la pluie,  
 Entre un passant morfondu.  
 Au brouet<sup>2</sup> on le convie :  
 Il n'était pas attendu.

Son hôte n'eut pas la peine  
 De le semondre<sup>3</sup> deux fois.  
 D'abord avec son haleine  
 Il se réchauffe les doigts.

Puis sur le mets qu'on lui donne,  
 Délicat, il souffle aussi.  
 Le satyre s'en étonne : —  
 Notre hôte, à quoi bon ceci? —

L'un refroidit mon potage ;  
 L'autre réchauffe ma main. —  
 Vous pouvez, dit le sauvage,  
 Reprendre votre chemin.

Ne plaise aux dieux que je couche  
 Avec vous sous même toit !  
 Arrière ceux dont la bouche  
 Souffle le chaud et le froid !

## VIII — Le Cheval et le Loup.

UN certain loup, dans la saison  
 Que<sup>4</sup> les tièdes zéphyr ont l'herbe rajeunie<sup>5</sup>,

1. Demi-dieu au corps velu avec cornes, jambes et pieds de bouc. — 2. Sorte de bouillon. — 3. De le convier. — 4. Que : où. — 5. Ont rajeuni l'herbe.



Et que les animaux quittent tous la maison  
 Pour s'en aller chercher leur vie ;  
 Un loup, dis-je, au sortir des rigueurs de l'hiver,  
 Aperçut un cheval qu'on avait mis au vert<sup>1</sup>.  
 Je laisse à penser quelle joie.  
 Bonne chasse, dit-il, qui l'aurait à son croc !  
 Eh ! que n'es-tu mouton ! car tu me serais hoc<sup>2</sup> ;  
 Au lieu qu'il faut ruser pour avoir cette proie.  
 Rusons donc. Ainsi dit, il vient à pas comptés ;  
 Se dit écolier d'Hippocrate<sup>3</sup> ;  
 Qu'il connaît les vertus et les propriétés  
 De tous les simples<sup>4</sup> de ces prés ;  
 Qu'il sait guérir, sans qu'il se flatte,  
 Toutes sortes de maux. Si dom<sup>5</sup> coursier voulait  
 Ne point celer sa maladie,  
 Lui loup, gratis, le guérirait ;  
 Car le voir en cette prairie  
 Paître ainsi, sans être lié,  
 Témoignait quelque mal, selon la médecine.  
 J'ai, dit la bête chevaline,  
 Une apostume<sup>6</sup> sous le pied.  
 Mon fils, dit le docteur, il n'est point de partie  
 Susceptible de tant de maux.  
 J'ai l'honneur de servir nos seigneurs les chevaux  
 Et fais aussi la chirurgie.  
 Mon galant<sup>7</sup> ne songeait qu'à bien prendre son temps,  
 Afin de happer son malade.  
 L'autre, qui s'en doutait, lui lâche une ruade  
 Qui vous lui met en marmelade  
 Les mandibules et les dents.  
 C'est bien fait, dit le loup en soi-même, fort triste ;  
 Chacun à son métier doit toujours s'attacher.  
 Tu veux faire ici l'arboriste<sup>8</sup>,  
 Et ne fus jamais que boucher.

---

1. Mis dans une prairie. — 2. Tu serais à moi, tu me serais assuré, je pourrais te prendre comme on prend la carte dans le jeu de cartes appelé *hoc*. — 3. Médecin grec. — 4. Plantes médicinales. — 5. Titre honorifique des *bénédictins*. — 6. Un abcès. — 7. Rusé personnage. — 8. Celui qui étudie les vertus médicinales des arbres et des plantes.

## IX — Le Laboureur et ses Enfants.

TRAVAILLEZ, prenez de la peine :  
C'est le fonds qui manque le moins<sup>1</sup>.

Un riche laboureur, sentant sa mort prochaine,  
Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins.  
Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage

Que nous ont laissé nos parents :  
Un trésor est caché dedans.

Je ne sais pas l'endroit ; mais un peu de courage  
Vous le fera trouver : vous en viendrez à bout.  
Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'ouât<sup>2</sup> :  
Creusez, fouillez, bêchez, ne laissez nulle place

Où la main ne passe et repasse.

Le père mort, les fils vous retournent le champ,  
Deçà, delà, partout ; si bien qu'au bout de l'an  
Il en rapporta davantage.

D'argent, point de caché. Mais le père fut sage  
De leur montrer, avant sa mort,  
Que le travail est un trésor.

## X — La Montagne qui accouche.

UNE montagne en mal d'enfant  
Jetait une clameur si haute  
Que chacun, au bruit accourant,  
Crut qu'elle accoucherait sans faute  
D'une cité plus grosse que Paris :  
Elle accoucha d'une souris.

Quand je songe à cette fable,  
Dont le récit est menteur  
Et le sens est véritable,  
Je me figure un auteur  
Qui dit : Je chanterai la guerre  
Que firent les Titans<sup>3</sup> au maître du tonnerre.  
C'est promettre beaucoup : mais qu'en sort-il souvent ?  
Du vent.

1. *Fonds* : trésor. Entendez : le travail est le fonds qui fait le moins défaut. Donc usez de ce fonds, travaillez. — 2. Le mois d'août, la moisson. — 3. Géants fils du Ciel et de la Terre, ils essayèrent de détrôner Jupiter.

## XI — La Fortune et le jeune Enfant.

SUR le bord d'un puits très profond  
 Dormait, étendu de son long,  
 Un enfant alors dans ses classes.  
 Tout est aux écoliers couchette et matelas,  
 Un honnête homme, en pareil cas,  
 Aurait fait un saut de vingt brasses.  
 Près de là tout heureusement  
 La fortune passa, l'éveilla doucement,  
 Lui disant : Mon mignon, je vous sauve la vie ;  
 Soyez une autre fois plus sage, je vous prie.  
 Si vous fussiez tombé, l'on s'en fût pris à moi,  
 Cependant c'était votre faute.  
 Je vous demande, en bonne foi,  
 Si cette imprudence si haute  
 Provient de mon caprice. Elle part à ces mots.  
 Pour moi, j'approuve son propos.  
 Il n'arrive rien dans le monde  
 Qu'il ne faille qu'elle en réponde :  
 Nous la faisons de tous écots<sup>1</sup>,  
 Elle est prise à garant<sup>2</sup> de toutes aventures.  
 Est-on sot, étourdi, prend-on mal ses mesures ;  
 On pense en être quitte en accusant son sort :  
 Bref la Fortune a toujours tort.

## XII — Les Médecins.

Le médecin Tant-pis allait voir un malade  
 Que visitait aussi son confrère Tant-mieux.  
 Ce dernier espérait, quoique son camarade  
 Soutint que le gisant irait voir ses aïeux.  
 Tous deux s'étant trouvés différents pour la cure,  
 Leur malade paya le tribut à nature,  
 Après qu'en ses conseils Tant-pis eut été cru.  
 Ils triomphaient encor sur cette maladie.  
 L'un disait : Il est mort ; je l'avais bien prévu.  
 S'il m'eût cru, disait l'autre, il serait plein de vie.

1. *Ecot* : ce que chacun paie dans un repas commun ; pique-pique, fête. — 2. Comme caution. On la rend responsable.

## XIII — La Poule aux œufs d'or.

L'AVARICE<sup>1</sup> perd tout en voulant tout gagner.

Je ne veux, pour le témoigner,

Que celui dont la poule, à ce que dit la fable,

Pondait tous les jours un œuf d'or.

Il crut que dans son corps elle avait un trésor :

Il la tua, l'ouvrit, et la trouva semblable

A celles dont les œufs ne lui rapportaient rien,

S'étant lui-même ôté le plus beau de son bien.

Belle leçon pour les gens chiches !

Pendant ces derniers temps, combien en a-t-on vus

Qui du soir au matin sont pauvres devenus,

Pour vouloir trop tôt être riches !

## XIV — L'Ane portant des reliques.

UN baudet chargé de reliques

S'imagina qu'on l'adorait :

Dans ce penser<sup>2</sup> il se carrait<sup>3</sup>,

Recevant comme siens l'encens et les cantiques.

Quelqu'un vit l'erreur, et lui dit :

Maître baudet, ôtez-vous de l'esprit

Une vanité si folle.

Ce n'est pas vous, c'est l'idole

A qui<sup>4</sup> cet honneur se rend,

Et que la gloire en est due.

D'un magistrat ignorant

C'est la robe qu'on salue.

## XV — Le Cerf et la Vigne.

UN cerf, à la faveur d'une vigne fort haute,

Et telle qu'on en voit en de certains climats,

S'étant mis à couvert et sauvé du trépas,

1. La cupidité — 2. Cette pensée. — 3. Il marchait d'un air orgueilleux. — 4. C'est à l'idole que...

Les veneurs, pour ce coup, croyaient leurs chiens en faute ;  
 Ils les rappellent donc. Le cerf, hors de danger,  
 Broute sa bienfaitrice : ingratitude extrême !  
 On l'entend, on retourne, on le fait déloger :

Il vient mourir en ce lieu même.

J'ai mérité, dit-il, ce juste châtement :  
 Profitez-en, ingrats. Il tombe en ce moment.  
 La meute en fait curée<sup>1</sup> : il lui fut inutile  
 De pleurer aux<sup>2</sup> veneurs à sa mort arrivés.

Vraie image de ceux qui profanent l'asile  
 Qui les a conservés.

## XVI — Le Serpent et la Lime.

ON conte qu'un serpent, voisin d'un horloger  
 (C'était pour l'horloger un mauvais voisinage),  
 Entra dans sa boutique et, cherchant à manger,

N'y rencontra pour tout potage

Qu'une lime d'acier qu'il se mit à ronger.  
 Cette lime lui dit, sans se mettre en colère :  
 Pauvre ignorant ! et que prétends-tu faire ?

Tu te prends à plus dur que toi,

Petit serpent à tête folle :

Plutôt que d'emporter de moi

Seulement le quart d'une obole<sup>3</sup>,

Tu te romprais toutes les dents.

Je ne crains que celles du temps.

Ceci s'adresse à vous, esprits du dernier ordre,  
 Qui, n'étant bons à rien, cherchez surtout à mordre.

Vous vous tourmentez vainement.

Croyez-vous que vos dents impriment leurs outrages  
 Sur tant de beaux ouvrages ?

Ils sont pour vous d'airain, d'acier, de diamant.

## XVII — Le Lièvre et la Perdrix.

Il ne se faut jamais moquer des misérables<sup>4</sup> :  
 Car qui peut s'assurer<sup>5</sup> d'être toujours heureux ?

1. Repas donné aux chiens après la chasse à courre. — 2. Devant les veneurs. —  
 3. Petite monnaie d'Athènes, qui valait environ quinze centimes de la nôtre. —  
 4. Pauvres, malheureux. — 5. Avoir la certitude.

Le sage Ésope dans ses fables  
 Nous en donne un exemple ou deux.  
 Celui qu'en ces vers je propose,  
 Et les siens, ce sont même chose.

Le lièvre et la perdrix, concitoyens d'un champ,  
 Vivaient dans un état, ce semble, assez tranquille,  
 Quand une meute s'approchant  
 Oblige le premier à chercher un asile :  
 Il s'enfuit dans son fort<sup>1</sup>, met les chiens en défaut<sup>2</sup>,  
 Sans même en excepter Brifaut<sup>3</sup>.  
 Enfin il se trahit lui-même  
 Par les esprits<sup>4</sup> sortant de son corps échauffé.  
 Miraut<sup>5</sup>, sur leur odeur ayant philosophé,  
 Conclut que c'est son lièvre, et d'une ardeur extrême  
 Il le pousse ; et Rustaut<sup>6</sup>, qui n'a jamais menti,  
 Dit que le lièvre est reparti.  
 Le pauvre malheureux vient mourir à son gîte.  
 La perdrix le raille et lui dit :  
 Tu te vantais d'être si vite !  
 Qu'as-tu fait de tes pieds ? Au moment qu'elle rit,  
 Son tour vient ; on la trouve. Elle croit que ses ailes  
 La sauront garantir à toute extrémité ;  
 Mais la pauvrette avait compté  
 Sans l'autour<sup>7</sup> aux serres cruelles.

## XVIII — L'Aigle et le Hibou.

L'AIGLE et le chat-huant leurs querelles cessèrent  
 Et firent tant qu'ils s'embrassèrent.  
 L'un jura foi de roi, l'autre foi de hibou,  
 Qu'ils ne se gèberaient leurs petits peu ni prou<sup>8</sup>.  
 Connaissez-vous les miens ? dit l'oiseau de Minerve<sup>10</sup>.  
 Non, dit l'aigle. Tant pis, reprit le triste oiseau :  
 Je crains en ce cas pour leur peau :  
 C'est hasard si je les conserve.

1. Fourré où les bêtes se retirent. — 2. Fait perdre sa piste aux chiens. — 3. Nom de chien. — 4. Désigne ici le fumet, odeur émanant du gibier et qui révèle sa présence. — 5.-6. Noms de chiens. — 7. Si alerte. — 8. Oiseau de proie du genre épervier. — 9. Beaucoup. — 10. La chouette.

Comme vous êtes roi, vous ne considérez  
Qui ni quoi : rois et dieux mettent, quoi qu'on leur die,

Tout en même catégorie.

Adieu mes nourrissons, si vous les rencontrez.

Peignez-les-moi, dit l'aigle, ou bien me les montrez<sup>1</sup> :

Je n'y toucherai de ma vie.

Le hibou repartit : Mes petits sont mignons,

Beaux, bien faits, et jolis sur tous leurs compagnons

Vous les reconnaîtrez sans peine à cette marque.

N'allez pas l'oublier ; retenez-la si bien

Que chez moi la maudite Parque<sup>2</sup>

N'entre point par votre moyen.

Il avint<sup>3</sup> qu'au hibou Dieu donna géniture<sup>4</sup> ;

De façon qu'un beau soir qu'il<sup>5</sup> était en pâtre,

Notre aigle aperçut, d'aventure,

Dans les coins d'une roche dure,

Ou dans les trous d'une mesure

(Je ne sais pas lequel des deux),

De petits monstres fort hideux,

Rechignés, un air triste, une voix de Mégère<sup>6</sup>.

Ces enfants ne sont pas, dit l'aigle, à notre ami,

Croquons-les. Le galant<sup>7</sup> n'en fit pas à demi :

Ses repas ne sont point repas à la légère.

Le hibou, de retour, ne trouve que les pieds

De ses chers nourrissons, hélas ! pour toute chose.

Il se plaint ; et les dieux sont par lui suppliés

De punir le brigand qui de son deuil est cause.

Quelqu'un lui dit alors : N'en accuse que toi,

Ou plutôt la commune loi

Qui veut qu'on trouve son semblable

Beau, bien fait, et sur tous aimable.

Tu fis de tes enfants à l'aigle ce portrait :

En avaient-ils le moindre trait?

## XIX — Le Lion s'en allant en guerre.

LE lion dans sa tête avait une entreprise :

Il tint conseil de guerre, envoya ses prévôts<sup>8</sup>,

Fit avertir les animaux.

1. Montrez-les-moi. — 2. Divinité maîtresse de la vie des hommes, ici la mort. — 3. Il advint. — 4. Progéniture. — 5. Il : l'aigle. — 6. Une des Furies. — 7. Le gourmand. — 8. Officiers royaux.

Tous furent du dessein, chacun selon sa guise<sup>1</sup> :  
 L'éléphant devait sur son dos  
 Porter l'attirail nécessaire,  
 Et combattre à son ordinaire ;  
 L'ours, s'apprêter pour les assauts ;  
 Le renard, ménager de secrètes pratiques<sup>2</sup> ;  
 Et le singe, amuser l'ennemi par ses tours.  
 Renvoyez, dit quelqu'un, les ânes, qui sont lourds,  
 Et les lièvres, sujets à des terreurs paniques.  
 Point du tout, dit le roi ; je les veux employer :  
 Notre troupe sans eux ne serait pas complète.  
 L'âne effraiera les gens, nous servant de trompette ;  
 Et le lièvre pourra nous servir de courrier.

Le monarque prudent et sage  
 De ses moindres sujets sait tirer quelque usage  
 Et connaît les divers talents.  
 Il n'est rien d'inutile aux personnes de sens.

## XX — L'Ours et les deux Compagnons.

DEUX compagnons, pressés<sup>3</sup> d'argent,  
 A leur voisin fourreur vendirent  
 La peau d'un ours encor vivant,  
 Mais qu'ils tueraient bientôt ; du moins à ce qu'ils dirent.  
 C'était le roi des ours ; au compte de ces gens  
 Le marchand à<sup>4</sup> sa peau devait faire fortune,  
 Elle garantirait des froids les plus cuisants :  
 On en pourrait fourrer plutôt deux robes qu'une.  
 Dindenaut<sup>5</sup> prisait<sup>6</sup> moins ses moutons qu'eux leur ours :  
 Leur, à leur compte, et non à celui de la bête.  
 S'offrant de la livrer au plus tard dans deux jours,  
 Ils conviennent de prix<sup>7</sup> et se mettent en quête,  
 Trouvent l'ours qui s'avance et vient vers eux au trot.  
 Voilà mes gens frappés comme d'un coup de foudre.  
 Le marché ne tint pas, il fallut le résoudre<sup>8</sup> :  
 D'intérêts<sup>9</sup> contre l'ours, on n'en dit pas un mot.

1. A sa façon. — 2. Intelligences, intrigues avec l'ennemi. — 3. Pressés d'avoir de l'argent. — 4. Avec. — 5. Marchand de moutons dans Rabelais (*Pantagruel*, IV, 8). — 6. Estimait. — 7. De prix : du prix. — 8. Le défaire. — 9. Dommages-intérêts.



L'un des deux compagnons grimpe au faite d'un arbre ;  
 L'autre, plus froid que n'est un marbre,  
 Se couche sur le nez, fait le mort, tient son vent<sup>1</sup>,  
 Ayant quelque part où dire  
 Que l'ours s'acharne peu souvent  
 Sur un corps qui ne vit, ne meut, ni ne respire.  
 Seigneur ours, comme un sot, donna dans ce panneau<sup>2</sup> :  
 Il voit ce corps gisant, le croit privé de vie ;  
 Et, de peur de supercherie,  
 Le tourne, le retourne, approche son museau,  
 Flaire aux passages de l'haleine.  
 C'est, dit-il, un cadavre ; ôtons-nous, car il sent.  
 A ces mots, l'ours s'en va dans la forêt prochaine  
 L'un de nos deux marchands de son arbre descend,  
 Court à son compagnon, lui dit que c'est merveille  
 Qu'il n'ait eu seulement que la peur pour tout mal.  
 Eh bien, ajouta-t-il, la peau de l'animal ?  
 Mais que t'a-t-il dit à l'oreille ?  
 Car il t'approchait de bien près,  
 Te retournant avec sa serre. —  
 Il m'a dit qu'il ne faut jamais  
 Vendre la peau de l'ours qu'on ne l'ait mis par terre.

## XXI — L'Ane vêtu de la peau du lion.

DE la peau du lion l'âne s'étant vêtu  
 Était craint partout à la ronde ;  
 Et, bien qu'animal sans vertu<sup>3</sup>,  
 Il faisait trembler tout le monde.  
 Un petit bout d'oreille échappé par malheur  
 Découvrit la fourbe<sup>4</sup> et l'erreur :  
 Martin<sup>5</sup> fit alors son office.  
 Ceux qui ne savaient pas la ruse et la malice  
 S'étonnaient de voir que Martin  
 Chassât<sup>6</sup> les lions au moulin.  
 Force gens font du bruit en France  
 Par qui cet apologue est rendu familier.  
 Un équipage<sup>7</sup> cavalier<sup>8</sup>  
 Fait les trois quarts de leur vaillance<sup>9</sup>.

1. Son haleine. — 2. Filet tendu sur le passage du gibier ; ici, supercherie. — 3. *Vertu*. courage. — 4. Fourberie. — 5. Martin-bâton. — 6. Conduisit. — 7. Toute espèce d'appâts : habillement, équipement. — 8. Apparence cavalière. — 9. De leur valeur.

---

---

## LIVRE SIXIÈME

---

### I — Le Pâtre et le Lion.

LES fables ne sont pas ce qu'elles semblent être ;  
Le plus simple animal nous y tient lieu de maître ;  
Une morale nue apporte de l'ennui :  
Le conte fait passer le précepte avec lui.  
En ces sortes de feinte<sup>1</sup> il faut instruire et plaire ;  
Et conter pour conter me semble peu d'affaire<sup>2</sup>.  
C'est par cette raison<sup>3</sup> qu'égayant leur esprit,  
Nombre de gens fameux en ce genre ont écrit.  
Tous ont fui l'ornement et le trop d'étendue ;  
On ne voit point chez eux de parole perdue.  
Phèdre était si succinct qu'aucuns<sup>4</sup> l'en ont blâmé ;  
Ésope en moins de mots s'est encore exprimé.  
Mais sur tous certain Grec<sup>5</sup> renchérit et se pique  
D'une élégance laconique ;  
Il renferme toujours son conte en quatre vers ;  
Bien ou mal, je le laisse à juger aux experts.  
Voyons-le<sup>6</sup> avec Ésope en un sujet semblable :  
L'un amène un chasseur, l'autre un pâtre, en sa fable.  
J'ai suivi leur projet<sup>7</sup> quant à l'événement,  
Y cousant en chemin quelque trait seulement.  
Voici comme, à peu près, Ésope le raconte :  
Un pâtre, à ses brebis trouvant quelque mécompte<sup>8</sup>,  
Voulut à toute force attraper le larron.  
Il s'en va près d'un antre et tend à l'environ  
Des lacs<sup>9</sup> à prendre loups, soupçonnant cette engeance<sup>10</sup>.  
Avant que<sup>11</sup> partir de ces lieux,  
Si tu fais, disait-il, ô monarque des dieux,  
Que le drôle à ces lacs se prenne en ma présence,  
Et que je goûte ce plaisir,  
Parmi vingt vœux je veux choisir

---

1. Fiction. — 2. Peu important, peu utile. — 3. C'est de cette manière. — 4. Quelques-uns. — 5. Babrius (II<sup>e</sup> siècle av. J.-C.), dont les fables ont été mises en quatrains au moyen âge : c'est sous cette forme que La Fontaine en a connu quelques-unes. — 6. Prononcez : Voyons l'avec Ésope... — 7. Leur intention. — 8. Trouvant que quelques brebis manquaient au compte... — 9. Pièges. — 10. Race. — 11. Avant de.

Le plus gras et t'en faire offrande !  
 A ces mots sort de l'ancre un lion grand et fort ;  
 Le pâtre se tapit et dit, à demi-mort :  
 Que l'homme ne sait guère, hélas ! ce qu'il demande !  
 Pour trouver le larron qui détruit mon troupeau,  
 Et le voir en ces lacs pris avant que je parte,  
 O monarque des dieux, je t'ai promis un veau :  
 Je te promets un bœuf si tu fais qu'il s'écarte.

C'est ainsi que l'a dit le principal auteur :  
 Passons à son imitateur.

---

## II — Le Lion et le Chasseur.

UN fanfaron, amateur de la chasse,  
 Venant de perdre un chien de bonne race  
 Qu'il soupçonnait dans le corps d'un lion,  
 Vit un berger : Enseigne-moi, de grâce,  
 De mon voleur, lui dit-il, la maison ;  
 Que de ce pas je me fasse raison.  
 Le berger dit : C'est vers cette montagne.  
 En lui payant de tribut un mouton  
 Par chaque mois, j'erre dans la campagne  
 Comme il me plaît ; et je suis en repos.  
 Dans le moment qu'ils tenaient ces propos,  
 Le lion sort et vient d'un pas agile.  
 Le fanfaron aussitôt d'esquiver<sup>1</sup>.  
 O Jupiter, montre-moi quelque asile,  
 S'écria-t-il, qui me puisse sauver !

La vraie épreuve de courage  
 N'est que dans le danger que l'on touche du doigt :  
 Tel le cherchait, dit-il, qui, changeant de langage,  
 S'enfuit aussitôt qu'il le voit.

---

## III — Phébus et Borée.

BORÉE<sup>2</sup> et le soleil virent un voyageur  
 Qui s'était muni par bonheur

---

1. De s'esquiver. — 2. Le dieu du vent du nord.

Contre le mauvais temps. On entrait dans l'automne,  
 Quand la précaution aux voyageurs est bonne :  
 Il pleut ; le soleil luit ; et l'écharpe d'Iris<sup>1</sup>  
     Rend ceux qui sortent avertis  
 Qu'en ces mois le manteau leur est fort nécessaire :  
 Les Latins les nommaient douteux, pour cette affaire.  
 Notre homme s'était donc à la pluie attendu :  
 Bon manteau bien doublé, bonne étoffe bien forte.  
 Celui-ci, dit le Vent, prétend avoir pourvu  
 A tous les accidents ; mais il n'a pas prévu  
     Que je saurai souffler de sorte  
 Qu'il n'est bouton qui tienne : il faudra, si je veux,  
     Que le manteau s'en aille au diable.  
 L'ébattement<sup>2</sup> pourrait nous en être agréable :  
 Vous plaît-il de l'avoir? — Eh bien ! gageons nous deux,  
     Dit Phébus, sans tant de paroles,  
 A qui plus tôt aura dégarni les épaules  
     Du cavalier que nous voyons.  
 Commencez : je vous laisse obscurcir mes rayons.  
 Il n'en fallut pas plus. Notre souffleur à gage  
 Se gorge de vapeurs, s'enfle comme un ballon,  
     Fait un vacarme de démon,  
 Siffle, souffle, tempête et brise en son passage  
 Maint toit qui n'en peut mais<sup>3</sup>, fait périr maint bateau :  
     Le tout au sujet d'un manteau.  
 Le cavalier eut soin d'empêcher que l'orage  
     Ne se pût engouffrer dedans.  
 Cela le préserva. Le Vent perdit son temps ;  
 Plus il se tourmentait, plus l'autre tenait ferme :  
 Il eut beau faire agir le collet et les plis.  
     Sitôt qu'il fut au bout du terme  
     Qu'à la gageure on avait mis,  
     Le Soleil dissipe la nue,  
 Récrée et puis pénètre enfin le cavalier,  
     Sous son balandras<sup>4</sup> fait qu'il sue,  
     Le contraint de s'en dépouiller :  
 Encor n'usa-t-il pas de toute sa puissance.  
  
     Plus fait douceur que violence.

1. Iris, messagère de Junon ; l'arc-en-ciel est son écharpe. — 2. Divertissement. —  
 3. Qui n'en est pas responsable ; qui n'y peut rien. — 4. Long manteau boutonné par  
 devant.

## IV — Jupiter et le Métayer.

JUPITER eut jadis une ferme à donner.  
 Mercure en fit l'annonce, et gens se présentèrent  
 Firent des offres, écoutèrent ;  
 Ce ne fut pas sans bien tourner<sup>1</sup> :  
 L'un alléguait que l'héritage  
 Était frayant<sup>2</sup> et rude, et l'autre un autre si<sup>3</sup>.  
 Pendant qu'ils marchandèrent ainsi,  
 Un d'eux, le plus hardi, mais non pas le plus sage,  
 Promit d'en rendre tant, pourvu que Jupiter  
 Le laissât disposer de l'air,  
 Lui donnât saison à sa guise,  
 Qu'il eût du chaud, du froid, du beau temps, de la bise,  
 Enfin du sec et du mouillé,  
 Aussitôt qu'il aurait bâillé<sup>4</sup>.

Jupiter y consent. Contrat passé, notre homme  
 Tranche du roi des airs, pleut, vente et fait en somme  
 Un climat pour lui seul : ses plus proches voisins  
 Ne s'en sentaient non plus que les Américains.  
 Ce fut leur avantage : ils eurent bonne année,  
 Pleine moisson, pleine vinée<sup>5</sup>.  
 Monsieur le receveur<sup>6</sup> fut très mal partagé.  
 L'an suivant, voilà tout changé :  
 Il ajuste d'une autre sorte  
 La température des cieux.  
 Son champ ne s'en trouve pas mieux ;  
 Celui de ses voisins fructifie et rapporte.  
 Que fait-il ? Il recourt au monarque des dieux.  
 Il confesse son imprudence.  
 Jupiter en usa comme un maître fort doux.

Concluons que la Providence  
 Sait ce qu'il nous faut mieux que nous.

---

1. Sans faire de nombreuses observations de détail. — 2. Il y aurait des frais, des dépenses. — 3. Objection. — 4. Qu'il en aurait exprimé le désir. — 5. Vendange. — 6. Le receveur des produits et des revenus de la ferme.

## V — Le Cochet, le Chat et le Souriceau.

UN souriceau tout jeune, et qui n'avait rien vu,  
 Fut presque pris au dépourvu.  
 Voici comme il conta l'aventure à sa mère :  
 J'avais franchi les monts qui bornent cet État,  
 Et trottais comme un jeune rat  
 Qui cherche à se donner carrière<sup>1</sup>,  
 Lorsque deux animaux m'ont arrêté les yeux :  
 L'un doux, bénin et gracieux,  
 Et l'autre turbulent et plein d'inquiétude<sup>2</sup>,  
 Il a la voix perçante et rude,  
 Sur la tête un morceau de chair<sup>3</sup>  
 Une sorte de bras dont il s'élève en l'air  
 Comme pour prendre sa volée,  
 La queue en panache étalée.  
 Or, c'était un cochet<sup>4</sup>, dont notre souriceau  
 Fit à sa mère le tableau  
 Comme d'un animal venu de l'Amérique.  
 Il se battait, dit-il, les flancs avec ses bras,  
 Faisant tel bruit et tel fracas  
 Que moi, qui grâce aux dieux de courage me pique,  
 En ai pris la fuite de peur,  
 Le maudissant de très bon cœur.  
 Sans lui j'aurais fait connaissance  
 Avec cet animal qui m'a semblé si doux :  
 Il est velouté comme nous,  
 Marqueté, longue queue, une humble contenance,  
 Un modeste regard, et pourtant l'œil luisant.  
 Je le crois fort sympathisant  
 Avec messieurs les rats ; car il a des oreilles  
 En figure<sup>5</sup> aux nôtres pareilles.  
 Je l'allais aborder, quand d'un son plein d'éclat  
 L'autre m'a fait prendre la fuite.  
 Mon fils, dit la souris, ce doucet<sup>6</sup> est un chat,  
 Qui, sous son minois hypocrite,  
 Contre toute ta parenté  
 D'un malin vouloir est porté.

1. Qui cherche à s'ouvrir un espace libre pour courir. — 2. D'agitation. — 3. C'est sa crête. — 4. Un petit coq. — 5. *En figure* : par la forme. — 6. Cet animal si doux.

L'autre animal, tout au contraire,  
 Bien éloigné de nous mal faire,  
 Servira quelque jour peut-être à nos repas.  
 Quant au chat, c'est sur nous qu'il fonde sa cuisine.  
 Garde-toi, tant que tu vivras,  
 De juger des gens sur la mine.

## VI — Le Renard, le Singe, et les Animaux

LES animaux, au décès d'un lion,  
 En son vivant prince de la contrée  
 Pour faire un roi s'assemblèrent, dit-on.  
 De son étui la couronne est tirée :  
 Dans une chartre<sup>1</sup> un dragon la gardait.  
 Il se trouva que, sur tous essayée,  
 A pas un d'eux elle ne convenait :  
 Plusieurs avaient la tête trop menue,  
 Aucuns trop grosse, aucuns même cornue.  
 Le singe aussi fit l'épreuve en riant ;  
 Et, par plaisir la tiare essayant,  
 Il fit autour force grimaceries,  
 Tours de souplesse et mille singeries,  
 Passa dedans ainsi qu'en un cerceau.  
 Aux animaux cela sembla si beau  
 Qu'il fut élu : chacun lui fit hommage.  
 Le renard seul regretta son suffrage,  
 Sans toutefois montrer son sentiment,  
 Quand il eut fait son petit compliment,  
 Il dit au roi : Je sais, sire, une cache<sup>2</sup>,  
 Et ne crois pas qu'autre que moi la sache.  
 Or tout trésor, par droit de royauté,  
 Appartient, sire, à votre majesté.  
 Le nouveau roi bâille après la finance<sup>3</sup> ;  
 Lui-même y court pour n'être pas trompé.  
 C'était un piège : il y fut attrapé.  
 Le renard dit, au nom de l'assistance :  
 Prétendrais-tu nous gouverner encor,  
 Ne sachant pas te conduire toi-même ?  
 Il fut démis, et l'on tomba d'accord  
 Qu'à peu de gens convient le diadème.

1. Prison. — 2. Une cachette qui recèle un trésor. — 3. L'argent.

## VII— Le Mulet se vantant de sa généalogie.

LE mulet d'un prélat se piquait de noblesse  
 Et ne parlait incessamment  
 Que de sa mère la jument,  
 Dont il contait mainte prouesse.

Elle avait fait ceci, puis avait été là.  
 Son fils prétendait pour cela  
 Qu'on le dût mettre dans l'histoire.

Il eût cru s'abaisser servant un médecin.  
 Étant devenu vieux, on le mit au moulin :  
 Son père l'âne alors lui revint en mémoire.

Quand le malheur ne serait bon  
 Qu'à mettre un sot à la raison,  
 Toujours serait-ce à juste cause  
 Qu'on le dit bon à quelque chose.

## VIII — Le Vieillard et l'Âne.

UN vieillard sur son âne aperçut en passant  
 Un pré plein d'herbe et fleurissant :

Il y lâche sa bête, et le grison<sup>1</sup> se rue  
 Au travers de l'herbe menue,  
 Se vautrant, grattant et frottant,  
 Gambadant, chantant et broutant,  
 Et faisant mainte place nette.  
 L'ennemi vient sur l'entrefaite.  
 Fuyons, dit alors le vieillard.  
 Pourquoi? répondit le paillard<sup>2</sup> ;

Me fera-t-on porter double bât, double charge?  
 Non pas, dit le vieillard, qui prit d'abord le large.  
 Et que m'importe donc, dit l'âne, à qui je sois?  
 Sauvez-vous, et me laissez paître.  
 Notre ennemi, c'est notre maître :  
 Je vous le dis en bon français.

1. Nom donné à l'âne à cause de la couleur de son poil. — 2. Paresseux, qui aime à se vautrer sur la paille.



## IX — Le Cerf se voyant dans l'eau.

DANS le cristal d'une fontaine  
 Un cerf se mirant autrefois  
 Louait la beauté de son bois  
 Et ne pouvait qu'avecque peine  
 Souffrir ses jambes de fuseaux,  
 Dont il voyait l'objet<sup>1</sup> se perdre dans les eaux.  
 Quelle proportion de mes pieds à ma tête !  
 Disait-il en voyant leur ombre avec douleur :  
 Des taillis les plus hauts mon front atteint le faite ;  
 Mes pieds ne me font point d'honneur.  
 Tout en parlant de la sorte,  
 Un limier le fait partir.  
 Il tâche à se garantir ;  
 Dans les forêts il s'emporte.  
 Son bois, dommageable ornement,  
 L'arrêtant à chaque moment,  
 Nuit à l'office que lui rendent  
 Ses pieds, de qui ses jours dépendent.  
 Il se dédit alors et maudit les présents  
 Que le ciel lui fait tous les ans<sup>2</sup>.

Nous faisons cas du beau, nous méprisons l'utile ;  
 Et le beau souvent nous détruit<sup>3</sup>.

Ce cerf blâme ses pieds qui le rendent agile ;  
 Il estime un bois qui lui nuit.

## X — Le Lièvre et la Tortue.

RIEN ne sert de courir ; il faut partir à point :  
 Le lièvre et la tortue en sont un témoignage.

Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point  
 Sitôt que moi ce but. Sitôt? êtes-vous sage?  
 Repartit l'animal léger :  
 Ma commère, il faut vous purger  
 Avec quatre grains d'ellébore<sup>4</sup>. —  
 Sage ou non, je parie encore.

1. L'innage projetée devant lui. — 2. C'est-à-dire ces cornes magnifiques dont il était si glorieux. — 3. Cause notre perte. — 4. Sorte de renonculacée qui a des propriétés purgatives, mais que les anciens croyaient propre à guérir la folie.

Ainsi fut fait ; et de tous deux  
 On mit près du but les enjeux.  
 Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire,  
 Ni de quel juge l'on convint.

Notre lièvre n'avait que quatre pas à faire ;  
 J'entends de ceux qu'il fait lorsque, prêt d'être<sup>1</sup> atteint,  
 Il s'éloigne des chiens, les renvoie aux calendes<sup>2</sup>  
 Et leur fait arpenter les landes.

Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,  
 Pour dormir et pour écouter  
 D'où vient le vent, il laisse la tortue  
 Aller son train de sénateur.  
 Elle part, elle s'évertue,  
 Elle se hâte avec lenteur.

Lui cependant méprise une telle victoire,  
 Tient la gageure à peu de gloire<sup>3</sup>,  
 Croit qu'il y va de son honneur  
 De partir tard. Il broute, il se repose :  
 Il s'amuse à toute autre chose  
 Qu'à la gageure. A la fin, quand il vit  
 Que l'autre touchait presque au bout de la carrière,  
 Il partit comme un trait ; mais les élans qu'il fit  
 Furent vains : la tortue arriva la première.  
 Hé bien ! lui cria-t-elle, avais-je pas raison ?  
 De quoi vous sert votre vitesse ?  
 Moi l'emporter ! et que serait-ce  
 Si vous portiez une maison ?

## XI — L'Ane et ses Maîtres.

L'ANE d'un jardinier se plaignait au Destin  
 De ce qu'on le faisait lever devant<sup>4</sup> l'aurore.  
 Les coqs, lui disait-il, ont beau chanter matin,  
 Je suis plus matineux encore.  
 Et pourquoi ? pour porter des herbes au marché :  
 Belle nécessité d'interrompre mon somme !  
 Le Sort, de sa plainte touché,  
 Lui donne un autre maître ; et l'animal de somme

Le xvii<sup>e</sup> siècle mettait indifféremment *prêt à*, *prêt de* ou *près de*. — 2. Aux calendes grecques, c'est-à-dire à un temps qui n'arrivera pas. — 3. Regarde la gageure comme peu glorieuse. — 4. Avant.

Passe du jardinier aux mains d'un corroyeur.  
 La pesanteur des peaux et leur mauvaise odeur  
 Eurent bientôt choqué l'impertinente bête.  
 J'ai regret, disait-il, à<sup>1</sup> mon premier seigneur.  
     Encor, quand il tournait la tête  
     J'attrapais, s'il m'en souvient bien,  
 Quelque morceau de chou qui ne me coûtait rien :  
 Mais ici point d'aubaine, ou, si j'en ai quelqu'une,  
 C'est de coups. Il obtint changement de fortune,  
     Et sur l'état<sup>2</sup> d'un charbonnier  
     Il fut couché tout le dernier.  
 Autre plainte. Quoi donc ! dit le Sort en colère,  
     Ce baudet-ci m'occupe autant  
     Que cent monarques pourraient faire !  
 Croit-il être le seul qui ne soit pas content ?  
     N'ai-je en l'esprit que son affaire ?

Le Sort avait raison. Tous gens sont ainsi faits :  
 Notre condition jamais ne nous contente,  
     La pire est toujours la présente.  
 Nous fatiguons le ciel à force de placets<sup>3</sup>.  
 Qu'à chacun Jupiter accorde sa requête  
     Nous lui romprons encor la tête.

## XII — Le Soleil et les Grenouilles.

AUX noces d'un tyran tout le peuple en liesse<sup>4</sup>  
     Noyait son souci dans les pots.  
 Ésope seul trouvait que les gens étaient sots  
     De témoigner tant d'allégresse.  
 Le Soleil, disait-il, eut dessein autrefois  
     De songer à l'hyménée.  
 Aussitôt on ouït, d'une commune voix,  
     Se plaindre de leur destinée  
     Les citoyennes des étangs.  
 Que ferons-nous, s'il lui vient des enfants ?  
 Dirent-ils au Sort : un seul Soleil à peine  
     Se peut souffrir ; une demi-douzaine

1. Je regrette mon premier maître. — 2. Liste, tableau des personnes qui composent la maison soit d'un roi, soit d'un prince. — 3. Le placet était une demande faite par écrit pour obtenir justice, une grâce ou faveur importante. — 4. *En liesse* : en joie.

Mettra la mer à sec et tous ses habitants.  
 Adieu, joncs et marais : notre race est détruite ;  
 Bientôt on la verra réduite  
 A l'eau du Styx. Pour un pauvre animal,  
 Grenouilles, à mon sens, ne raisonnaient pas mal.

### XIII -- Le Villageois et le Serpent.

ÉSOPE conte qu'un manant<sup>1</sup>,  
 Charitable autant que peu sage,  
 Un jour d'hiver se promenant  
 A l'entour de<sup>2</sup> son héritage,  
 Aperçut un serpent sur la neige étendu,  
 Transi, gelé, perclus, immobile rendu,  
 N'ayant pas à vivre un quart d'heure.  
 Le villageois le prend, l'emporte en sa demeure,  
 Et, sans considérer quel sera le loyer<sup>3</sup>  
 D'une action de ce mérite,  
 Il l'étand le long du foyer,  
 Le réchauffe, le ressuscite.  
 L'animal engourdi sent à peine le chaud  
 Que l'âme<sup>4</sup> lui revient avecque<sup>5</sup> la colère.  
 Il lève un peu la tête, et puis siffle aussitôt ;  
 Puis fait un long repli, puis tâche à faire un saut  
 Contre son bienfaiteur, son sauveur et son père.  
 Ingrat, dit le manant, voilà donc mon salaire !  
 Tu mourras ! A ces mots, plein d'un juste courroux,  
 Il vous prend sa cognée, il vous tranche la bête ;  
 Il fait trois serpents de deux coups,  
 Un tronçon, la queue et la tête.  
 L'insecte<sup>6</sup>, sautillant, cherche à se réunir ;  
 Mais il ne put y parvenir.

Il est bon d'être charitable :  
 Mais envers qui ? c'est là le point.  
 Quant aux ingrats, il n'en est point  
 Qui ne meure enfin misérable.

1. Un paysan. — 2. Autour de. — 3. La récompense, le salaire. — 4. La vie. — 5. Autre forme de avec. — 6. On appelait ainsi, dit le Dictionnaire de Furetière, « les animaux qui vivent après qu'ils sont coupés en plusieurs parties, comme la grenouille, les serpents, la vipère. »

## XIV — Le Lion malade et le Renard.

DE par le roi des animaux,  
 Qui dans son antre était malade,  
 Fut fait savoir à ses vassaux  
 Que chaque espèce en ambassade  
 Envoyât gens le visiter ;  
 Sous promesse de bien traiter  
 Les députés, eux et leur suite  
 Foi de lion, très bien écrite :  
 Bon passeport contre la dent,  
 Contre la griffe tout autant.  
 L'édit du prince s'exécute :  
 De chaque espèce on lui députe.  
 Les renards gardant la maison,  
 Un d'eux en dit cette raison :  
 Les pas empreints sur la poussière  
 Par ceux qui s'en vont faire au malade leur cour,  
 Tous, sans exception, regardent sa tanière ;  
 Pas un ne marque de retour :  
 Cela nous met en défiance.  
 Que sa Majesté nous dispense :  
 Grand merci de son passeport.  
 Je le crois bon : mais dans cet antre  
 Je vois fort bien comme l'on entre,  
 Et ne vois pas comme on en sort.

## XV — L'Oiseleur, l'Autour et l'Alouette.

LES injustices des pervers  
 Servent souvent d'excuse aux nôtres.  
 Telle est la loi de l'univers :  
 Si tu veux qu'on t'épargne, épargne aussi les autres.

Un manant<sup>1</sup> au miroir prenait des oisillons.  
 Le fantôme<sup>2</sup> brillant attire une alouette :  
 Aussitôt un autour, planant sur les sillons,  
 Descend des airs, fond et se jette  
 Sur celle qui chantait, quoique près du tombeau.  
 Elle avait évité la perfide machine,

1. Un paysan. — 2. Le miroir.

Lorsque, se rencontrant sous la main<sup>1</sup> de l'oiseau  
 Elle sent son ongle maline<sup>2</sup>.  
 Pendant qu'à la plumer l'autour est occupé,  
 Lui-même, sous les rêts, demeure enveloppé :  
 Oiseleur, laisse-moi, dit-il en son langage ;  
 Je ne t'ai jamais fait de mal.  
 L'oiseleur repartit : Ce petit animal  
 T'en avait-il fait davantage ?

---

## XVI — Le Cheval et l'Âne.

EN ce monde il se faut l'un l'autre secourir :  
 Si ton voisin vient à mourir,  
 C'est sur toi que le fardeau tombe.

Un âne accompagnait un cheval peu courtois,  
 Celui-ci ne portant que son simple harnois,  
 Et le pauvre baudet si chargé qu'il succombe.  
 Il pria le cheval de l'aider quelque peu ;  
 Autrement il mourrait devant qu'être<sup>3</sup> à la ville.  
 La prière, dit-il, n'en est pas incivile :  
 Moitié de ce fardeau ne vous sera que jeu.  
 Le cheval refusa, fit une pètarade ;  
 Tant qu'il vit<sup>4</sup> sous le faix mourir son camarade,  
 Et reconnut qu'il avait tort.  
 Du baudet en cette aventure  
 On lui fit porter la voiture<sup>5</sup>  
 Et la peau par-dessus encor.

---

## XVII — Le Chien qui lâche sa proie pour l'ombre.

CHACUN se trompe ici-bas :  
 On voit courir après l'ombre  
 Tant de fous qu'on n'en sait pas,  
 La plupart du temps, le nombre.

---

1. On appelle *main* le pied de quelques oiseaux, comme des perroquets et des oiseaux de fauconnerie (Dict. de l'Académie, 1694). — 2. Pour *maligne* : ongle avait alors un genre indécis. — 3. Avant d'être. — 4. Tant et si bien qu'il vit... — 5. La charge de la voiture.

Au chien dont parle Ésope il faut les renvoyer.  
 Ce chien, voyant sa proie en l'eau représentée,  
 La quitta pour l'image et pensa se noyer.  
 La rivière devint tout d'un coup agitée ;  
 A toute peine il regagna les bords  
 Et n'eut ni l'ombre ni le corps.

## XVIII — Le Chartier embourbé.

LE Phaéton<sup>1</sup> d'une voiture à foin  
 Vit son char embourbé. Le pauvre homme était loin  
 De tout humain secours : c'était à la campagne,  
 Près d'un certain canton de la basse Bretagne  
 Appelé Quimper-Corentin.  
 On sait assez que le Destin  
 Adresse là les gens quand il veut qu'on enrage.  
 Dieu nous préserve du voyage !  
 Pour venir au chartier embourbé dans ces lieux,  
 Le voilà qui déteste<sup>2</sup> et jure de son mieux,  
 Pestant, en sa fureur extrême,  
 Tantôt contre les trous, puis contre ses chevaux,  
 Contre son char, contre lui-même.  
 Il invoque à la fin le dieu dont les travaux  
 Sont si célèbres dans le monde :  
 Hercule, lui dit-il, aide-moi ; si ton dos  
 A porté la machine ronde<sup>3</sup>,  
 Ton bras peut me tirer d'ici.  
 Sa prière étant faite, il entend dans la nue  
 Une voix qui lui parle ainsi :  
 Hercule veut qu'on se remue,  
 Puis il aide les gens. Regarde d'où provient  
 L'achoppement<sup>4</sup> qui te retient ;  
 Ote d'autour de chaque roue  
 Ce malheureux mortier, cette maudite boue  
 Qui jusqu'à l'essieu les enduit ;  
 Prends ton pic et me romps ce caillou qui te nuit ;

1. *Phaéton* : cocher. Phaéton, fils du Soleil, ayant obtenu la permission de conduire pendant un jour le char de son père, faillit embraser l'univers. — 2. Maudir, faire des imprécations. — 3. Le ciel : Hercule aida pendant quelque temps Atlas à soutenir le ciel sur ses épaules. — 4. L'obstacle.

Comble-moi cette ornière. As-tu fait? Oui, dit l'homme.  
 Or bien je vas t'aider, dit la voix ; prends ton fouet. —  
 Je l'ai pris. Qu'est ceci? mon char marche à souhait !  
 Hercule en soit loué ! Lors la voix : Tu vois comme  
 Tes chevaux aisément se sont tirés de là.

Aide-toi, le ciel t'aidera.

## XIX — Le Charlatan.

LE monde n'a jamais manqué de charlatans :

Cette science, de tout temps  
 Fut en professeurs très fertile.

Tantôt l'un en théâtre<sup>1</sup> affronte l'Achéron,  
 Et l'autre affiche par la ville  
 Qu'il est un passe-Cicéron<sup>2</sup>.  
 Un des derniers se vantait d'être  
 En éloquence si grand maître  
 Qu'il rendrait disert un badaud,  
 Un manant, un rustre, un lourdaud ;

Oui, messieurs, un lourdaud, un animal, un âne :  
 Que l'on m'amène un âne, un âne renforcé,  
 Je le rendrai maître passé  
 Et veux qu'il porte la soutane<sup>3</sup>.

Le prince sut la chose ; il manda le rhéteur.  
 J'ai, dit-il, en mon écurie  
 Un fort beau roussin d'Arcadie<sup>4</sup> ;  
 J'en voudrais faire un orateur.

Sire, vous pouvez tout, reprit d'abord notre homme.  
 On lui donna certaine somme.  
 Il devait au bout de dix ans  
 Mettre son âne sur les bancs ;

Sinon il consentait d'être en place publique,  
 Guindé<sup>5</sup> la hart<sup>6</sup> au col, étranglé court et net,  
 Ayant au dos sa rhétorique  
 Et les oreilles d'un baudet.

Quelqu'un des courtisans lui dit qu'à la potence

1. Sur les tréteaux, par exemple en avalant des poisons ou un sabre d'ailleurs inoffensif.  
 2. Un homme qui dépasse Cicéron en éloquence. — 3. Autrefois non seulement les ecclésiastiques, mais encore tous les membres de l'Université, les médecins portaient la soutane. — 4. Cheval d'Arcadie, âne : l'Arcadie était, chez les anciens, réputée pour fournir de beaux ânes. — 5. *Guindé* : hissé. — 6. *La hart* : la corde.



Il voulait l'aller voir, et que, pour un pendu,  
 Il aurait bonne grâce et beaucoup de prestance :  
 Surtout qu'il se souvînt de faire à l'assistance  
 Un discours où son art fût au long étendu,  
 Un discours pathétique et dont le formulaire<sup>1</sup>  
   Servit à certains Cicérons  
   Vulgairement nommés larrons.  
 L'autre reprit : Avant l'affaire,  
 Le roi, l'âne, ou moi, nous mourrons.

Il avait raison. C'est folie  
 De compter sur dix ans de vie.  
 Soyons bien buvants, bien mangeants,  
 Nous devons à la mort de trois l'un en dix ans<sup>2</sup>.

---

## XX — La Discorde.

LA déesse Discorde ayant brouillé les dieux  
 Et fait un grand procès là-haut pour une pomme<sup>3</sup>,  
   On la fit déloger des cieux.  
 Chez l'animal qu'on appelle homme  
 On la reçut à bras ouverts,  
 Elle et Que-si-que-non<sup>4</sup>, son frère,  
 Avecque Tien-et-mien son père.  
 Elle nous fit l'honneur en ce bas univers  
   De préférer notre hémisphère  
 A celui des mortels qui nous sont opposés,  
   Gens grossiers, peu civilisés,  
 Et qui, se mariant sans prêtre et sans notaire,  
   De la Discorde n'ont que faire.  
 Pour la faire trouver aux lieux où le besoin  
   Demandait qu'elle fût présente,  
   La Renommée avait le soin  
   De l'avertir ; et l'autre, diligente,  
 Courait vite aux débats et prévenait<sup>5</sup> la Paix,  
 Faisait d'une étincelle un feu long à s'éteindre.  
 La Renommée enfin commença de se plaindre

---

1. Recueil de préceptes mis en formule. — 2. Nous devons à la mort un homme sur trois, pendant une période de dix ans. — 3. La pomme proposée par la Discorde à la plus belle des déesses, et que Pâris attribua à Vénus. — 4. Nom tiré des expressions usitées dans les discussions : je soutiens que si, que non. — 5. Précédait.

Qu'on ne lui trouvait jamais  
 De demeure fixe et certaine ;  
 Bien souvent l'on perdait, à la chercher, sa peine :  
 Il fallait donc qu'elle eût un séjour affecté,  
 Un séjour d'où l'on pût en toutes les familles  
 L'envoyer à jour arrêté.  
 Comme il n'était alors aucun couvent de filles,  
 On y trouva difficulté.  
 L'auberge enfin de l'Hyménée  
 Lui fut pour maison assignée.

## XXI — La jeune Veuve.

LA perte d'un époux ne va point sans soupirs :  
 On fait beaucoup de bruit, et puis on se console.  
 Sur les ailes du Temps la tristesse s'envole :  
 Le Temps ramène les plaisirs.  
 Entre la veuve d'une année  
 Et la veuve d'une journée  
 La différence est grande : on ne croirait jamais  
 Que ce fût la même personne.  
 L'une fait fuir les gens, et l'autre a mille attraits :  
 Aux soupirs vrais ou faux celle-là s'abandonne ;  
 C'est toujours même note et pareil entretien.  
 On dit qu'on est inconsolable :  
 On le dit ; mais il n'en est rien,  
 Comme on verra par cette fable,  
 Ou plutôt par la vérité.  
 L'époux d'une jeune beauté  
 Partait pour l'autre monde. A ses côtés sa femme  
 Lui criait : Attends-moi, je te suis ; et mon âme,  
 Aussi bien que la tienne, est prête à s'envoler.  
 Le mari fait seul le voyage.  
 La belle avait un père, homme prudent et sage ;  
 Il laissa le torrent couler.  
 A la fin, pour la consoler :  
 Ma fille, lui dit-il, c'est trop verser de larmes :  
 Qu'a besoin le défunt que vous noyiez vos charmes ?  
 Puisqu'il est des vivants, ne songez plus aux morts.  
 Je ne dis pas que tout à l'heure  
 Une condition meilleure  
 Change en des noces ces transports ;

Mais après certain temps souffrez qu'on vous propose  
Un époux beau, bien fait, jeune, et tout autre chose

Que le défunt. Ah ! dit-elle aussitôt,

Un cloître est l'époux qu'il me faut.

Le père lui laissa digérer sa disgrâce<sup>1</sup>.

Un mois de la sorte se passe ;

L'autre mois on l'emploie à changer tous les jours

Quelque chose à l'habit, au linge, à la coiffure :

Le deuil enfin sert de parure,

En attendant d'autres atours.

Toute la bande des Amours

Revient au colombier : les jeux, les ris, la danse

Ont aussi leur tour à la fin ;

On se plonge soir et matin

Dans la fontaine de Jouvence<sup>2</sup>.

Le père ne craint plus ce défunt tant chéri ;

Mais comme il ne parlait de rien à notre belle :

Où donc est le jeune mari

Que vous m'avez promis ? dit-elle.

### ÉPILOGUE

Bornons ici cette carrière :

Les longs ouvrages me font peur.

Loin d'épuiser une matière,

On n'en doit prendre que la fleur.

Il s'en va temps<sup>3</sup> que je reprenne

Un peu de forces et d'haleine

Pour fournir à d'autre projets.

Amour, ce tyran de ma vie,

Veut que je change de sujets :

Il faut contenter son envie.

Retournons à Psyché<sup>4</sup>. Damon<sup>5</sup>, vous m'exhortez

A peindre ses malheurs et ses félicités,

J'y consens ; peut-être ma veine

En sa faveur s'échauffera.

Heureux si ce travail est la dernière peine

Que son époux<sup>6</sup> me causera !

1. Ses chagrins, son malheur. — 2. On cherche à se rajeunir : la fontaine de Jouvence passait pour rajeunir ceux qui s'y baignaient. — 3. Il va être temps. — 4. Le fabuliste fait allusion au roman de *Psyché*, auquel il travaillait et qui parut en 1669. — 5. Ce pseudonyme désigne quelqu'un de ses amis. — 6. L'époux de Psyché, c'est l'Amour.

## TABLE

JEAN DE LA FONTAINE . . . . .	5
NOTICE SUR LA FABLE DE LA FONTAINE . . . . .	14
BIBLIOGRAPHIE . . . . .	16
FABLES. . . . .	19
ÉPITRE DÉDICATOIRE. . . . .	21
PRÉFACE . . . . .	23
LA VIE D'ÉSOPE LE PHRYGIEN . . . . .	27
A MONSIEUR LE DAUPHIN . . . . .	40
LIVRE PREMIER . . . . .	41
— DEUXIÈME. . . . .	62
— TROISIÈME. . . . .	83
— QUATRIÈME . . . . .	101
— CINQUIÈME . . . . .	126
— SIXIÈME . . . . .	142





# EXTRAIT DU CATALOGUE DE LA LIBRAIRIE LAROUSSE

13-17, rue Montparnasse, Paris (6<sup>e</sup>) — R. C. Seine 84426

*Le catalogue général de la Librairie Larousse et les prospectus des principales publications sont envoyés gratis et franco sur demande.*

## Dictionnaires Larousse *encyclopédiques et illustrés*



Les *Dictionnaires Larousse* sont aujourd'hui universellement connus. Partout on s'accorde à les considérer comme les meilleurs des dictionnaires et, peut-on dire, comme les types mêmes du genre. A l'heure actuelle où les conditions de la vie nous obligent plus que jamais à avoir sur toutes choses des idées précises et des renseignements exacts, ce sont des ouvrages qui ont leur place marquée dans tous les foyers. Il existe des éditions de tous prix, dont l'ensemble constitue une série unique au monde. Enrichissant sans relâche cette incomparable collection, la Librairie Larousse a entrepris, à côté des *dictionnaires encyclopédiques généraux*, la publication de *dictionnaires spéciaux*, en vue de répondre à tous les besoins de l'existence présente.

### *Dictionnaires Encyclopédiques Généraux*

**Larousse® du XX<sup>e</sup> siècle**, en six volumes grand in-4<sup>o</sup> (32×25) [en cours de publication]. Ce nouveau dictionnaire sera la grande encyclopédie de notre temps. Il dépasse de loin tout ce qui a jamais été fait dans ce genre d'ouvrages par la largeur du plan, la nouveauté de la documentation et la prodigieuse quantité de renseignements précis et substantiels qu'on y trouve sur les faits, les idées et les hommes jusqu'à la date d'aujourd'hui. Le *Larousse du XX<sup>e</sup> Siècle* sera l'ouvrage fondamental de toute bibliothèque moderne, l'instrument de travail le plus parfait qui ait encore été mis à la disposition des esprits cultivés. Il est édité avec le plus grand soin, illustré de gravures au trait, gravures photographiques, héliogravures en noir et en couleurs, d'une richesse sans égale et pour l'exécution desquelles les perfectionnements les plus récents ont été mis à contribution. (*Demander le prospectus spécimen, avec conditions de souscription.*)

.....  
EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

## Dictionnaires Encyclopédiques Généraux (suite)

**Larousse Universel**, en deux volumes. L'encyclopédie usuelle de la famille, condensant tout le savoir humain sous une forme concise et claire. Immense succès (déjà plus de 375.000 souscripteurs!). Deux magnifiques volumes de près de 1 300 pages chacun (format 21 × 30,5) 128 416 articles, 27 000 gravures, 72 planches et cartes en couleurs, 112 planches en similigravure, 800 tableaux et cartes en noir.

(Facilités de paiement. — Demander le fascicule spécimen.)

**Nouveau Petit Larousse illustré**. Le plus complet des dictionnaires manuels. Un volume de 1 760 pages (format 13,5 × 20), 6 200 gravures, 140 tableaux encyclopédiques dont 4 en couleurs, 16 planches en similigravure, 140 cartes dont 7 en couleurs.

**Larousse classique illustré**. Un volume de 1 275 pages (13,5 × 20), 4 150 gravures, 70 tableaux et 114 cartes en noir et en couleurs.

**Larousse élémentaire illustré**. Un volume de 1 275 pages (format 10,5 × 16,5), 2 500 gravures, 37 tableaux dont 2 en couleurs, 24 cartes.

**Dictionnaire illustré de la langue française**. Un volume de 948 pages (10,5 × 16,5), 1 900 gravures, 37 tableaux dont 2 en couleurs.

**Larousse de poche**. Un volume de 1 302 pages sur papier bible (format 10,5 × 16,5; épaisseur, 2 centimètres; poids, 300 grammes).

## Dictionnaires Encyclopédiques Spéciaux

**Larousse médical illustré**, publié sous la direction du D<sup>r</sup> GALTIER-BOISSIÈRE. La seule encyclopédie d'hygiène et de médecine, vraiment pratique et sérieuse, qui ait été publiée à l'usage du grand public. Nouvelle édition entièrement refondue et augmentée par le D<sup>r</sup> BURNIER. Magnifique vol. in-4° (20 × 27), illustré de plus de 2 400 gravures et de nombreuses planches en noir et en coul. (Facilités de paiement. — Demander le prospectus spécimen.)

**Larousse ménager, dictionnaire illustré de la vie domestique**. Le livre qui donne à tous les moyens de lutter contre la vie chère; de réaliser au foyer de quotidiennes économies, tout en augmentant le bien-être de la famille. Toutes les recettes pratiques, toutes les ressources à utiliser: entretien de la maison, cuisine, couture, ouvrages de dames, travaux d'amateurs, etc. Magnifique volume (20 × 27), 1 260 pages, 2 112 gravures, 21 planches en couleurs, 27 planches en noir. (Facilités de paiement. — Demander le prospectus spécimen.)

**Larousse agricole illustré**, en deux volumes, publié sous la direction de E. CHANCRIN, inspecteur gén. de l'agriculture, et R. DUMONT. L'ouvrage le plus pratique et le plus largement conçu qui ait jamais été fait dans ce genre: contient tout ce qui concerne l'agriculture, l'horticulture, l'élevage, etc.; s'adresse à toutes les personnes qui s'intéressent aux choses agricoles. 1 700 pages (32 × 25), 5 200 gravures, 40 planches en couleurs, 102 pl. en noir. (Facilités de paiement. — Demander le prospectus spécimen.)

---

# Grands ouvrages illustrés L'Univers pittoresque

(COLLECTION IN-4<sup>o</sup> LAROUSSE)



Imprimés sur magnifique papier couché, dans un grand format (32 x 25 centimètres), merveilleusement illustrés par les procédés de gravure photographique les plus perfectionnés, enrichis de nombreuses planches et cartes en noir et en couleurs, et revêtus de reliures originales signées d'artistes comme GRASSET, AURIOL, GIRALDON, etc., les ouvrages de la *Collection in-4<sup>o</sup> Larousse* présentent sous une forme pittoresque et luxueuse les divers aspects de la science et de la vie. Dus à la plume d'écrivains autorisés et sérieusement documentés, ils embrassent l'histoire, la géographie, les sciences, la littérature, les arts, etc., et l'ensemble constituera la plus originale et la plus attrayante des encyclopédies.

*De larges facilités de paiement mettent ces ouvrages à la portée de toutes les bourses. (Demander catalogue et prospectus avec conditions détaillées.)*

## Histoire

**Histoire générale des Peuples**, de l'antiquité à nos jours, *en trois volumes*, publiée sous la direction de Maxime PETIT avec la collaboration de cinquante savants. Les grandes phases de l'évolution de l'humanité présentées de la façon la plus vivante : événements importants, personnages illustres, mœurs, institutions, lettres, arts, etc. 2027 gravures photographiques, 96 planches en noir, 11 planches en couleurs, 74 cartes.

**Histoire de France illustrée (des origines à la fin de la guerre de 1870-71)**, *en deux volumes*, par Maxime PETIT. Toute la vie française à travers les siècles : un texte précis et impartial, une documentation iconographique sans analogue. 2028 gravures photographiques, 43 planches en couleurs, 9 cartes en noir, 96 cartes en noir.

**Histoire de France contemporain (1871-1913)**, par Maxime PETIT. Tableau complet et documenté : histoire politique, sociale, littéraire, artistique, etc. 1164 gravures photographiques, 40 tableaux, 11 planches en couleurs, 22 cartes en noir et en couleurs.

**La France héroïque et ses Alliés (1914-1919)**, la plus intéressante histoire de la Grande Guerre, *en deux volumes*, par G. GEFFROY, LÉOPOLD-LACOUR, L. LUMET. Un récit clair, vivant et bien coordonné, animé d'une saisissante illustration photographique. 1283 gravures, 51 planches et 28 cartes hors texte en noir et en couleurs.

*Les trois ouvrages ci-dessus forment, en cinq volumes, une histoire de France complète, la plus vivante et la plus intéressante qui existe.*

---

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

COLLECTION IN-4<sup>o</sup> LAROUSSE (Suite)

Géographie Pittoresque

**Nouvel Atlas Larousse.** Texte de L. ABENSOUR. La grande géographie aujourd'hui indispensable à tous : le monde entier, décrit, expliqué, photographié, tel qu'il est après les nombreux changements de ces dernières années. 110 cartes en couleurs ou en noir absolument à jour, 1519 gravures photographiques, 35 000 lignes de texte.

**La France, Géographie illustrée, en deux volumes,** par P. JOUSSET. *Nouvelle édition refondue.* La géographie de notre pays, y compris l'Alsace et la Lorraine, présentée de la façon la plus originale et la plus attrayante : un texte vivant et coloré, une merveilleuse évocation de tous les aspects et curiosités du pays : sites, monuments, costumes, etc., par la photographie d'après nature. 1 987 gravures photographiques, 49 planches hors texte, 24 cartes et plans en noir, 32 cartes en couleurs.

**Paris et ses Environs,** par A. DAUZAT et F. BOURNON. Le seul ouvrage qui reproduise, par le texte et l'illustration, la physionomie exacte du Paris d'après-guerre et accorde aux environs une place en rapport avec leur importance touristique. 704 gravures photographiques, 3 planches en couleurs, 28 planches en noir, 30 cartes.

**L'Allemagne contemporaine illustrée,** par P. JOUSSET. L'Allemagne d'avant la guerre, avec un appendice sur l'Allemagne actuelle. 588 gravures, 8 cartes en couleurs, 14 cartes ou plans en noir.

**La Belgique illustrée,** par DUMONT-WILDEN. *Nouvelle édition refondue.* La Belgique telle qu'elle est aujourd'hui, après les dévastations de la guerre et les reconstructions de ces dernières années. 585 gravures photographiques, 4 planches en couleurs, 16 planches en noir, 24 cartes.

**L'Espagne et le Portugal illustrés,** par P. JOUSSET. Toute la péninsule ibérique avec ses beautés pittoresques et ses populations originales. 772 gravures photographiques, 19 planches hors texte, 10 cartes et plans en couleurs, 11 cartes et plans en noir.

**La Hollande illustrée.** Description géographique, mœurs, commerce, industrie. 349 gravures photographiques, 15 planches en noir, 2 planches en couleurs, 39 cartes en noir et en couleurs.

**L'Italie illustrée,** par P. JOUSSET. *Nouvelle édition refondue* et présentant une documentation absolument à jour sur l'Italie d'aujourd'hui. 748 gravures photographiques, 12 planches hors texte, 14 cartes et plans en couleurs, 10 cartes en noir.

**Le Japon illustré,** par Félicien CHALLAYE. Le Japon avec ses paysages étranges, la vie au Japon, mœurs, organisation sociale, commerce, etc. 676 gravures, 12 planches en noir ou en couleurs, 26 cartes et plans.

**La Suisse illustrée,** par A. DAUZAT. Aspects pittoresques, mœurs, institutions, littérature, arts, etc. 635 gravures photographiques, 10 cartes en noir, 11 cartes en couleurs, 2 planches en couleurs, 12 planches en noir.

**Les États-Unis,** par Ch. CESTRE (*en cours de publication*).

---



COLLECTION IN-4<sup>o</sup> LAROUSSE (Suite)

*Sciences Naturelles*

**L'Air et sa conquête**, par A. BERGET, ancien président de la Société française de navigation aérienne. L'air au point de vue scientifique, la météorologie, les industries de l'air, l'aviation. 700 gravures, 276 cartes ou dessins, 26 planches en une ou plusieurs couleurs, dont 20 héliogravures.

**Le Ciel**, *astronomie pour tous*, par A. BERGET. 710 gravures photographiques (dont un grand nombre de photographies directes du ciel), 275 cartes ou dessins, 2 cartes en couleurs, 8 hors-texte en couleurs, 16 hors-texte monochromes.

**La Terre, Géologie pittoresque**, par Aug. ROBIN, correspondant du Muséum. 760 gravures photographiques, 24 hors-texte, 53 tableaux de fossiles, 158 dessins et 3 cartes géologiques en couleurs.

**La Mer**, par CLERC-RAMPAL. Original ouvrage d'ensemble sur la mer : océanographie, histoire du navire et de la navigation. 636 gravures photographiques, 16 hors-texte, 4 planches en couleurs, 6 cartes en couleurs, 316 cartes en noir ou dessins.

**Histoire naturelle illustrée**, en *deux volumes*. Une présentation moderne, vivante et pittoresque des sciences si passionnantes de la nature :

I. *Les Plantes*, par J. COSTANTIN, membre de l'Institut, et F. FAIDEAU. 796 gravures fotogr., 338 dessins, 26 planches en noir et en couleurs.

II. *Les Animaux*, par L. JOUBIN, membre de l'Institut, et Aug. ROBIN. 910 gravures fotogr., 1110 dessins, 29 planches en noir et en couleurs.

*Littérature*

**Histoire de la Littérature française illustrée**, en *deux volumes*, publiée sous la direction de Joseph BÉDIER, de l'Académie française, professeur au Collège de France, et Paul HAZARD, professeur au Collège de France, avec la collaboration de critiques et d'hommes de lettres. Une œuvre entièrement originale, résumant pour le grand public l'enseignement des maîtres de la critique et de l'érudition contemporaines. 857 gravures photographiques et 54 hors-texte dont 8 en couleurs.

*Arts*

**Le Musée d'Art (des Origines au XIX<sup>e</sup> siècle)**, publié avec la collaboration de critiques d'art et écrivains autorisés. Splendide ouvrage d'initiation artistique. 900 gravures photographiques, 50 planches hors texte.

**Le Musée d'Art (XIX<sup>e</sup> siècle)**, publié avec la collaboration de critiques d'art et écrivains autorisés. 1000 gravures photographiques, 58 planches hors texte.

*Le Musée d'art forme en deux volumes seulement la plus belle histoire de l'art dans tous les temps et dans tous les pays.*

---

# Littérature

## Chefs-d'œuvre des grands écrivains

(BIBLIOTHÈQUE LAROUSSE)

Tout le monde devrait posséder les grandes œuvres qui sont le patrimoine de l'esprit humain. La *Bibliothèque Larousse* les met à la portée de tous en des volumes d'un beau format et d'une présentation originale et attrayante. Leur typographie nette et élégante, leur intéressante illustration (fac-similés de gravures des éditions originales, portraits, autographes, etc.), les notices et annotations sobres et documentées qui accompagnent les textes sans les surcharger donnent à ces éditions une place à part entre toutes les collections de ce genre. Ajoutons qu'elles rendent accessibles à tous un certain nombre d'ouvrages que leur étendue ne permet généralement pas de lire intégralement : les larges extraits qu'elles en donnent sont reliés entre eux par des notices analytiques ; on peut suivre ainsi la pensée de l'auteur et avoir une idée de l'ensemble (format 13,5 × 20).

### XVI<sup>e</sup> siècle

Ronsard : Œuvres choisies illustrées.....	1 vol.
Rabelais : Gargantua et Pantagruel.....	3 vol.

### XVII<sup>e</sup> siècle

Corneille : Théâtre choisi illustré.....	3 vol.
Racine : Théâtre complet illustré.....	3 vol.
Molière : Théâtre complet illustré.....	8 vol.
Chefs-d'œuvre comiques des successeurs de Molière...	2 vol.
La Fontaine : Fables illustrées.....	2 vol.
Boileau : Œuvres poétiques illustrées.....	1 vol.
Bossuet : Œuvres choisies illustrées.....	2 vol.
Fénelon : Œuvres choisies.....	2 vol.
Pascal : Les Pensées.....	2 vol.
La Bruyère : Les Caractères.....	2 vol.
La Rochefoucauld : Maximes.....	1 vol.
M <sup>me</sup> de Sévigné : Lettres choisies illustrées.....	2 vol.
M <sup>me</sup> de La Fayette : La Princesse de Clèves.....	1 vol.

### XVIII<sup>e</sup> siècle

Regnard : Théâtre choisi illustré.....	2 vol.
Saint-Simon : Mémoires (extraits).....	4 vol.
Abbé Prévost : Manon Lescaut.....	1 vol.
J.-J. Rousseau : Confessions, Emile (extraits).....	2 vol.
Voltaire : Romans, théâtre, poésies, etc.....	6 vol.
Diderot : Œuvres choisies illustrées.....	3 vol.
Montesquieu : Lettres persanes.....	1 vol.
Beaumarchais : Théâtre choisi illustré.....	2 vol.
Bernardin de Saint-Pierre : Paul et Virginie.....	1 vol.

BIBLIOTHÈQUE LAROUSSE (Suite)

XIX<sup>e</sup> siècle

Chateaubriand : Œuvres choisies illustrées . . . . .	3 vol.
Benjamin Constant : Adolphe et œuvres choisies . . . . .	1 vol.
Stendhal : La Chartreuse de Parme . . . . .	2 vol.
— Le Rouge et le Noir . . . . .	2 vol.
— Chroniques italiennes . . . . .	1 vol.
Ch. Nodier : Contes choisis . . . . .	2 vol.
Mérimée : Œuvres choisies . . . . .	3 vol.
P.-L. Courier : Œuvres choisies . . . . .	2 vol.
Balzac : Le Père Goriot . . . . .	1 vol.
— Eugénie Grandet . . . . .	1 vol.
— La Cousine Bette . . . . .	2 vol.
— Le Cousin Pons . . . . .	1 vol.
— Le Lys dans la vallée . . . . .	1 vol.
— Le Médecin de campagne . . . . .	1 vol.
— La Peau de chagrin . . . . .	1 vol.
— La Rabouilleuse . . . . .	1 vol.
Gérard de Nerval : Œuvres choisies illustrées . . . . .	1 vol.
Lamartine : Œuvres choisies illustrées . . . . .	7 vol.
Alfred de Musset : Œuvres complètes illustrées . . . . .	8 vol.
Alfred de Vigny : Œuvres illustrées . . . . .	7 vol.
Baudelaire : Les Fleurs du Mal et Œuvres choisies . . . . .	2 vol.
Sainte-Beuve : Profils et jugements littéraires . . . . .	3 vol.
Murger : Scènes de la vie de bohème . . . . .	1 vol.
Eugène Noël : Mémoires d'un imbécile . . . . .	1 vol.

Anthologies

Anthologie des écriv. français des XV <sup>e</sup> et XVI <sup>e</sup> s. . . . .	2 vol.
Anthologie des écrivains français du XVII <sup>e</sup> siècle . . . . .	2 vol.
Anthologie des écrivains français du XVIII <sup>e</sup> siècle . . . . .	2 vol.
Anthologie des écrivains français du XIX <sup>e</sup> siècle . . . . .	4 vol.
Anthologie des écrivains français contemporains . . . . .	2 vol.
Les Chefs-d'œuvre de la langue française . . . . .	2 vol.

Littératures étrangères

Shakespeare : Œuvres choisies illustrées . . . . .	5 vol.
Tourguenev : Eaux printanières . . . . .	1 vol.
Gogol : L'Inspecteur . . . . .	1 vol.

*Les ouvrages de cette collection se vendent sous couverture de luxe rem-  
pliée, tirage deux tons, en reliure Bradel genre XVIII<sup>e</sup> siècle ou en reliure  
demi-peau, tête et fers dorés (les ouvrages en deux ou trois volumes sont  
généralement reliés en un seul). Pour toute commande d'au moins 60 francs  
le paiement peut être fait par versements mensuels (demander le catalogue.)*

**Hors série : Victor Hugo : Œuvres choisies illustrées. Deux**  
volumes d'environ 550 pages chacun, illustrés de 60 gravures dont 48 hors  
texte (*Poésie*, 1 vol. ; *Prose*, 1 vol.). Ces deux volumes se vendent sous cou-  
verture rempliée, en reliure Bradel ou en reliure demi-peau.

# Littérature

## Études, histoire littéraire, etc.



**Littérature française illustrée.** (Voir plus haut: *Col. in-4<sup>o</sup> Larousse.*)

**Histoire de la littérature et de la pensée françaises, des origines à nos jours**, par Daniel MORNET, professeur à la Sorbonne. Un volume illustré de 6 hors-texte (24 portraits), sous couverture rempliée.

**Histoire de la littérature et de la pensée françaises contemporaines**, par D. MORNET. Un vol. 4 hors-texte. Couverture rempliée.

**La Littérature française aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles**, par Ch. LE GOFFIC. Tableau d'ensemble, accompagné de *pages-types*. Deux volumes illustrés de 76 gravures, sous couverture rempliée.

**Dictionnaire synoptique d'étymologie française**, par Henri STAPPERS, donnant la dérivation des mots usuels, classés sous leur racine commune. Un volume in-12 de 960 pages.

**Vocabulaire par l'Image de la langue française**, par A. PIN-LOCHE. Attrayante et originale méthode pour arriver à bien posséder le vocabulaire français. Un volume in-8<sup>o</sup>, 6 000 figures avec légendes.

**Dictionnaire méthodique et pratique des rimes françaises**, par Ph. MARTINON. Un volume petit in-12 de 300 pages.

**Comment on prononce le français**, par Ph. MARTINON. Traité complet de prononciation. Un volume in-12.

**Comment on parle en français**, par Ph. MARTINON. Une grammaire pratique, basée sur le bon usage et complétant ainsi la grammaire classique. Un volume in-12.

---

# Beaux-Arts



**Les Arts décoratifs modernes — France.** Importante documentation iconographique. Chaque genre est représenté par un certain nombre d'œuvres reproduites par la photographie; de brèves notices résument les notions essentielles. Beau vol. (20×27), 800 grav., 2 planches en couleurs.

**L'Art vivant : Tomes I, II, III** (années 1925, 1926, 1927). Chaque tome renferme la collection complète d'une année et forme un superbe volume de près de 1 000 pages (32×25), très richement illustré et revêtu d'une artistique reliure toile. (V. plus loin : *Périodiques Larousse.*)

**Anthologie d'Art français (Peinture, XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles)**, en trois volumes, par Ch. SAUNIER. 368 reproductions photographiques en pleine page, avec une étude sur le mouvement artistique (format 13,5×20).

**Le Musée d'Art.** (Voir plus haut : *Collection in-4<sup>o</sup> Larousse.*)

**Rapport général sur l'Exposition des Arts décoratifs** en 18 volumes. Déjà parus : IV, *Mobilier* ; V, *Accessoires du mobilier* ; IX, *Parure* ; XI, *Rue et Jardin*. Chaque volume (23×28) est illustré de 96 planches en héliogravure en noir et en couleurs.

---

# Histoire et Géographie



**Histoire générale des Peuples** (v. plus haut : *Coll. in-4<sup>o</sup> Larousse*).

**Histoire de France illustrée** (v. plus haut : *Collection in-4<sup>o</sup> Larousse*).

**Histoire de France contemporaine** (v. pl. haut : *Coll. in-4<sup>o</sup> Larousse*).

**La France héroïque et ses Alliés** (v. plus haut : *Coll. in-4<sup>o</sup> Larousse*).

**Toute la France**, par E. SAILLENS. Vue d'ensemble très complète : géographie, histoire, vie sociale, intellectuelle etc. Un vol. (13,5 × 20), 50 gravures, 1 carte en couleurs.

**L'Histoire de la France expliquée au Musée de Cluny**, par Edmond HARAUCOURT, ex-conservateur du Musée de Cluny. Guide par salles et par séries, avec commentaires. Un volume in-8<sup>o</sup>, illustré de nombreuses reproductions photographiques hors texte. — *Édition en langue anglaise : Medieval Manners illustrated at the Cluny Museum.*

**Georges Clemenceau, sa vie, son œuvre**, par Gustave GEFFROY et L. LUMET. Un vol. in-4<sup>o</sup> (22 × 28), nombreuses grav. en noir et en coul.

**La Marine française pendant la Grande Guerre**, par G. CLERC-RAMPAL. Un volume in-8<sup>o</sup>, 90 gravures et 1 carte.

**La Grande Mêlée des Peuples**, récits de la Grande Guerre, par M. HOLLEBECQUE. Un volume in-8<sup>o</sup>, 4 hors-texte.

**Histoire des Etats-Unis d'Amérique**, par DAVID-SAVILLE MUZZEY, traduction de A. de LAPRADELLE. Une histoire claire et documentée, des origines à l'élection du président Harding. Un volume in-8<sup>o</sup> de 744 pages, illustré de nombreuses gravures et cartes.

**Histoire de la Pologne**, des origines à 1922, par Henri GRAPPIN. Une histoire complète de la Pologne ; rôle de la question polonaise dans la diplomatie européenne. Un volume in-8<sup>o</sup>, 2 cartes.

**Histoire de la Russie**, des origines au commencement du xx<sup>e</sup> siècle, par L. LEGER, membre de l'Institut. Un vol. in-8<sup>o</sup>, 12 grav., 2 cartes.

**Nouvel Atlas Larousse** (voir plus haut : *Collection in-4<sup>o</sup> Larousse*).

**Atlas départemental Larousse**, Magnifique vol. in-folio (33 × 45), 190 pages de texte, 100 cartes en six couleurs, 10 cartes en noir, 850 gravures photographiques. Reliure toile amateur. (*Facilités de paiement*).

**La France, Géographie illustrée** (v. plus haut : *Coll. in-4<sup>o</sup> Larousse*).

**Paris et ses Environs**. (Voir plus haut : *Collection in-4<sup>o</sup> Larousse*).

**Les Cent vues de Paris**, 130 reproductions photographiques choisies et commentées par Robert BONFILS. — *Édition en langue anglaise : The Hundred Sights of Paris.*

**L'Allemagne, La Belgique illustrée, L'Espagne et le Portugal illustrés, La Hollande illustrée, L'Italie illustrée, Le Japon illustré, La Suisse, Les États-Unis** (voir plus haut : *Collection in-4<sup>o</sup> Larousse*).

---

## Sciences



**La Science française.** Ouvrage publié avec la collaboration de BERGSON, DURKHEIM, LAPIE, APPELL, BAILLAUD, BOUTY, de MARGERIE, MASPERO, etc. Introduction de Lucien POINCARÉ, directeur de l'Enseignement supérieur. Exposé de la part essentielle que la France a apportée au progrès scientifique. *Deux volumes* illustrés de nombreux portraits.

**Qu'est-ce que la Science?** par LE DANTEC. D'intéressants aperçus sur la science, dus à un savant qui fut un des esprits les plus originaux de notre temps. Un volume in-8°, illustré de 88 gravures.

**L'Œuvre de Félix Le Dantec,** par J. MOREAU. La méthode scientifique; les lois biologiques; les horizons philosophiques. Un volume in-8°.

**Initiation aux théories d'Einstein,** par G. MOCH. La relativité expliquée sans formules. Un volume in-8°, illustré de 10 gravures.

**Histoire naturelle illustrée** (v. plus haut : *Collection in-4° Larousse*).

**La Terre, la Mer, le Ciel, L'Air** (v. plus haut : *Coll. in-4° Larousse*).

**Manuel pratique d'astronomie,** par L. RUDAUX. Initiation à l'astronomie en termes très simples et sans formules mathématiques; comment on peut observer les astres à l'aide d'instruments peu coûteux. Un volume in-8° illustré de 160 gravures.

**L'Évolution de l'astronomie moderne,** par P. BUSCO. Un vol. (13,5×20), 63 gravures dont 16 hors texte.

**L'Évolution de la physique au XIX<sup>e</sup> siècle,** par M. COSMOVICI. Un volume (13,5×20), 8 portraits hors texte.

**L'Évolution de la chimie au XIX<sup>e</sup> siècle,** par M. OSWALD. Un volume (13,5×20), 16 portraits hors texte.

**Herbier classique,** par F. FAIDEAU. 50 plantes caractéristiques des principales familles analysées et décrites. Un vol. in-8°, illustré de 162 grav.

**La Terre, tableaux de géologie,** par Aug. ROBIN. Deux tableaux synoptiques format colombier (63×80), en couleurs, avec illustrations (I. *Les Formations sédimentaires*. — II. *Géologie de la région parisienne*).

**Topographie,** par A. BERGÉ. Traité complet de topographie, présenté sous une forme claire et accessible, tout en gardant toujours un caractère réellement scientifique. (*Grande médaille Janssen de la Société de Topographie de France*.)

**L'Électricité à la maison,** par H. DE GRAFFIGNY. Indications pratiques pour procéder soi-même aux diverses applications de l'électricité, éclairage, sonneries, allumeurs, etc. Un vol. (13,5×20), illustré de 100 grav.

**Méthode Montessori : Pédagogie scientifique.** Traduction de M.-R. CROMWELL, avec préface de P. LAPIE, Dir<sup>r</sup> de l'Enseign. primaire. *Deux volumes* gr. in-8°, illustrés de nombreux hors-texte : — I. *La Maison des Enfants*. — II. *Éducation élémentaire*.

# Hygiène et Médecine pratique



**Larousse médical illustré** (v. plus haut : *Dictionnaires Larousse*).

**Dictionnaire illustré de Médecine usuelle**, par le D<sup>r</sup> GALTIER-BOISSIÈRE. Ouvrage moins développé que le *Larousse médical*, contenant les notions essentielles en fait d'hygiène et de soins à donner aux malades. Un vol. de 650 pages (20 × 27), illustré de 991 grav. et 2 planches en couleurs.

*Nouvelle édition* entièrement refondue et augmentée.

**Les trois âges de la femme**, par le D<sup>r</sup> Héline GABORIAU. Etude scientifique et pratique de l'évolution physiologique de la femme; soins à prendre aux différents âges : enfance, maternité, vieillesse.

**L'Estomac**, hygiène, maladies, traitement, par le D<sup>r</sup> M.-A. LEGRAND. Un volume (13,5 × 20), illustré de 14 gravures.

**L'Œil**, hygiène, maladies, traitement, par le D<sup>r</sup> VALUDE. Un volume (13,5 × 20), illustré de 54 gravures.

**L'Oreille**, hygiène, maladies, traitement, par le D<sup>r</sup> M.-A. LEGRAND. Un volume (13,5 × 20), illustré de 74 gravures.

**Le Nez et la gorge**, hygiène, maladies, traitement, par le D<sup>r</sup> NEPVEU. Un volume (13,5 × 20), illustré de 48 gravures.

**La Bouche et les dents**, hygiène, maladies, traitement, par le D<sup>r</sup> ROSENTHAL. Un volume (13,5 × 20), illustré de 28 gravures.

**La Peau et la chevelure**, hygiène, maladies, traitement, par le D<sup>r</sup> M.-A. LEGRAND. Un volume (13,5 × 20), illustré de 65 gravures.

**Arthritisme et artério-sclérose**, par le D<sup>r</sup> LAUMONIER. Tout ce que doivent savoir les arthritiques et prédisposés. Un volume (13,5 × 20).

**Hernies et Varices**, causes, évolution, traitement, etc., par L. et J. RAINAL. Un volume (13,5 × 20), illustré de 55 gravures.

**Chirurgie d'urgence**, par le D<sup>r</sup> BILLON. Les soins immédiats à donner en cas d'accidents. Un volume (13,5 × 20), illustré de 46 gravures.

**Précis d'alimentation rationnelle**, par le D<sup>r</sup> PASCAULT. Ce qu'il faut manger, combien et comment il faut manger. Un volume (13,5 × 20).

**La Cuisine hygiénique**, par M<sup>me</sup> Cl. FAURE. Un volume (13,5 × 20).

**Pour élever les nourrissons**, par le D<sup>r</sup> GALTIER-BOISSIÈRE. Un volume (13,5 × 20), illustré de 62 gravures.

**Pour vivre cent ans**, toute l'hygiène en 22 commandements, par le D<sup>r</sup> PASCAULT et G. MOREAU. Livret illustré (13 × 19).

**Pharmacie domestique**, préparation et emploi des médicaments, par Paul HUBAULT, pharmacien diplômé de l'École supérieure de pharmacie de Paris. Un volume (13,5 × 20), illustré de 80 gravures.

## Livres d'intérêt pratique



**Larousse ménager** (voir plus haut : *Dictionnaires Larousse*).

**Mémento Larousse.** Petite encyclopédie de la vie pratique, contenant en un seul volume, classées méthodiquement, toutes les connaissances d'utilité journalière : grammaire, histoire, géographie, arithmétique, sciences, droit usuel, hygiène, savoir-vivre, recettes pratiques, etc. (*Vingt ouvrages en un seul*). Beau vol. de 730 pages (13,5 × 20), 900 grav., 82 cartes dont 50 en couleurs.

**Dictionnaire usuel de droit**, par Max LEGRAND, avocat. Tout ce qu'il peut être utile de savoir en matière de droit, présenté dans l'ordre alphabétique sous une forme pratique. Beau vol. in-8° (15 × 21) de 984 pages.

**Le Livre de Cuisine de M<sup>me</sup> Saint-Ange.** Un livre de cuisine comme on n'en avait pas encore fait : plus de 1300 recettes, cuisine de famille, entremets, pâtisserie, etc., grande cuisine ; les indications pratiques les plus précises ; les tours de main des professionnels mis à la portée des maîtresses de maison (*Prospectus sur demande*). Un fort volume (13,5 × 20), 1376 pages, 103 figures.

**Le Livre de la Jeune fille**, par M. DOLIDON, M. MUNIÉ, D<sup>r</sup> ROSENTHAL, Gabrielle et LÉON ROSENTHAL, Maria VÉRONE. Mémento des connaissances pratiques nécessaires à la femme. (*Ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques.*)

**Coupe et confection**, par M<sup>me</sup> TAPHOUREAU-LAUNAY. Un volume in-8°, 311 gravures dont 160 modèles de patrons.

**Le Dessin de l'artisan et de l'ouvrier**, par E. CHEVRIER. Traitée pratique de dessin industriel. Un volume (13,5 × 20), illustré.

**Peinture usuelle à la maison.** Brochure in-8° illustrée de 11 grav.

**Harmonicolor.** Disque d'harmonie des couleurs, permettant même aux non-initiés de réaliser des combinaisons agréables.

**Menuisier à la maison, au jardin, à la basse-cour.** Brochure, 40 grav.

**Le Guide mondain**, par la C<sup>tesse</sup> DE MAGALLON. Art moderne du savoir-vivre. Un volume in-8°.

**La Chasse moderne**, encyclopédie du chasseur. Beau volume in-8° de 682 pages (15 × 21), illustré de 488 gravures.

**Pour devenir bon chasseur**, par P. GASTINNE-RENETTE et G. VOULQUIN. Conseils pratiques. Un volume in-8° illustré.

**La Pêche moderne**, encyclopédie du pêcheur. Beau volume in-8° de 600 pages (15 × 21), illustré de 680 gravures.

**Le Chien de garde, de défense et de police**, par Joseph COULET. Un volume in-8° illustré de nombreuses gravures.

**La Comptabilité commerciale, industrielle et domestique**, par G. SOREPH, expert. Un volume in-8°.

---



# Agriculture



**Larousse agricole illustré** (voir plus haut : *Dictionnaires Larousse*).

**Mémento agricole.** Petite encyclopédie de la vie rurale (11 ouvrages en un seul), résumant en cinq cents pages toutes les connaissances utiles en matière d'agriculture, d'élevage et de jardinage; nombreux tableaux formant un vivant enseignement par l'image. Beau volume de 512 pages (format 13,5×20), 108 tableaux.

**Les Ennemis des plantes cultivées** (*Maladies — Insectes*), par G. TRUFFAUT. Moyens de déterminer, d'après l'observation des ravages causés, les ennemis et parasites des plantes; remèdes à apporter. Beau volume in-8°, nombreuses gravures et 53 hors-texte.

**L'Arbre dans nos campagnes**, par C. COUILLAULT et H. LEGRAND. Rôle de l'arbre, exploitation, reconstitution des bois, nomenclature des principales espèces, etc. Un volume in-8°, 30 gravures.

## BIBLIOTHÈQUE RURALE

**Progrès en agriculture** (conseils pratiques), par R. DUMONT. Un volume (13,5×20), illustré de 92 gravures.

**La Ferme moderne**, traité des constructions rurales, par M. ABADIE. Un volume (13,5×20), 390 gravures et plans.

**Rotations et Assolements**, par PARISOT. Un volume (15×21).

**La Culture profonde** et les améliorations foncières, par R. DUMONT. Un volume (15×21), 33 gravures.

**Les Céréales** (*Culture raisonnée*), par R. DUMONT. Un volume (13,5×20), 116 gravures, 1 planche hors texte.

**Les Plantes sarclées** (*Racines et tubercules*), par R. DUMONT. Un volume (13,5×20), 86 gravures, 2 planches hors texte.

**Les Sols humides**, par R. DUMONT. Un volume (15×21), illustré de 52 gravures.

**La Laiterie moderne**, par WAUTERS et HAENTJENS. Un volume (13,5×20), illustré de 75 gravures.

**La Médecine vétérinaire à la ferme**, par le D<sup>r</sup> MOUSSU. Un volume (13,5×20), illustré de 85 gravures.

**Toute la Basse-Cour**, par VOITELLIER. Un volume (13,5×20), 59 grav.

**Élevage en grand de la volaille**, par PALMER. Un volume (13,5×20), 15 gravures.

**L'Arboriculture fruitière en images**, par VERCIER. Un volume (13,5×20), 128 planches avec texte explicatif en regard.

**Le Pommier à cidre et les meilleurs fruits de pressoir**, par E. FAU. Un volume (15×21), 30 gravures et 32 planches hors texte.

## BIBLIOTHÈQUE RURALE

(suite)

**Le Jardin moderne**, par P. BERTRAND. Un vol. (13,5 × 20), 103 gravures.

**Le Verger moderne**, par P. BERTRAND. Un vol. (13,5 × 20), 193 grav.

**La Fumure raisonnée**, par R. DUMONT. Trois volumes (15 × 21) : *Légumes et cultures maraîchères*, 40 gravures. — *Arbres fruitiers et vigne*. 11 gravures. — *Fleurs et plantes ornementales*, 21 gravures.

**Apiculture moderne**, par CLÉMENT. Un volume (13,5 × 20), 154 grav.

**Pisciculture pratique**, par HUMBERT. Un volume (15 × 21), 125 grav.

**L'Élevage pratique du gibier**, par BLANCHON. Un vol. (15 × 21), illustré de 176 gravures.

**Destruction des insectes et autres animaux nuisibles**, par LÉON. Un volume (13,5 × 20), illustré de 400 gravures.

**L'Eau pure**, par LECOINTRE-PATIN. Un volume (13,5 × 20), 119 grav.

**Le Secrétaire rural**, par JULLIEN et LÉPÉE. Un volume (13,5 × 20).

## BROCHURES LAROUSSE

Traitant de sujets moins généraux que la *Bibliothèque rurale*, les *Brochures Larousse* étudient une à une les spécialités agricoles, qu'il s'agisse de culture, d'élevage, de construction, etc. Succinctes et économiques, elles concernent plus spécialement les petits élevages et petites cultures de rapport.

69 brochures illustrées :

**1<sup>o</sup> Élevages :** Lapin. — Poule. — Poulet et poularde. — Oie. — Dindon. — Pigeon. — Canard. — Abeille. — Escargot. — Cheval de labour. — Bœuf. — Porc. — Vache et Veau. — Mouton. — Chèvre. — Parasites et maladies du bétail. — Pharmacie vétérinaire. — Écrevisse. — Ver à soie. — Chien.

**2<sup>o</sup> Cultures :** Pomme de terre. — Haricot. — Chou. — Artichaut. — Asperge. — Betterave. — Salades et condiments. — Champignon. — Fraise. — Prunes et pruneaux. — Blé. — Luzerne. — Prés et pâtures. — Bois et boisement. — Plantes médicinales. — Plantes nuisibles. — Semences. — Ravageurs et parasites. — Plantes oléagineuses. — Chanvre et lin. — Racines cultivées. — Avoine et orge.

**3<sup>o</sup> Constructions :** Ruche et rucher. — Bâtiments ruraux. — Maison. — Matériaux de construction. — Maçonneries et hourdis. — Béton et ciment. — Pisé et clayonnages. — Charpentes et couvertures. — Logement des animaux. — Annexes rurales. — Reconstructions. — L'Arpentage à la portée du cultivateur. — Nivellement.

**4<sup>o</sup> Industries :** Miel et cire. — Œuf. — Lait. — Beurre. — Fromage. — Conserves. — Boissons hygiéniques. — Vin. — Cidre et Poiré. — Engrais. — Richesses perdues. — Menus.

**5<sup>o</sup> Économie rurale :** Syndicats et coopératives. — Comptabilité agricole.

# Lectures récréatives

## Livres pour la jeunesse



**Contes et Romans pour tous.** Une nouvelle collection d'œuvres vraiment intéressantes et pouvant être mises entre toutes les mains.

Huit volumes déjà parus, en deux séries :

Série pour la jeunesse (reliure rouge et or) : 1. *La Montagne du Silence*, par H. BERNAY. — 2. *Derradjî fils du Désert*, par R. MAUBLANC. — 3. *La Pastille mystérieuse*, par H. BERNAY. — 4. *Le Scolopendre*, par H. BERNAY. — 5. *Un Dramé sous la Régence*, par V. BONHOURE.

Série pour les adultes (reliure beige et or) : 1. *La Colombe*, par A. DUMAS père. — 2. *Le Naufragé de l'espace*, par LE ROUGE. — 3. *Maître Adam le Calabrais*, par A. DUMAS père. — 4. *L'Abbesse de Castro*, par STENDHAL. — 5. *La Belle-Jenny*, par Th. GAUTIER.

**Albums en couleurs pour la jeunesse.** Contes célèbres, vieilles chansons, etc., rajeunis par le crayon d'artistes de talent : *Le Chat botté, Cendrillon, etc.* — *Peau-d'Ane, la Belle au bois dormant.* — *Le Cheval enchanté.* — *Les plus belles Chansons de France.* — *Aventures du Baron de Crac.* — *Le Renard nigaud et la Poule avisée.* — *Aventures de frère Lapin.* — *Nouvelles Chansons.* — *Alphabet en images.* — *Remi en vacances.* Chaque album (19,5 × 27,5) est illustré de compositions en couleurs. Cartonnage artistique.

**L'Encyclopédie de la jeunesse (Qui? Pourquoi? Comment?).** Une publication unique en France : tout le savoir humain mis à la portée des jeunes intelligences sous la forme la plus accessible, la plus nouvelle et la plus attrayante. Six beaux volumes de 720 pages (16 × 25), illustrés chacun de 900 gravures et de superbes hors-texte. (*Facilités de paiement.*)

**La Science amusante**, par TOM TIT. Trois volumes in-8°, contenant chacun cent expériences instructives et amusantes. Nombreuses gravures.

**Deux cents Jouets qu'on fait soi-même avec des plantes**, par V. DELOSIÈRE. Joli volume in-4°, 200 gravures et 4 planches en couleurs.

**Contes et gestes héroïques.** Une collection particulièrement intéressante, d'une réelle valeur littéraire et artistique : les grandes œuvres de la littérature universelle mises à la portée de la jeunesse en des textes simplifiés mais tout imprégnés de la saveur des originaux. 11 vol. (15 × 20), illustrés chacun de 4 hors-texte en couleurs et de nombreux dessins en noir : *Récits des temps bibliques.* — *Le Retour d'Ulysse* (adaptation de l'*Odyssée*). — *Roland, le vaillant paladin.* — *Flore et Blanchefleur, Berthe aux grands pieds.* — *Les Infortunes d'Ogier le Danois.* — *Les Aventures de Huon de Bordeaux.* — *Les Enfants de Lara.* — *Le Cid Campeador.* — *Jeanne, la bonne Lorraine.* — *Rabelais pour la jeunesse*, en trois volumes.

**L'Art**, par PÉCAUT et BAUDE. Un volume in-8°, 140 gravures.

**Initiation aux mots croisés**, par R. DONTOT et R. TOUREN. Préface par Tristan BERNARD. Conseils aux débutants, 25 problèmes à résoudre.

---

*N'enlevez pas cette feuille, elle facilitera l'échange*

---

# LIBRAIRIE GIBERT

27, Quai Saint-Michel (V<sup>e</sup>)

30, Boulev. Saint-Michel (VI<sup>e</sup>)

119, Rue de la Pompe (XVI<sup>e</sup>)

*Achat - Vente - Echange  
aux meilleures conditions*

---

ROMANS  
THÉÂTRE  
HISTOIRE  
BEAUX-ARTS  
PHILOSOPHIE  
ÉTUDES LITTÉRAIRES

---

Autres Rayons :

Classique : 30, B<sup>d</sup> St-Michel. - 27, Quai St-Michel.

» 119, Rue de la Pompe (Face Janson).

Ancien et Amateurs : 27, Quai St-Michel.

Technique : 23, Quai St-Michel (Pl. St-Michel).

---

CE LIVRE LU SI VOUS NE LE GARDEZ PAS, VENEZ L'ÉCHANGER



1/2 1 kg  
350

ANTICARIAT  
CLUJ  
LEI 3 50